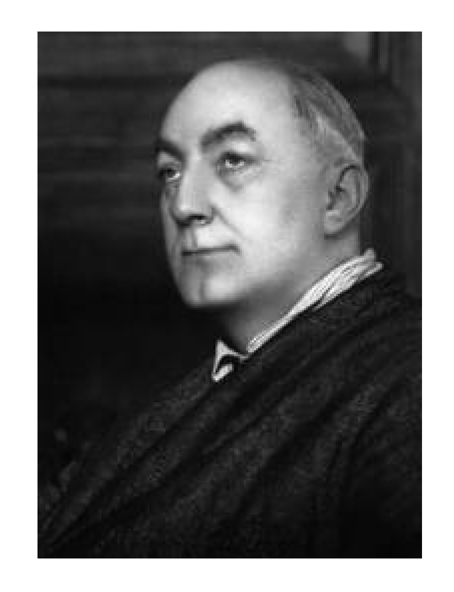
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Edgar Wallace

L'ÎLE D'ÈVE

Captain Tatham of Tatham Island

(1909)

Traduit de l'anglais par Pierre Cobor

Table des matières

GENÈSE DE CETTE HISTOIRE

Edward G. Tatham naquit en Virginie, aux États-Unis. C'est là un fait aujourd'hui connu du monde entier. On trouve encore des gens à Springville (Virginie) pour affirmer qu'ils se souviennent de l'avoir vu, tout enfant, assis devant la boutique du vieux Crubbs, traînant ses pieds nus dans la poussière. Ils le décrivent, d'après leurs souvenirs, comme un enfant aux cheveux filasse, au mince visage sérieux, avec des yeux bleus qui vous examinaient comme si vous aviez été un spécimen d'une variété inconnue d'insectes, ou un phénomène inédit de la nature. Ils disent aussi que, dès cette époque, il était doué d'une grande facilité d'élocution, qu'il récitait des fables, qu'il avait une mémoire qui ne laissait rien échapper, et qu'il était admis, sur un pied d'égalité, aux graves réunions qui s'assemblaient chaque jour chez Crubbs.

Ce dernier point m'a été certifié par M. Crubbs l'aîné, lui-même, mais j'ai averti mon gouvernement qu'il y avait lieu de faire quelques réserves sur cette assertion, ayant été avisé que Crubbs est un intarissable conteur d'anecdotes, et qu'en le poussant un peu, on obtiendrait de lui des souvenirs personnels de ses rapports avec Abraham Lincoln ou même avec Washington.

Les pauvres registres de l'état civil de Springville nous enseignent que Edward Garfield Tatham est né le 1er avril 1873, de Clark Thomas Tatham, et de Georgina Mary Daly, son épouse. Le couple, qui venait d'un État de l'Est, s'installa à Springville juste assez longtemps pour qu'y naquît l'enfant qui devait plus tard occasionner presque un *casus belli* européen, avant de retourner ensuite dans l'Est.

Le père, marchand de chevaux, mourut à Baltimore en 1881, la mère à Troy (N.-Y.) en 1883, et Edward G. Tatham, à ce que j'ai pu savoir, fut recueilli par un certain Michaël Joseph Daly, son oncle, qui tenait une salle de billard dans un quartier de l'Est, à New York. Daly devint alderman, puis il mourut, encore jeune ; c'était probablement un honnête homme et ce qu'il advint de son neveu fut plutôt le résultat d'un concours de circonstances que celui de ses conseils.

À l'âge de douze ans, le jeune Tatham traversa l'Atlantique et alla s'installer chez des parents, de fort médiocre réputation, à qui l'oncle Michaël, sur son lit de mort, avait fait recommander l'enfant. Celui-ci vécut donc, dès lors, dans une rue étroite, tout près de la Rotonde, à Dublin.

J'ai découvert qu'il avait été condamné à la prison et à une amende de deux shillings et six pence pour avoir vendu des journaux dans la rue. Ceci ne constitue évidemment pas un délit, mais le procès-verbal précise qu'il « occasionna un encombrement, le 8 octobre, dans Sackville Street, et que, sommé de circuler par le constable Patrick O'Leary, il usa d'un langage grossier et insultant, propre à troubler l'ordre, après avoir assailli et malmené le nommé Patrick Moriaty, marchand de journaux ambulant, âgé de quatorze ans, en le frappant d'un coup de poing au visage ».

J'ai retrouvé, dans un journal de l'époque, un compte rendu de l'incident qui résulta de la première immixtion du jeune Tatham dans les intérêts d'autrui, car Patrick Moriaty s'était adjugé le monopole de la vente du *Freeman's Journal* dans ce secteur, et avait manifesté son déplaisir de l'apparition d'un concurrent.

La vente des journaux dans les rues de Dublin n'était décidément pas la vocation du jeune Tatham. Trois mois plus tard, il était à Londres. Il avait rompu les relations avec ses parents – il est d'ailleurs possible et même vraisemblable que ceux-ci aient pris l'initiative de cette rupture.

On sait peu de chose de sa vie à Londres, à cette période. Il est certain du moins qu'il travailla, mais sans jamais conserver plus de deux ou trois mois le même genre d'occupation. J'ai retrouvé ses traces comme apprenti imprimeur, petit commis et garçon laitier. Il semble avoir été en proie à un goût certain pour le vagabondage qui lui rendait insupportable la monotonie d'un emploi stable. « Il lâchait son boulot pour en essayer un autre, et ainsi de suite », a dit un témoignage authentique. Il est certain, en tout cas, qu'il suivit assidûment les cours du soir qu'un conseil municipal généreux a institué au bénéfice des jeunes gens des classes laborieuses. Là, pour quelques sous par semaine, son instruction fut perfectionnée. Il remporta un prix de chimie, en argent, dont le montant surpassait de beaucoup celui de ses études. L'une de ses dissertations historiques fut imprimée dans la revue du conseil municipal. Il apprenait facilement, car il était doué d'un esprit extraordinairement alerte, et, a dit un de ses professeurs qui se souvenait de lui, « d'une imagination prodigieuse ». Il possédait encore d'autres qualités, qui devaient s'épanouir plus tard.

Je pourrais le dépeindre tel qu'il était alors, ce garçon maigre et fruste, courbé sur son pupitre de sapin, et toujours affamé, car son salaire, à ce que j'ai pu savoir, ne dépassait jamais beaucoup deux shillings et demi, desquels il lui fallait consacrer la moitié à son logement.

« Il était encore plus affamé de science, nous a dit son maître. Il était avide de connaissances nouvelles comme un ours est friand de miel, dévorait voracement toutes les bribes de savoir qu'il recueillait, et si la pâture intellectuelle lui était distribuée trop chichement à son gré, il tendait une main mendiante, toute pleine de notes, de résumés et de demandes d'explications. »

En 1889, Tatham disparaît, et je ne puis retrouver aucune trace de ses faits et gestes à ce moment. À mon avis, il dut s'engager dans l'armée britannique, mais aucune preuve ne con-

firme cette hypothèse. Tatham lui-même n'en dit rien et, considérant cette période comme d'une importance secondaire en l'occurrence, je n'ai pas poursuivi plus loin mon enquête sur ce point.

C'est après les événements qui déterminèrent le rassemblement de notre flotte dans l'Atlantique Sud, alors que le nom de Edward G. Tatham était sur les lèvres de tous les habitants du monde civilisé, que je fus invité à me rendre à Washington où le Président de notre grande République désirait avoir un entretien avec moi. Déjà, précédemment, j'avais eu l'honneur d'être félicité par le Président au sujet de mon *Histoire de la Guerre hispano-américaine,* histoire qui, je dois l'avouer en toute modestie, offrait le maximum d'objectivité possible sur des faits encore si récents.

Je fus introduit dans le bureau particulier du chef de l'État qui me serra chaleureusement la main.

« Je suis heureux que vous soyez venu, me dit-il, avec son habituel sourire expansif. Je désirais vous voir non seulement à titre personnel, mais aussi pour des raisons officielles. »

Tout en parlant, il s'était mis à arpenter la pièce à grands pas, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon.

« Vous connaissez les événements de l'Atlantique Sud ? me dit-il. Et bien entendu, vous avez eu l'écho des incidents qui se sont élevés au sujet du président Tatham, incidents qui sont aujourd'hui heureusement clos. Vous connaissez sans doute aussi quelques-unes des causes de ces incidents ? »

Je hochai la tête affirmativement ; l'histoire était déjà dans le domaine public.

« Le gouvernement britannique a désigné une commission secrète qui a siégé pendant trois semaines pour établir les tenants et les aboutissants de l'affaire, et ses conclusions doivent rester strictement secrètes… »

J'acquiesçai de nouveau de la tête. « Il y a peu de chose à apprendre, dis-je. Nous savons que Tatham… »

Le Président leva la main pour m'arrêter et sourit.

« Vous ne savez rien du tout, dit-il. Connaissez-vous Ève Smith ? Connaissez-vous le correspondant Callus ? Connaissez-vous l'ingénieur Hackitt ? »

Il frappa sur la table et reprit :

« Connaissez-vous l'*Éclaireur ?* »

Je le regardai avec surprise.

« L'*Éclaireur ?*

– C'est un cheval de course, dit le Président, visiblement amusé de mon ahurissement ; et c'est la clef de voûte de toute l'affaire, bien que peu de gens s'en doutent. »

Il ouvrit un tiroir et y prit une large enveloppe d'où il sortit quelques feuillets.

« Voici le squelette de l'affaire, reprit-il. Je l'ai eu par… hum… par voie diplomatique. Je désire que vous vous rendiez en Europe pour mettre de la chair sur cette charpente. Vous trouverez ici une liste d'individus qui vous fourniront des indications. Le gouvernement britannique n'élèvera aucune objection, dès qu'il comprendra que vous savez quels sont ces témoins. Tatham a été un citoyen de notre pays. Il le serait encore s'il n'avait pas édifié ses propres lois ; il est entré en conflit avec l'Europe et a gagné la partie. Allez, et dites-moi comment il s'y est pris. Adieu, et bon voyage ! »

*
* *

C'est ainsi que j'ai été amené à écrire le livre le plus étrange qui ait jamais été publié, un livre qui pourrait, me semble-t-il,

fournir la matière d'un bon roman si un écrivain plus expérimenté que je ne le suis y mettait la main.

J'ajoute que les divers fragments de ce récit, présenté aujourd'hui au public pour la première fois, ont été recueillis en des endroits variés et parfois surprenants. En effet, lorsque j'arrivai en Angleterre, la plupart des acteurs de cette histoire s'étaient éparpillés aux quatre coins du monde. Je dus me rendre à la prison de Wormwood Scrubs pour interviewer Stuckey. Je rencontrai le correspondant de guerre dans un petit café de Cadix. Sir James Calliper se trouvait en Écosse quand je parvins à le joindre, mais fort heureusement, il était en possession des Livres Bleus nécessaires pour élucider la fin de l'histoire. Pour trouver le capitaine Ford, il me fallut traverser la Sibérie, son navire croisant dans les mers de Chine, et enfin, je trouvai Hackitt, en dernier lieu, à Rio de Janeiro.

Chacun de ces témoignages m'était nécessaire. L'ensemble des récits de ces personnages constitue l'histoire de la plus extraordinaire aventure dans laquelle homme se soit jamais trouvé entraîné.

Je n'ai pas donné la version du gouvernement du Congo, trop visiblement partiale. Bruxelles considère Tatham comme un vulgaire escroc, bien qu'il ait fait réparation.

En assemblant tous ces morceaux divers, j'ai cru devoir disposer ces témoignages non dans l'ordre où je les ai recueillis, mais selon le déroulement chronologique des faits, afin de reconstituer le développement logique des événements.

I

DÉPOSITION DU PREMIER TÉMOIN : CAPITAINE WALTER FORD, R. N., C. M. G.

> Le capitaine Walter Ford, de la Marine Royale, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-George, commandant le croiseur de première classe *Ontario*. Le capitaine Ford est un homme de cinquante ans, légèrement grisonnant, de haute taille. Il me reçut à bord de son navire, au large de Hong-Kong, et manifesta une certaine répugnance à me communiquer les informations que je venais chercher. Fort heureusement, la lettre de l'Amirauté britannique que m'avait procurée notre ambassadeur à Londres leva tous ses scrupules quant à la discrétion exigée par l'Acte secret, et il me fit part de tout ce qu'il savait, en phrases brèves et concises, tout en dégageant admirablement les points essentiels de son récit.

J'ai commandé pendant quelques années le garde-côte *Charter*, dit le capitaine Ford, et c'est alors que j'ai fait connaissance avec l'île que l'on désigne maintenant sous le nom d'île de Tatham. Sa position exacte doit être 20° 5' 5" latitude Ouest et 37° 5' 4" longitude Sud. La dernière fois que je me suis trouvé dans ces parages, c'était en octobre 1897, pour relever les fonds, du côté septentrional de l'île. Celle-ci, selon toute apparence, était inhabitée, et à vrai dire, ne semblait guère autre chose qu'un gigantesque rocher s'élevant perpendiculairement au-dessus des eaux, semblable à un énorme iceberg de granit. Son aspect était si rébarbatif que je me fis longtemps prier avant d'autoriser mon premier lieutenant à tenter une exploration à l'intérieur de l'île qui, par ailleurs, je le dis en passant, est

d'environ 30 kilomètres de long et de 24 kilomètres dans sa plus grande largeur.

Ce qui me détermina à entreprendre cette expédition, ce fut la découverte, par le lieutenant A. S. W. Sanders, d'une rivière souterraine dont l'embouchure se trouvait, sur la face Sud de l'île, sous le pic auquel nous donnâmes le nom de « Pic du Signal ». La présence d'eau potable n'avait jamais été découverte par les navires qui, de loin en loin, saluaient l'île, et c'est sans doute pour cette raison que l'Empire avait négligé de faire valoir ses droits sur ce rocher.

Il y a deux ans encore, la possession de l'île restait indéterminée. Elle était revendiquée parfois par la Grande-Bretagne, en application du traité de Tsai-Lang ; par le Portugal, en raison d'une soi-disant « occupation » ; et aussi par la Hollande. Par ailleurs, elle est portée sur tous les atlas allemands comme possession germanique.

Je disais donc que la découverte de la rivière souterraine me décida à organiser une expédition à l'intérieur de l'île. En conséquence, le 28 octobre 1897, j'envoyai le lieutenant Granger, en canot, opérer une reconnaissance autour d'elle afin de relever les points d'atterrissage.

À son retour, il m'apprit qu'en dépit de recherches consciencieuses, il n'avait pu découvrir la plus étroite faille dans la muraille verticale qui surplombait cette côte véritablement inhospitalière. Son canot n'avait pu atterrir que sur une étroite bande de sable, entièrement recouverte d'ailleurs à marée haute, au Nord-Est de l'île. Mais là encore, mordant sur le sable, le roc s'élevait à cinq cents pieds de hauteur, sans offrir la moindre brèche. Ces renseignements me parurent si surprenants que, sans mettre en doute la parole du lieutenant Granger, j'entrepris moi-même une nouvelle exploration, pour aboutir aux mêmes résultats que l'officier.

Nous serions repartis sans que j'eusse poussé plus loin des recherches qui semblaient devoir rester vaines, si le lieutenant Granger n'avait eu l'ingénieuse idée de tenter d'obtenir une photographie de l'intérieur de l'île, au moyen d'un cerf-volant.

L'appareil fut construit avec soin par le sergent Doyle et, dès le premier essai, nos efforts furent couronnés de succès : la camera avait fonctionné au moyen du système d'horlogerie agencé par Doyle sur le cerf-volant. Avant de développer la plaque, je fis repartir le cerf-volant, mais malheureusement, un vent contraire le fit dériver.

Nos troisième et quatrième essais furent satisfaisants et les photographies ainsi obtenues, parfaitement nettes. D'après leur témoignage, l'île se composait à l'intérieur d'une profonde vallée où se distinguaient des cours d'eau et une végétation abondante. Aucune trace, bien entendu, d'habitations humaines, mais, en revanche, abondance de vie animale, si j'en juge par des animaux qui me parurent analogues, autant que j'en pus juger, aux *quaggas* du Sud de l'Afrique.

Nous avions employé des plaques isochromatiques qui m'aidèrent à discerner approximativement la formation géologique du sol, particulièrement en ce qui concerne les collines déclives de la muraille occidentale, à propos desquelles je notai :

« Paraissent prodigieusement riches en minéraux. »

Mes relevés de fonds furent terminés en décembre et, peu après, je transmis mon rapport à l'Amirauté.

J'ignorais absolument à cette époque l'existence du capitaine Tatham. L'île avait le nom d'« Île de la Désolation » ou Woortz Island. Je n'ai entendu parler du capitaine Tatham qu'en même temps que le reste du monde, et d'une façon tout accidentelle.

Mon rapport à l'Amirauté était un document de nature confidentielle et je ne pourrais dire si le capitaine Tatham eût jamais la possibilité d'en prendre connaissance.

II

DÉPOSITION DU DEUXIÈME TÉMOIN : ERNEST GEORGE STUCKEY

L'autorisation de rendre visite à Ernest George Stuckey me fut fournie par le ministère de l'Intérieur. Cette entrevue eut lieu dans la vaste prison de la banlieue de Londres qui se nomme Wormwood Scrubs. Là, en présence de deux gardiens, Stuckey me fit le récit de ce qu'il savait. C'était un homme de belle apparence, distingué même, en dépit du hideux costume kaki des détenus, et qui conservait quelque chose de militaire dans l'attitude. Il était assis à un bout d'une longue table, moi à l'autre extrémité, les deux gardiens entre nous, un de chaque côté de la table.

Il fut un temps où j'étais attaché à l'Amirauté, mais je purge aujourd'hui une peine de douze mois de prison pour divulgation de documents secrets, dit Stuckey. Avant mon entrée au service de l'Amirauté, j'étais sergent dans l'artillerie. Je connais la salle des archives, dans les vieux bâtiments de l'Amirauté, et j'y avais accès. Les documents qui y sont enfermés sont « confidentiels », formule qui n'a d'ailleurs qu'une valeur relative pour la plupart de ces dossiers.

Je m'étais souvent amusé à compulser les notes, sans jamais y avoir rien trouvé de sensationnel, et je puis vous assurer que je n'avais guère en vue, en agissant ainsi, que de passer le temps.

Je tombai, un jour, sur le rapport du capitaine Ford au sujet de l'île Tatham, sous la cote Ch. 7743, 1897. Je suppose que Ch. était mis pour *Charter*, nom du navire commandé par Ford.

Ce rapport me passionna, et comme j'ai l'imagination assez romanesque, je passai bien des heures à inventer toutes sortes d'histoires à propos de l'île, et à rêver de richesses improbables, détenues en ce coin de terre si bien défendu par la nature. J'en arrivai à connaître le rapport de Ford par cœur, et aujourd'hui encore, je pourrais dessiner le plan de l'île, les yeux fermés. Ceci se passait en 1899 ; vers la fin de l'année, la guerre des Boërs éclata, je fus mobilisé avec la réserve, et je partis pour l'Afrique du Sud, à bord du *Drayton Grange*.

Je restai sous les ordres du général French pendant la plus grande partie de la campagne, mais vers la fin, lorsque la situation devint critique, du côté du Cap, je fus envoyé, avec la moitié d'un bataillon sous les ordres du capitaine Powell, pour rejoindre la colonne de Henniker.

Henniker ne badinait pas et nous tenait debout jour et nuit. Il avait avec nous sous ses ordres la moitié d'un corps de volontaires, des durs à cuire, je vous prie de le croire, et qui se battaient bien. C'est là que je rencontrai pour la première fois le capitaine Tatham.

C'était un grand garçon, toujours le rire aux lèvres, avec des yeux qui vous fixaient d'un air amusé, comme si vous aviez été une chenille bossue. Par exemple, il se battait comme pas un, et je me demande s'il savait ce que c'est que d'avoir peur.

Il m'avait plu au premier coup d'œil, et malgré la différence de nos grades, puisqu'il était officier et moi tout juste sorti du rang, nous étions vite devenus copains. Cela peut vous paraître étrange, mais n'oubliez pas qu'en temps de guerre le côté cérémonieux de la discipline se relâche plus ou moins, sans compter qu'un gradé d'un corps irrégulier n'est jamais aussi à cheval sur l'étiquette qu'un officier de l'armée active.

Un soir, de fil en aiguille, j'en arrivai à faire allusion au rapport de Ford, et il parut tout de suite très intéressé. Il me le fit réciter au moins douze fois, et je finis par lui en dresser la

carte et lui expliquer les vues obtenues au moyen du cerf-volant. Le passage sur les collines « prodigieusement riches en minéraux » le fit longuement rêver, et le lendemain soir, dans son calepin il copia sous ma dictée tout ce que j'avais retenu du rapport.

Son accent m'avait fait supposer qu'il était Américain, et j'en fus convaincu lorsqu'il me dit qu'il était « d'origine cosmopolite », car c'est le titre que se donnent les Américains lorsqu'ils ont peu connu leur propre pays. Il me confia une autre fois qu'il avait souvent fait de la prospection, et qu'il « avait le flair » pour trouver de l'or. Il commandait, je crois bien, le deuxième escadron de volontaires, et ses hommes, qu'il appelait presque tous par leurs noms de baptême, l'adoraient.

Ce qui m'étonnait chez lui, c'était son extraordinaire puissance de concentration. Je l'ai vu rester assis devant le feu pendant des heures, les yeux fixés sur les flammes, sans plus bouger qu'une idole de pierre. Quand il était sorti de ses méditations, vous vous aperceviez que, pendant ces heures où il avait paru presque endormi, il avait dressé tout un plan et, qu'il s'agît d'une reconnaissance hasardeuse, d'un raid sur une ferme, ou d'une escarmouche, il avait passé en revue toutes les éventualités, toutes les combinaisons imaginables de circonstances, et pourvu à toutes les possibilités.

Finalement, sa formation fut envoyée dans le district de Pietersburg, au Nord de Prétoria, et je ne le revis plus jusqu'à la fin de la guerre.

J'appris par quelques-uns de ses hommes que je retrouvai à l'hôpital (j'avais été blessé dans la bataille contre De Wet) qu'il était en querelle avec le gouvernement au sujet de la prime qui lui revenait. Autant que je le connais, il devait moins se soucier de sa propre part que de voir ses hommes injustement traités. En tout cas, le gouvernement se montra récalcitrant, et il sortit de l'affaire plus pauvre encore qu'il n'y était entré.

C'est en juin 1902 que je le retrouvai. Après la démobilisation, j'avais repris mon service à l'Amirauté ; un beau jour, je reçus un mot de lui, me demandant de le rejoindre le soir même au restaurant Fregiloni.

Il était toujours le même ; mais je fus dérouté de le voir en vêtements civils. Tatham appartenait à ce genre d'hommes qu'on ne peut se représenter qu'en bottes de cheval, sous un casque colonial. Il paraissait fort démuni ; ses souliers étaient éculés, son col éraillé, et de toute évidence, son complet était sorti, longtemps auparavant, d'un magasin de confection. Après un modeste dîner qu'il tint à régler en allongeant un pourboire magnifique au garçon, il m'apprit qu'il se trouvait à Londres, avec l'un de ses hommes, pour essayer de réunir des fonds en vue d'une « expédition ». Le reste de sa compagnie était resté au Cap, à attendre de ses nouvelles. Comme je lui demandais le montant de la somme qu'il souhaitait réunir, il me répondit négligemment : « Oh ! environ 150 000 francs. »

Visiblement, il ne connaissait pas âme qui vive à Londres, et jusqu'ici, il n'avait trouvé aucun capitaliste disposé à lui prêter cette somme, pas plus que toute autre, du reste.

Il m'apprit aussi, en passant, qu'on lui avait proposé un « drôle de travail » dans une société hispano-américaine de la Cité, mais garda le silence sur ce qu'était ce « drôle de travail ». J'ai cru comprendre qu'il s'était présenté là dans l'espoir de trouver de l'argent, et qu'on lui avait offert une aventure risquée et assez louche. Il avait d'ailleurs étudié la proposition et presque accepté, puis il s'était rétracté, après une discussion, et une promesse solennelle de silence avait été échangée. Tout cela paraissait très mystérieux, et je pensai un moment qu'il « romançait » pour le moins la vérité. Il me dit enfin qu'il allait repartir pour le Cap dans une semaine, mais qu'il lui restait une ou deux choses à régler auparavant.

Je lui dis spontanément que je possédais quelques économies, 3 000 francs en tout, et que je les mettais à sa disposition.

À ma grande consternation, je dois l'avouer, Tatham accepta avec empressement, « Toute aide m'est précieuse », me dit-il. Le lendemain, je lui envoyai donc l'argent à l'adresse qu'il m'avait indiquée et, par retour du courrier, je recevais une reconnaissance de dette pour le même montant.

Je ne devais plus le revoir. Deux jours plus tard, je lus dans un journal du soir un article intitulé « Un vol peu banal ». Il s'agissait d'un ballon commandé à la fameuse firme Stence et Cie par le comte Castini, le fameux aéronaute. L'appareil, emballé dans une caisse, avait été volé au cours de son acheminement vers son légitime propriétaire. À la description qui était donnée d'un homme que l'on soupçonnait être l'un des voleurs, je n'eus pas de peine à reconnaître Tatham.

Une semaine plus tard, il s'embarquait, et je recevais un mot de lui, timbré de Southampton, dans lequel il me disait : « En dépit de quelques difficultés, nous rassemblons lentement l'équipement nécessaire à l'heureuse issue de notre expédition. »

Le 28 octobre 1906, quelques jours après la sensationnelle victoire d'*Éclaireur* dans le prix du Cesarevitch, je recevais un paquet chargé, constellé de cachets. Je l'ouvris, et trouvai un second emballage fait d'un épais papier ciré, sur lequel étaient écrits ces mots : « Le bien que tu as fait te sera rendu au centuple, Ned Tatham. » Ouvrant le papier, je trouvai 300 000 francs en billets de mille, répartis en deux paquets de 150 coupures chacun.

En décembre de l'année dernière, après que l'attention publique se fut portée sur l'île Tatham, une enquête officieuse fut effectuée, au terme de laquelle je fus condamné à douze mois de prison, selon l'article 3 du Service des Documents secrets : « Avoir reçu en dépôt, ou administré, ou eu connaissance de tout document ou information relatifs aux intérêts militaires ou navals de Sa Majesté, et avoir délibérément trahi la confiance

ainsi accordée en les communiquant, contrairement aux intérêts de l'État. »

Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de Tatham, et n'ai jamais entendu parler de M. Hackitt ni de Mlle Ève Smith.

L'argent que Tatham m'avait envoyé d'une manière si imprévue se trouve, aujourd'hui encore, à ma banque, la Cour ayant estimé que cette somme constituait le remboursement de mon prêt à Tatham, augmenté d'un intérêt dont il était seul juge, et non pas une rémunération pour l'information fournie par moi.

III

RÉCIT DU TROISIÈME TÉMOIN : WILLIAM C. HACKITT

William C. Hackitt est un homme assez trapu, âgé d'une cinquantaine d'années. Quand je le rencontrai à Rio, il paraissait dans une situation florissante. C'était un type intéressant d'homme de mer américain, possédant des manières plus raffinées que la plupart de ceux qui passent leur vie à courir les océans. Il était net et précis dans ses propos.

Je n'ai reproduit qu'une partie de son témoignage, la fin étant identique à ce que me dit le correspondant Callus, avec cette différence toutefois que le récit de ce dernier était infiniment plus détaillé et probablement plus exact, puisqu'il avait reçu les confidences de Tatham.

Je suis né à Seattle (Was.) et je suis marin de carrière. Mon premier voyage eut lieu en 1872 à bord de l'*Étoile de l'Ouest,* de San Francisco à Boston. Dix ans après, j'obtenais une licence de navigation anglaise, et trois ans plus tard, je devenais lieutenant à bord du vapeur *O'Sango* qui faisait le voyage Liverpool-Cabinda.

En 1895, la Compagnie étendit le rayon de ses opérations, et transporta du fret jusqu'au Cap et à Natal. Je fus nommé second à bord du *O'laki* en 1901, aux appointements de 1 200 francs par mois. Le travail était dur, nous étions débordés, et pour comble, je ne tardai pas à découvrir que le capitaine du bateau était un buveur impénitent.

Nous avions commencé notre premier voyage pour Durban et Natal en janvier 1902. Un jour sur deux, le lieutenant était malade, et son travail retombait sur moi et sur le second lieutenant. Nous devions faire escale à Port-Élizabeth, mais quand nous entrâmes dans la baie, un terrible vent du Nord-Est soufflait et la tempête était imminente.

J'étais fort peu enthousiasmé à la perspective d'avoir à jeter l'ancre par un temps pareil. J'allai donc faire part de mes hésitations au capitaine, qui se trouvait dans sa cabine, en train de cuver de nombreuses libations. Il m'ordonna sans ménagement de jeter l'ancre quand même. J'obéis, comme c'était mon devoir, mais à distance aussi éloignée que possible du rivage. La tempête faisait rage, et à 3 heures et demie le sémaphore de la côte m'envoyait par signaux le message suivant : « Regagnez d'urgence la haute mer. »

Le capitaine, à qui je transmis ce message, m'enjoignis avec colère de ne pas en tenir compte. Fort inquiet, je répondis pourtant « Avons décidé de rester » au sémaphore, où l'on dut nous croire fous. À 5 heures, notre ancre se rompait, et le bateau allait se fracasser sur la côte.

L'équipage fut recueilli par des chaloupes venant de Port-Élizabeth, mais le navire sombra corps et biens.

Devant le tribunal maritime, mon capitaine soutint que je ne lui avais pas transmis le message du sémaphore, qu'il était du reste malade, alité, et qu'il m'avait transmis son commandement, rejetant toute la responsabilité de son stupide entêtement sur moi. Ma licence de navigation fut suspendue, mes appointements me furent envoyés télégraphiquement, avec avis que la Compagnie se passerait dorénavant de mes services, et je me trouvai à Port-Élizabeth à la tête d'environ 5 000 francs, mais sans la moindre perspective d'avenir.

Fort heureusement, l'*Inkonka*, navire commandé par le capitaine Moore, se trouvait dans la baie, et le capitaine accepta de

me prendre comme passager à des conditions raisonnables. Une semaine plus tard, nous levions l'ancre pour le Cap. L'*Inkonka,* bien que simple cargo, possédait une installation confortable pour les passagers, la nourriture était excellente, et les officiers du bord de fort agréables compagnons.

J'étais seul passager, et le capitaine ne prévoyait aucun nouvel embarquement au Cap. Or à sa grande surprise, en arrivant au port, il fut averti par l'agent de la Compagnie qu'un groupe de 50 personnes avait retenu des places pour Saint-Paul de Loanda, une de nos prochaines escales sur la côte portugaise d'Afrique.

Le capitaine Moore tenta d'expliquer à l'agent de la Compagnie qu'il lui était difficile d'installer convenablement un tel afflux de passagers, mais il lui fut répondu que ceux-ci étaient prévenus et que les conditions de leur transport avaient été débattues en conséquence. Il s'agissait, paraît-il, d'un groupe de prospecteurs se rendant au Katanga, à la recherche de terrains aurifères.

Les passagers arrivèrent à bord. C'étaient de singuliers gaillards, tous armés de Mausers, de pics et de pioches. D'ailleurs, malgré leur inquiétante apparence, ils n'avaient pas l'air de mauvais diables, et je n'aperçus pas l'ombre d'une gourde de whisky pendant leur séjour à bord. Leur chef était un homme athlétique qu'ils appelaient tantôt « Ned », tantôt « capitaine Tatham », et son autorité sur eux semblait sans limite.

Je m'aperçus bientôt que le capitaine Tatham était un charmant compagnon. Il semblait avoir roulé sa bosse dans le monde entier, et avait quelques notions des choses de la mer, ayant été mousse dans son jeune âge, à ce qu'il me dit.

Tout plein encore de rancœur, je lui contai l'histoire du naufrage du *O'laki,* qu'il écouta non seulement avec sympathie, mais avec un véritable intérêt. Il s'enquit de mes projets lors de mon retour en Amérique, me demanda si j'étais marié, ce à quoi

je lui répondis que j'étais célibataire et que mes projets étaient encore des plus vagues. Il me demanda alors avec beaucoup de sérieux si j'aurais du goût pour le métier de pirate, et pour continuer la plaisanterie, je lui rétorquai que ce genre de vie devait avoir son charme.

Nous entrions dans la baie de Sobito après un agréable voyage de six jours. Ce soir-là, le capitaine Tatham me fit une curieuse proposition. Ce n'était rien moins que de prendre le commandement du *Pealo*. Je connaissais parfaitement ce navire, un petit vapeur de 900 tonnes, employé par le gouvernement de l'État libre du Congo pour transporter le courrier et les télégrammes entre Loanda et Broma.

À cette époque, le Congo belge ne possédait pas de communications télégraphiques directes avec le reste du monde, et les télégrammes devaient être acheminés via Brazzaville sur un port de l'A. O. F., ou envoyés par bateau à Loanda, pour transmission.

Cette dernière méthode était la plus couramment employée, et c'était le *Pealo*, excellent petit bâtiment, qui servait de courrier. Je dis au capitaine Tatham que je ne comprenais pas très bien son offre, à moins qu'il ne fût quelque haut personnage du gouvernement du Congo, en mesure de me confier le commandement du bateau. Ces paroles semblèrent l'égayer beaucoup.

« Il faut tout d'abord que vous vous rendiez compte que je me trouve dans une situation très difficile, me dit-il. Bien que je ne puisse vous révéler tous mes plans, je vais tout au moins fixer quelques points essentiels :

« 1° Je me suis engagé à mener à bien une expédition qui, dotée d'un équipement convenable, devrait coûter environ deux millions et demi.

« 2° Jusqu'ici, j'ai dépensé 10 733 fr. 50, pour tous les frais préliminaires, à l'exception du voyage à bord de ce bateau des membres de l'expédition, voyage qu'ils ont payé eux-mêmes. En calculant au plus juste, les dépenses restant à effectuer s'établissent comme suit :

Achat d'un bateau à vapeur	900 000 francs
Approvisionnement du même	300 000 francs
Salaire de l'équipage	120 000 francs
Équipement scientifique	420 000 francs
Provisions et matériel de campement	30 000 francs
Divers	20 500 francs
Soit un total de	1 790 500 francs

« 3° Pour faire face à ces dépenses, je suis en mesure d'affirmer que le capital actuel des membres de l'expédition se monte à 1 653 fr. 25. »

Lorsque Tatham m'eut exposé ce bilan peu encourageant, je lui demandai comment, dans ces conditions, il pouvait disposer du commandement du *Pealo,* et lui fis remarquer qu'en tout cas, le *Pealo,* appartenant au gouvernement, n'était sûrement pas en vente. Sa réponse fut d'une simplicité remarquable :

« Il ne s'agit pas d'acheter le *Pealo,* mais de l'emprunter, me dit-il. En d'autres termes, de le voler. »

Avant de me faire cette déclaration surprenante, il n'avait pas exigé de moi le secret, mais j'ai pu constater par la suite

qu'il savait juger les caractères et, en ce qui me concerne, il ne s'était pas trompé.

« Je regrette infiniment d'en être réduit à une telle extrémité, mais il est indispensable au succès de l'expédition que nous possédions un navire. J'ai donc choisi le *Pealo* qui fait parfaitement notre affaire. Par ailleurs, j'ai décidé de vous en donner le commandement en apprenant vos déboires. Votre carrière est brisée, vous n'avez rien à perdre et tout à gagner, et si par impossible les choses tournaient mal, je vous donne ma parole d'honneur d'établir votre totale innocence. »

Il se mit ensuite à me donner quelques détails sur l'objectif que se proposait l'expédition. Je ne puis dire, en conscience, que j'hésitai longuement avant d'accepter l'offre du capitaine Tatham. Je crois même que je lui donnai mon accord sur-le-champ.

Le lendemain, nous accostions à Loanda, et le capitaine Tatham descendait à terre. Le *Pealo* se balançait non loin de là, arrivé la nuit précédente. C'était, comme je l'ai dit, un beau bateau, avec cet air robuste auquel un marin ne se trompe pas, arborant le drapeau de l'État du Congo, qui est à l'étoile d'or à cinq branches sur fond bleu roi.

Les hommes de Tatham étaient restés à bord. Il m'avait expliqué qu'il allait régler le transfert direct de ses hommes d'un bateau sur l'autre, pour tourner les règlements portugais sur l'importation des armes à feu.

L'*Inkonka* devait lever l'ancre à 8 heures, mais ce n'est qu'à 7 heures que Tatham refit son apparition. Il me dit qu'il s'était arrangé pour payer le passage de ses hommes, une fois à bord. Il ajouta qu'il avait également commandé d'énormes stocks de provisions diverses, à déposer à bord du *Pealo*, et que ce règlement devait aussi s'effectuer à bord.

Dans un certain sens, tous ces arrangements me souriaient moins que l'affaire du bateau, et j'exprimai mon opinion à Tatham.

Il m'écouta avec patience, sans montrer le moindre signe de contrariété ou de dépit.

« Vous avez parfaitement raison, me dit-il, quand j'eus fini, mais vous n'avez pas tout à fait compris. Je ne vole pas, je force simplement la main à un crédit qui me serait refusé autrement. Je paierai jusqu'au dernier sou, un jour ou l'autre, en ajoutant même un dédommagement pour le préjudice causé. »

Ce « distinguo » apaisa mes sursauts de conscience, et je me tins pour satisfait de ses explications.

Nous fûmes transportés sur le *Pealo* par les chaloupes de l'*Inkonka*. J'avais fait mes adieux au capitaine Moore qui n'avait pas manifesté d'étonnement excessif à mon changement de plan. Il devait avoir parfaitement compris que ma carrière était brisée, et ne pouvait me blâmer de tenter ma chance en me joignant aux « prospecteurs ».

Nous fûmes reçus abord du *Pealo* par le lieutenant. Une seule lumière brillait sur le tillac, et les armes de mes compagnons ne furent pas aperçues. Les marchandises commandées par Tatham étaient déjà là, surveillées par trois ou quatre commis. J'y vis des caisses de lait condensé, de bœuf salé, de biscuits, des sacs de pommes de terre, de riz, de farines et de graines, du sucre, du sel, des colis de thé et de café.

Tatham eut un bref entretien avec les commis, et je l'entendis qui leur ordonnait de revenir le lendemain matin pour le règlement de leurs factures. Après quelques hésitations, ils y consentirent et s'en furent, après que le capitaine des prospecteurs leur eut fait remarquer avec quelque hauteur que le *Pealo* ne levait l'ancre que le lendemain dans l'après-midi et qu'il attendait de l'argent par câble.

À peine les commis avaient-ils disparu que la conversation suivante s'engagea entre Tatham et le lieutenant du *Pealo*, un certain M. Jacobus van Held :

VAN HELD. – Je vous serais reconnaissant d'acquitter maintenant le prix du passage de vos hommes, monsieur Tatham.

TATHAM. – Nous pourrions nous occuper de cela demain matin ?

VAN HELD. – Il serait préférable que la question fût réglée tout de suite. De Loanda à Boma, le prix du billet est de 100 francs.

TATHAM. – C'est donc 5 100 francs que je dois vous verser. Mais franchement, j'aurais espéré une petite réduction pour un groupe si nombreux !

VAN HELD. – Je regrette, Monsieur, mais c'est tout à fait impossible.

TATHAM. – Vraiment ? Je vais en toucher deux mots au capitaine...

VAN HELD. – Le capitaine est encore à terre ce soir, et je suis le seul officier à bord en ce moment.

TATHAM. – Allons bon ! À propos, je crois que je connais votre mécanicien en chef ; pourrai-je aller le saluer tout à l'heure ?

VAN HELD. – Il est également à terre. Je vous le répète, à l'exception d'un des chauffeurs, du garçon de cabine et de moi-même, personne n'est encore à bord.

TATHAM. – Tiens ! Pourquoi ce chauffeur est-il là ?

VAN HELD. – Parce que, selon le règlement, nous devons garder la vapeur... Réglons la question du passage, je vous prie.

Là-dessus, une longue discussion s'engagea, et comme elle menaçait de s'échauffer, le lieutenant appela prudemment le chauffeur pour lui prêter main-forte au besoin. Ce renfort n'ayant nullement impressionné Tatham, le lieutenant, suivi docilement par le chauffeur, quitta le bateau, avec des menaces confuses de ne revenir qu'accompagné par des représentants de la police portugaise.

De toute ma carrière, je n'ai jamais vu un navire déserté ainsi par la seule autorité compétente, mais la marine belge a des coutumes qui lui sont propres. Tandis que la chaloupe s'éloignait, transportant l'officier fulminant, j'aperçus trois des hommes de Tatham qui s'engageaient sur l'échelle de fer conduisant à la salle des machines, et au bout d'un instant, l'un d'eux reparut, faisant signe que tout allait bien.

Tatham se tourna alors vers moi :

« Vous êtes en fonction à partir de maintenant », me dit-il simplement.

Aussitôt je donnai l'ordre de lever l'ancre. Les hommes de Tatham paraissaient, pour la plupart, accoutumés à la manœuvre du bord. Le bateau s'ébranla.

« Gagnons d'abord la pleine mer, me dit Tatham. Je vous donnerai demain les indications sur la route à suivre. »

IV

RÉCIT DU TROISIÈME TÉMOIN : WILLIAM C. HACKITT *(suite)*

> Le récit de Hackitt étant assez long, il me le conta au cours de deux entrevues. Dans notre second entretien, un souci scrupuleux d'exactitude lui fit modifier quelques détails de sa précédente déposition, corrections qui, du reste, ne portaient que sur quelques dates, et dont j'ai tenu compte dans cet ouvrage.

Le lendemain matin, Tatham s'avança vers moi, le sourire aux lèvres, comme si quelque chose l'amusait vivement :

« Nous avons enlevé par mégarde un journaliste », me dit-il.

Et il m'apprit qu'il avait découvert dans l'une des cabines, ronflant tranquillement et ignorant complètement le nouveau destin du *Pealo*, un reporter nommé Callus, qui partait pour Angola, afin d'y trouver des éléments pour une palpitante enquête sur la traite des noirs.

Quelques minutes plus tard, M. Callus apparaissait sur le pont. C'était un homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, portant une petite moustache en brosse. Il aborda Tatham en lui réclamant une explication que le capitaine, à ma grande surprise, lui donna très franchement en lui exposant ses plans et les événements de la nuit précédente.

Callus écouta sans l'interrompre, mais je compris, à son air, que ce reporter affamé de toute aventure sensationnelle n'était point si fâché de se trouver avec nous.

« Vous devez bien comprendre, capitaine, dit-il enfin, qu'en aucun cas je n'entends appartenir à votre expédition, même si j'y assiste. J'aurai probablement le regret de témoigner contre vous au cours de votre procès, et d'envoyer à mon journal le compte rendu de votre exécution, si vous êtes pendu, mais mon rôle est purement celui d'un observateur. D'ores et déjà je proteste devant témoins contre cet enlèvement effectué contre ma volonté, et je compte que vous me considérerez comme prisonnier de guerre. »

Tatham n'éleva pas d'objection contre cette déclaration, et tous deux s'en furent prendre leur petit déjeuner ensemble. Dans le courant de la matinée, Tatham me communiqua l'itinéraire à suivre. Nous étions à ce moment à environ cent milles à l'Ouest de Loanda ; je fis aussitôt rectifier la direction par Ouest-Ouest.

Je connaissais déjà vaguement, de réputation, la fameuse île, qui se trouve environ à 10° Nord-Ouest de Tristan da Cunha, et à 950 milles de Rio.

D'une façon générale, le voyage s'annonçait bien. Pendant trois jours, nous eûmes de la houle, et le *Pealo* encaissa pas mal de paquets de mer, mais le temps s'éclaircit bientôt. Ce qui ne cessait de m'étonner, c'était l'aptitude remarquable de la plupart des hommes de Tatham pour le métier de matelot, et je crois bien que, presque tous, ils avaient plus ou moins fait un stage dans la marine au cours de leur aventureuse existence.

En tout cas, leurs dispositions et leur bonne volonté pour apprendre ce qu'ils ignoraient encore m'enlevaient une épine du pied, et me soulageaient d'une des anxiétés qui me tracassaient depuis le début de cet extraordinaire voyage.

Une cause d'inquiétude plus grave se présenta bientôt. J'avais évidemment examiné les soutes, et constaté avec satisfaction que le navire avait charbonné, probablement la veille de notre arrivée. Pourtant, de toute évidence, nous ne possédions

pas une quantité de combustible suffisante pour un voyage de 3 000 milles, et j'annonçai à Tatham qu'en réduisant la vitesse au minimum, nous pourrions peut-être économiser assez de charbon pour les 2 000 milles qui nous restaient à couvrir, mais que, même dans ce cas, il était de la dernière imprudence, à mon humble avis, de gagner ce rocher sans conserver le moindre morceau de braise pour le voyage de retour. Comme toujours, le capitaine fit preuve d'un optimisme débordant :

« J'y ai pensé, me dit-il, et nous avons rendez-vous avec un bateau-charbonnier venant de Pernambouc. »

Je restai d'abord un peu sceptique, mais quand le capitaine, sans se troubler, m'eut donné les indications précises de longitude et de latitude auxquelles nous devions rencontrer le houiller, il ne me resta qu'à m'incliner devant l'esprit de ressource inépuisable de Tatham.

Le temps était maintenant au beau fixe, le capitaine estima que le moment était venu de modifier l'aspect du bateau selon les moyens du bord, et j'abondai dans son sens. Tatham avait d'ailleurs poussé la prévoyance jusqu'à acheter d'importantes quantités de peinture en poudre, qu'il ne nous restait plus qu'à délayer.

Chacun s'attela à la tâche, et bientôt la belle peinture blanche dont le *Pealo* s'enorgueillissait comme un yacht de plaisance, fit place à une nuance d'un gris sale, analogue à celui qui est adopté dans la flotte de guerre britannique. Toute la superstructure fut recouverte de cet enduit, le nom du bateau était inscrit à la proue, en lettres de métal qui furent arrachées, jetées à la mer et remplacées, à la peinture noire, par le nouveau nom du petit vapeur : l'*Éclaireuse.* J'eus la curiosité de demander à Tatham la raison du choix de ce nom ; il me dit que c'était en souvenir du passage de ses hommes parmi les éclaireurs de Kitchener, pendant la guerre.

Une fois cette tâche finie, l'infatigable Tatham fit construire par ses hommes de singulières machines, en bois recouvert de toile grise. Intrigué, j'interrogeai M. Callus qui sourit, et se borna à me répondre que l'*Éclaireuse* s'apprêtait à jouer le rôle du mouton dans la peau du lion. Je m'en tins à ce propos sibyllin, sachant qu'après tout, Tatham s'expliquerait le moment venu.

Sept jours plus tard, et à environ 100 milles Sud-Ouest de Sainte-Hélène, un vapeur fut signalé. Quand Tatham me dit qu'il s'agissait sans douta du *Rongeur* (le bateau-charbonnier que nous attendions), je lui exprimai mon étonnement qu'il ait pu obtenir que celui-ci se rendît à plus de 21 jours de voyage de Pernambouc.

Il me répondit alors par un discours d'où je compris seulement qu'on lui avait offert une mission très lucrative lors de son séjour à Londres ; déclaration qui n'avait apparemment rien de commun avec le sujet de notre conversation, et qu'il termina par ces paroles plus énigmatiques encore : « Puisque les *puljanes* veulent s'amuser, ils n'ont qu'à payer. Aujourd'hui, ils payeront en charbon. » Ce n'est qu'en lisant tout récemment une *Histoire des Philippines* que j'ai compris ce qu'il avait voulu dire.

Lorsque nous arrivâmes à portée de signaux, Tatham fit battre pavillon belge, et lancer les signaux P. T. X. O., auxquels le *Rongeur* répondit : L. B.

Ces lettres ne correspondaient à rien selon le code des signaux, et répondaient évidemment à une convention préalable.

Le *Rongeur* se rapprocha, jusqu'à deux encablures, mais bien que la mer fût pareille à une nappe d'huile, j'estimai prudent de conserver cette distance. Une barque fut mise à la mer, et l'instant d'après, le capitaine du charbonnier montait sur le pont. Après un bref entretien avec Tatham, le charbonnage de l'*Éclaireuse* commença, pour se prolonger jusque fort avant dans la nuit.

Le capitaine Giles, patron du bateau-charbonnier, avait manifesté quelque surprise devant les dimensions modestes de notre navire ; d'après la quantité de charbon qui lui avait été commandée, il s'était attendu à un bâtiment de 4 000 ou 5 000 tonnes, mais quelques phrases négligemment jetées par Tatham dissipèrent son plus léger soupçon.

Lorsque le charbonnage fut terminé, tandis que Tatham et Giles vidaient une bouteille avant de prendre congé, je visitai les soutes, et constatai que nous possédions maintenant du combustible pour huit semaines de voyage au moins.

Le *Rongeur* s'éloigna, direction Nord-Ouest, et tant qu'il fut en vue, nous nous dirigeâmes avec affectation vers le Sud-Est.

Tatham me donna alors ordre de modifier notre course, et, le lendemain matin, nous étions approximativement de retour à l'endroit où nous avions charbonné la veille.

Dès l'aurore, l'équipage s'était occupé de faire disparaître toutes les traces de l'opération, et à dresser les curieuses machines de bois et de toile dont j'ai parlé. Ce n'est qu'à ce moment que je compris que l'intention de Tatham était de donner à l'*Éclaireuse* l'apparence d'un navire de guerre. Effectivement, avec beaucoup de bonne volonté, l'échafaudage qui se dressait maintenant autour du grand mât pouvait rappeler une tourelle, et de longs madriers recouverts de toile grise évoquaient assez bien l'idée de petits canons.

Callus contempla le résultat d'un œil critique :

« Je n'ai jamais vu de tourelles sur un patrouilleur, dit-il enfin avec une moue.

– C'est une nouvelle technique », riposta Tatham sans se déconcerter.

La journée se passa sans incident, mais vers le soir, un vapeur fut signalé, venant dans notre direction. Quand il fut en vue, il arbora le pavillon britannique, et sur l'ordre de Tatham, je fis aussitôt flotter l'insigne blanc de la marine de guerre, non d'ailleurs sans quelque hésitation, car c'est là une usurpation qui peut coûter cher. Il est vrai qu'au point où nous en étions !...

L'effet produit fut prodigieux, et le vapeur se mit aussitôt à opérer un large demi-cercle comme si, soudain, il s'avisait qu'il avait oublié quelque chose et se mettait en devoir d'aller le chercher.

Le coffre à signaux était sur le pont, où Tatham l'avait fait transporter dès le matin. Nous fîmes aussitôt les signaux suivants :

« Stoppez immédiatement. Nous rendons à votre bord. »

Le vapeur ne répondit pas, et nous reprîmes :

« Stoppez, ou nous vous coulons. »

Du bateau, cette fois, on nous répondit, toujours par le langage des signaux :

« Nous ne comprenons pas. »

Toutefois, il avait ralenti l'allure, et nous poursuivîmes la conversation :

« Qui êtes-vous ?

– Le *Greenwich*, cargo se rendant de Londres aux Philippines.

– Nous nous rendons à votre bord pour examiner vos papiers. Ouvrez la cale n° 3 pour inspection. »

Cet ordre sembla jeter la consternation à bord du *Greenwich* ; au bout d'un moment, il nous fut répondu :

« Avons cas de choléra à bord. »

J'entendis Tatham ricaner en trouvant le sens de ce message dans le code des signaux. Imperturbable, il fit répondre :

« Nous emmenons dans ce cas un médecin. Stoppez sans délai ou vous êtes coulé. »

Cette fois, le bateau s'arrêta, et le « patrouilleur » s'avança majestueusement dans sa direction. Le crépuscule était maintenant tombé, et je commençais à espérer qu'on se laisserait prendre, à bord du *Greenwich*, à notre rudimentaire camouflage favorisé par les ombres de la nuit. J'eus soin de faire stopper le bâtiment à une distance aussi grande qu'il était possible, sans éveiller la curiosité. Une chaloupe fut mise à la mer, et j'y pris place avec Tatham et une demi-douzaine de ses hommes.

Je pouvais à la rigueur offrir un aspect militaire, dans mon uniforme bleu, et les hommes ramaient à un rythme qui leur aurait été envié par des matelots de Sa Majesté, mais je songeais néanmoins qu'il faudrait que nos interlocuteurs soient bien troublés ou bien inexpérimentés pour s'y tromper.

On nous envoya une échelle, et l'instant d'après, Tatham et moi, nous étions sur le pont, où un groupe d'officiers nous considéra assez hargneusement, surtout Tatham qui avait conservé ses vêtements civils.

Sans laisser aux autres le temps d'ouvrir la bouche, Tatham se présenta d'une voix sèche :

« Je suis le vice-consul du Gouvernement britannique à Benguela, et mandaté par le consul de Saint-Paul de Loanda pour opérer une perquisition à bord de ce navire.

– Possédez-vous un mandat ? » interrogea le capitaine.

Tatham laissa tomber un regard froid sur l'importun et, se retournant à peine dans la direction du « navire de guerre » :

« Ceci est un mandat suffisant, je crois, dit-il sans élever la voix, mais avec une hauteur écrasante.

– Quel est l'objet de cette perquisition ? reprit le capitaine.

– Contrebande de guerre, dit Tatham d'un ton impersonnel. Vous transportez des armes aux Philippines à l'intention des Puljanes, sur commande du Senor de Costa, de la maison de Costa Riez et Cie, de Londres. Vous avez reçu instructions de refaire votre plein de charbon ici, au large, et de poursuivre votre route sans escale.

– Vous avez l'air d'en savoir plus que moi, répondit brusquement le capitaine. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai dans mes cales quatorze caisses à destination des Philippines, mais leur contenu est inscrit sur l'avenant comme : « machines agricoles ». Je ne sais rien de plus. »

Tatham se dérida légèrement, mais reprit du même ton froid :

« Vous voudrez bien opérer le transbordement de ces quatorze caisses à bord du patrouilleur, par canots. Vous pourrez ensuite continuer votre voyage et devrez faire votre rapport devant le consul britannique du premier port où vous ferez escale.

– Et si je refuse ? » fit le capitaine qui semblait bouillir intérieurement.

Le visage de Tatham s'assombrit. Il était si bien entré dans la peau de son personnage que positivement, à ce moment, il *était* vice-consul.

« Dans ce cas, dit-il, il ne me resterait qu'à prier le commandant Smith (il me désigna) de vous mettre aux fers, et de conduire votre bâtiment au plus prochain port. »

Le capitaine hésita, émit un vague grognement, puis se tourna vers son second et donna ordre de mettre les chaloupes à la mer.

Il faisait tout à fait noir quand le premier chargement arriva près du « patrouilleur ». Personne n'eut le droit de monter à bord, et nos hommes seuls opérèrent le transport. Tatham ouvrait les caisses à mesure qu'elles arrivaient. Le butin comprenait 100 fusils, et 20 000 bandes de cartouches, mais ce qui réjouit particulièrement Tatham, ce fut une mitrailleuse avec tout l'équipement.

Nous étions occupés à défoncer la dernière caisse, quand le capitaine du *Greenwich* nous héla d'une chaloupe.

« Que voulez-vous ? demanda Tatham.

– Je désire monter à bord », répondit le capitaine.

Tatham réfléchit un instant, puis donna ordre de lancer l'échelle au capitaine, qui apparut à la coupée comme un diable qui sort d'une boîte.

Toutes les lumières étaient éteintes sur le pont, éclairé seulement par la lampe dont nous nous étions servi pour vérifier le contenu des caisses, afin de laisser dans une ombre propice nos petits camouflages.

Mais le vieux renard n'était tout de même pas né d'hier, et le peu qu'il aperçut suffit à le renseigner sur ce dont il commençait déjà à se douter, se tourna brusquement vers Tatham, que je vis saisir son revolver.

« Que signifie tout cela ? demanda le marin.

– Piraterie, fit Tatham, calme comme une matinée de printemps. Un métier à peine un peu plus respectable que celui de vendre des armes à des égorgeurs métis... »

Ces paroles semblèrent vexer profondément le capitaine, qui en eut le souffle coupé.

« Voilà une action dont vous aurez à répondre, mon garçon ! dit-il quand il eut retrouvé sa voix.

– Pas du tout », répliqua Tatham d'un ton net.

Et là-dessus, il s'embarqua dans un discours analogue à ceux que je lui avais déjà entendus prononcer. Il avait un véritable don d'orateur (il me confia, un jour, qu'il avait posé sa candidature à l'Assemblée législative de Rhodésie) et vous haranguait comme si vous aviez été un public de meeting. Je me souviens même encore à peu près de son discours, qui commençait ainsi :

« Il est difficile d'apprécier jusqu'à quel point l'apophtegme, faussement attribué aux Jésuites, et qui veut que la fin justifie les moyens, doit être appliqué dans la pratique. Toutefois, en l'occurrence, le problème qui se pose à nous pourrait assez bien servir d'illustration à cette théorie. Étant donné la maison A, engagée dans un trafic illégal et néfaste, étant donné d'autre part l'armateur B, servant par intérêt le but immoral poursuivi par A : le tiers C, pour des visées personnelles, utilise la mauvaise action de A et la complicité de B. En agissant ainsi, C commet un acte illégal, qui a pourtant pour effet de prévenir les résultats infiniment pires de l'acte de A...

– Je n'ai pas besoin qu'on me fasse un cours de mathématiques, interrompit rudement le capitaine du *Greenwich*. Donnez-moi votre nom, et celui de ce bateau. »

Tatham ne répondit rien. J'ai souvent remarqué qu'il avait un singulier amour-propre et qu'il se froissait immédiatement quand on méconnaissait ce qu'il considérait comme ses dons personnels les plus précieux. Or, parmi ceux-ci, il était particulièrement vain de sa facilité d'élocution, et aussi, par ailleurs, de son talent pour rédiger les dépêches. Il tourna donc le dos au capitaine et, s'approchant du bastingage, lui dit sèchement, en désignant l'échelle de coupée :

« Voici votre chemin, capitaine. Laissez-moi vous conseiller de partir pendant qu'il en est encore temps. »

Sans répliquer, le marin obéit. Il avait senti dans la voix de Tatham une inflexion qui l'incitait à ne pas prolonger davantage son séjour sur notre pont.

Quand la chaloupe qui le transportait eut regagné le flanc du *Greenwich*, nous piquâmes, sans plus attendre, droit sur le Sud.

Je crois vous avoir dit que Tatham avait confié ses plans à M. Callus, le journaliste. Celui-ci avait déjà entendu parler de l'île, à propos du naufrage de la *Reine de la Plata* en 1872, naufrage qui avait fait grand bruit, à l'époque, en Angleterre. Au mois de juillet de cette année-là, une fameuse écurie de courses avait été vendue, et un certain nombre de pur sang, acquis par une compagnie argentine, avaient été dirigés sur l'Amérique du Sud, à bord de la *Reine de la Plata*.

Or la tempête avait fait dériver le navire de sa route, son gouvernail s'était brisé, et le monde n'avait plus entendu parler de la *Reine de la Plata* jusqu'au jour où des pêcheurs avaient trouvé une bouteille à la mer, contenant un message qui donnait des détails et annonçait que le bateau s'approchait, à la dérive, des redoutables rochers de l'île de la Désolation.

« Tout ceci se passait bien avant ma naissance, affirma M. Callus avec une certaine coquetterie, mais j'ai eu occasion de faire allusion à cet événement à propos d'un reportage sur les navires disparus en mer. »

Tatham sembla fort intéressé par cette histoire et accabla le reporter de questions pour savoir si la *Reine de la Plata* transportait des valeurs, si on savait sur quel point de l'île elle avait sombré, et si aucune tentative n'avait été faite pour retrouver l'épave. Comme on le voit, bien que Tatham poursuivît un objet d'une toute autre envergure, il n'entendait pas mépriser pour cela les petits poissons qui pouvaient tomber dans ses filets.

Je me souviens très bien du soir où eut lieu cette conversation. C'était la nuit après celle où nous avions faussé compagnie au *Greenwich*. Nous étions assis sur la passerelle, à causer paisiblement ; la lune brillait, la mer était calme comme de l'huile et rien ne rompait le silence, que le bruit sourd de l'hélice. C'était une de ces nuits où la nostalgie s'empare de vous malgré tous vos efforts, et bien que nulle créature chère ne m'attendît au pays natal, je ne pouvais moi-même me défendre contre cette douloureuse et irritante tristesse.

Quant à Tatham, il était gai comme un pinson. Il parlait de sa chère île et envisageait diverses méthodes pour transporter en Angleterre l'or qu'il était sûr d'y trouver. Il comptait s'attaquer d'abord aux alluvions, puis, dès qu'une quantité d'or suffisante aurait été rassemblée, renvoyer l'*Éclaireuse* en Angleterre afin d'acheter l'outillage nécessaire pour exploiter le filon.

« Et s'il n'y a pas d'alluvions ? dit Callus.

– Dans ce cas, il faudra nous attaquer tout de suite au quartz avec les moyens dont nous disposerons, fit Tatham.

– Et s'il n'y a pas de quartz, pas d'or du tout ? » reprit Callus.

Tatham claqua des lèvres avec impatience et se lança dans une de ses allocutions favorites :

« Il n'existe pas de preuve plus convaincante d'une démence rédhibitoire que l'incapacité de conduire une proposition à sa conclusion logique, dit-il. Mais par ailleurs, la raison et la logique ne peuvent être employées à une fonction plus vaine et plus paralysante que celle qui consiste à anticiper par plaisir sur les difficultés à venir. Tout effort humain est voué à l'insuccès si, derrière la volonté d'accomplissement, se dissimule la peur de l'échec. »

M. Callus bâilla bruyamment.

« Assez ! » dit-il sans cérémonie.

Bien que Tatham se refusât à admettre la possibilité d'un désastre, il ne laissait pas que d'en être préoccupé. Je le vis, le lendemain de cette conversation, rester pendant trois heures immobile, dans la coursive, assis sur un pliant. Comme je passais devant lui, il leva sur moi un regard absent et me dit, comme s'il continuait la conversation de la nuit précédente :

« Et puis, s'il n'y a pas d'or, je ne vois pas pourquoi nous ne trouverions pas d'autres minéraux précieux, ou peut-être des diamants... »

Cinq jours plus tard, nous parvenions en vue de l'île.

De loin, elle apparaissait exactement comme une muraille de granit sans solution de continuité. J'approchai lentement, malgré toutes les indications fournies par les sondages du capitaine Ford, afin d'être sûr de ne pas échouer le bâtiment sur un récif sous-marin, sort qui avait été certainement celui de la *Reine de la Plata*. Aussi, j'avais rassemblé une équipe chargée de relever le fond sans arrêt. Enfin, je jetai l'ancre à soixante brasses. Le temps continuait à nous favoriser, et à l'ombre de la muraille de roc, la mer ressemblait à un miroir.

Il était trop tard pour faire quoi que ce fût ce soir-là, et malgré son impatience, Tatham se borna à faire porter sur le pont la grande caisse dont j'ai parlé et qui, une fois éventrée, me montra l'enveloppe d'un ballon.

C'est à ce moment qu'il devait m'être donné de comprendre le sens d'une partie des « acquisitions » de Tatham à Loanda. Jusqu'alors, je m'étais vainement demandé à quoi pourrait bien servir une certaine bonbonne d'acide, ainsi que plusieurs sacs contenant des rognures de zinc. Mes très élémentaires notions de chimie me permettaient maintenant de deviner que Tatham se proposait de faire de l'hydrogène pour gonfler l'enveloppe de soie de l'aéronef.

Cette opération nous occupa pendant la plus grande partie de la journée du lendemain. Fort heureusement, le vent resta très faible. Quant à Tatham, je dois dire que sa débordante activité ne fut pas pour arranger les choses, au contraire, car au beau milieu de notre travail, il fut illuminé par une idée. Ce n'était rien moins que d'adjoindre au contenu du ballon un gaz de sa composition, qu'il baptisa instantanément du nom de « Tathamégène ». Je ne connais pas la formule de ce nouvel élément, mais je me souviens qu'il y fallait de l'oxygène, que nous passâmes une journée à confectionner. Après quoi, le gaz en question s'avéra d'un usage pour le moins dangereux, et à son grand regret, Tatham dut accepter que le ballon continuât à être gonflé comme nous avions commencé à le faire.

Le lendemain matin, un soleil radieux brillait. Je n'ai pas encore décrit très en détail l'apparence extérieure de l'île ; ce qui m'avait frappé en premier lieu, c'était le poli extraordinaire de sa surface. On aurait cru qu'un géant s'était armé d'une feuille de toile d'émeri et en avait frotté le granit jusqu'à ce qu'il fût d'un grain parfaitement égal et brillant. Sur la face Nord de l'île, la muraille n'avait pas une faille, et du côté Est, il n'y avait qu'une espèce de fissure perpendiculaire qui rayait le roc du sommet jusqu'à la base. Mais nulle part, aucun point d'atterrissage visible.

Nous découvrîmes la rivière souterraine sans difficultés, son embouchure, en forme de tunnel, étant parfaitement visible à marée basse. Sur le moment, je pensai que le capitaine Ford avait fait bien inutilement mystère de l'existence de cette rivière si facile à repérer, mais par la suite, il me fallut réformer mon jugement.

Nous avions jeté l'ancre au Nord de l'île, et la direction du vent était Nord-Nord-Est, tout à fait favorable à nos plans, par conséquent. À midi précis, Tatham, avec l'un de ses hommes nommé Taunton, monta dans la nacelle que nous avions improvisée, et le câble qui retenait le ballon se déroula.

Avec son porte-voix, Tatham me demanda de diriger le navire du côté Ouest de l'île, où la direction du vent faciliterait l'atterrissage. En conséquence, nous levâmes l'ancre, et lâchâmes au ballon une cinquantaine de mètres de câble supplémentaire, ce qui dût permettre à Tatham d'avoir une vue à vol d'oiseau sur son île, car je l'entendis proférer dans son porte-voix des remarques décousues et délirantes telles que « Splendeur,... merveille de la nature,... magnifique... »

Je dois dire que la question de l'atterrissage du ballon me semblait fort inquiétante. Il m'était impossible de rapprocher davantage le bateau de l'île sans racler le fond, et par conséquent l'aéronef se balançait mollement, à bonne distance au-dessus de nous, mais fort éloigné encore du plateau de l'île. Tout dépendait de la façon dont le vent déporterait l'appareil.

La brise s'annonça d'abord fort légère, et je pris sur moi de me rapprocher encore un peu de l'île, au risque d'endommager la coque de l'*Éclaireuse*. Comme pour récompenser cet effort, le vent se mit à souffler plus vigoureusement, et la nacelle disparut au-dessus du mur de granit. Nous attendîmes pendant dix anxieuses minutes, et eûmes tous le même soupir de soulagement et de triomphe en apercevant, tout en haut, l'ombre fluette du capitaine, qui nous gratifia, à travers son porte-voix, d'un discours parfaitement incompréhensible.

Il avait emporté avec lui un filin et une poulie, qu'il installa aussitôt, et avant la tombée de la nuit, nous lui hissâmes des couvertures, des vivres, deux fusils et cinquante cartouches.

Le lendemain matin, toujours à l'aide de la poulie, le ballon nous fut renvoyé, mais pour le regonfler, il nous fallut employer tout le gaz que nous étions capables de fabriquer. Tatham invita Callus à faire partie du deuxième contingent, mais le reporter montra si peu d'enthousiasme à confier son existence au ballon que, finalement, deux autres hommes s'envolèrent seuls.

Cette seconde ascension fut infructueuse, le vent ayant changé, et, le ballon se dégonflant à vue d'œil et devenant inutilisable faute de gaz, Tatham me donna pour instruction d'atterrir, en canot, sur l'étroite bande de sable qui se trouvait au Nord-Est de l'île. Il transféra son système de poulie sur le pic qui dominait la petite plage, et au prix d'un travail long et fatigant, nous lui fîmes parvenir, par pièces détachées, les divers instruments dont il avait besoin pour installer un treuil capable de nous hisser l'un après l'autre sans trop de difficultés.

Une semaine plus tard, tous les hommes avaient rejoint leur capitaine, et le deuxième dimanche après notre arrivée, je faisais ma première visite à l'île, en compagnie de M. Callus. Nous avions été hissés à l'aide du treuil, comme les autres, et Tatham nous attendait en haut, pour nous recevoir avec la courtoisie d'un bon maître de maison.

V

RÉCIT DU QUATRIÈME TÉMOIN : RICHARD CALLUS

M. Richard Callus est si connu en tant que journaliste, reporter et grand voyageur, que ce serait de ma part une impertinence que de le présenter à mes lecteurs comme un nouveau venu. Âgé d'une bonne trentaine d'années, c'est un grand amateur d'aventures, doué d'un flair extraordinaire pour les découvrir, et d'un talent indiscutable pour les conter.

J'eus la chance de le rencontrer à Cadix, peu après son débarquement du bateau de Tanger, au moment où il revenait d'un reportage qui l'avait conduit à Casablanca.

C'est au café des Quatre-Nations, dans le Calleo de Recolletos, que j'eus le plaisir de lui être présenté et d'écouter son récit, de beaucoup le plus intéressant parmi les autres.

Quand il nous reçut sur son rocher, me dit M. Callus, Tatham avait l'air extrêmement content de lui, et somme toute, il en avait le droit. Du seul point de vue du difficile établissement des communications entre l'île et le bateau, il avait réalisé des merveilles avec des moyens de fortune.

Je constatai avec surprise qu'on ne pouvait rien voir de l'île de l'endroit où se trouvait le treuil, une colline dissimulant le reste du plateau. Je me mettais en marche pour gravir cette éminence et satisfaire ma curiosité, quand Tatham m'arrêta d'un geste. Il souhaitait d'une façon si évidente jouer le rôle de

maître des cérémonies dans cette présentation solennelle à son île, que je ne pus que m'incliner devant son désir.

Un lunch était préparé, près du treuil, et une bouteille de champagne fut vidée à la « Prospérité de l'île Tatham ». Ensuite, le capitaine prononça un discours :

« Nous sommes en ce moment, nous dit-il, à l'aube d'une ère nouvelle. La terre que nous avons su conquérir appartiendra à notre postérité. Nos enfants, les enfants de nos enfants révéreront le nom des hardis pionniers qui firent flotter l'étendard de la liberté sur une contrée déserte, qui ajoutèrent un chapitre à l'histoire de la civilisation, et qui bâtirent leur demeure hors de l'atteinte de l'impérialisme mondial. »

Une valeur hautement significative devait être attachée au fait que l'un des témoins de cette minute solennelle fût un représentant de la presse des États-Unis, ajouta-t-il. Il faisait allusion ici « à M. Callus, ce grand journaliste dont l'enthousiasme pour nos projets grandioses va de pair avec les belles traditions démocratiques et pacifiques du journal qu'il incarne ». Il me demanda à ce moment le nom de mon journal, et je lui répondis assez froidement que c'était le *Cri de Guerre*.

Il se mit alors à aborder divers problèmes qui n'avaient qu'un rapport très lointain avec nos projets : l'instruction publique, l'avenir des races asiatiques, et le canal du Panama.

Lorsqu'il eut achevé sa péroraison, il procéda à mon initiation aux mystères de l'île, c'est-à-dire qu'un bandeau fut posé sur mes yeux, et que je fus conduis dans cet équipage sur la crête du rocher qui dominait l'intérieur.

« Et maintenant, regardez ! » me dit Tatham en m'arrachant mon bandeau.

Le splendide paysage que contemplèrent alors mes yeux émerveillés méritait bien cette mise en scène un peu théâtrale.

À mes pieds, la colline descendait en pente douce jusque dans une vallée d'un vert d'émeraude, au centre de laquelle serpentait une rivière aux flots pressés. Au loin, s'élevait les pentes intérieures de la « muraille du Sud » où s'accrochaient des arbres d'un vert plus sombre, tandis que de chaque côté s'étendaient des plaines rutilantes de fleurs de toutes couleurs.

Une végétation luxuriante mais pourtant ordonnée, des arbres, des fleurs, des prairies admirables, une douzaine d'affluents de la petite rivière courant sous des voûtes de branchages, telle fut ma première vision de l'édénique île de Tatham.

« Il y a de l'or ici, là et encore là, disait Tatham avec volubilité. J'ai trouvé des grenats au bord de la rivière que vous voyez, à gauche, et là où il y a des grenats, il y a des diamants. Et regardez ! À l'endroit où la rivière disparaît, il y a un tunnel, j'en suis sûr, communiquant avec la mer à certaines marées. Avez-vous remarqué la faune ? Ces oiseaux, là-bas, ce sont des faisans, et j'ai aperçu un oryx l'autre matin… »

Son enthousiasme n'était pas mal fondé. Je ne m'y connais guère en géologie, mais à n'en pas douter, le terrain recélait de l'or. En tout cas, en divisant modestement par deux les affirmations délirantes de Tatham, l'île devait encore être un véritable Eldorado.

Il avait installé une sorte de tente adossée à la colline, qu'il partagea avec moi et où il vint me rejoindre quand je me fus installé pour la nuit. S'asseyant à côté de ma couche, il se mit à m'exposer ses mirifiques plans d'avenir. Dès qu'il aurait extrait tout l'or qu'il attendait, il s'occuperait de peupler l'île d'hommes et de femmes rigoureusement sélectionnés. Les canons qu'il se proposait d'observer étaient pour le moins originaux : les hommes seraient d'un certain âge, les femmes ne dépasseraient pas une certaine taille. La population aurait exclusivement les yeux gris, qui sont plus perçants que les yeux noirs. Les références les plus complètes seraient exigées de la part des immigrants, et aucune boisson alcoolique ne pourrait être importée.

Par ailleurs, l'île serait enrichie d'un cheptel constitué par des moutons berrichons et des bœufs écossais. Une ville serait construite sur les pentes du Nord, munie de la traction et de la lumière électrique. Le système d'échange serait constitué par une organisation bancaire où tout citoyen serait crédité chaque mois d'un montant correspondant à l'utilité de son activité vis-à-vis de la communauté et à l'importance de son travail. Les maisons, les routes, l'eau et l'électricité constitueraient un patrimoine commun, et des fortifications seraient établies sur les points stratégiques de la muraille… Je suis désolé de ne pouvoir rapporter le reste de ses projets, mais je m'endormis au beau milieu de ses explications.

Je fus éveillé brusquement par un bruit extraordinaire. Je crus d'abord que c'était le tonnerre, puis, sentant le sol trembler sous moi, je supposai qu'il s'agissait d'un tremblement de terre. Tatham était déjà debout et écoutait.

« C'est un troupeau qui galope », dit-il, en répondant à ma muette question. Aussitôt, je reconnus en effet le son caractéristique de cette cavalcade.

« C'est curieux, poursuivit-il, je n'ai pas aperçu le moindre animal de grande taille. Qu'est-ce que cela peut être ? »

Ne pouvant le renseigner à cet égard, je restai coi.

« J'y suis ! reprit-il d'un ton rasséréné. Le capitaine Ford a parlé de zèbres. Ce sont eux, sans doute. »

Les empreintes que nous relevâmes le lendemain matin nous prouvèrent que la supposition de Tatham devait être exacte. Il me sembla pourtant que les sabots étaient bien un peu grands pour appartenir à des zèbres, et examinant les traces de plus près, je fis une découverte extraordinaire : en marge de la harde, l'un des animaux avait galopé tout seul. Les empreintes de celui-ci étaient particulièrement nettes, surtout au bas de la colline où se trouvait une parcelle de terre noire et meuble. Or,

je ne trouvai que les empreintes de trois sabots. Je fis part de ma découverte à Tatham :

« Un zèbre à trois pattes est une monstruosité qui ne peut déparer notre beau royaume », dit Tatham.

C'était la première fois que j'entendais Tatham employer cette curieuse phraséologie, particulière aux membres des familles royales et aux journalistes de Grande-Bretagne. Je crus d'abord à une plaisanterie et souris faiblement, mais je m'aperçus bientôt qu'il se considérait en toute bonne foi comme l'un des maîtres du monde, et n'y voyait pas de contradiction avec les programmes socialistes dont il nous régalait si souvent.

Pendant les jours qui suivirent, Tatham se consacra à la prospection de l'île, en compagnie d'un de ses hommes, nommé Gillett. Les échantillons de roche qu'il me montra m'inspirèrent quelques doutes sur la richesse réelle du terrain, mais Tatham discourut longuement sur les excentricités de l'or, qui se cache également dans toutes les roches sédimentaires, des schistes métamorphiques aux lits postpliocènes des couches tertiaires. Il me parla de diorite, de trachyte, de triasique et de veines calcaires jusqu'à ce que j'en eusse mal à la tête, et me persuada finalement qu'un galet ou une brique étaient susceptibles, dans certaines conditions, d'un examen sérieux.

Il me conta d'ailleurs sur l'or des détails intéressants qui m'étaient inconnus : on le trouvait paraît-il parfois en poussière si fine et si pure qu'elle flottait sur l'eau, ou en feuilles si belles qu'elles étaient payées le double de leur valeur intrinsèque par des collectionneurs, ou encore dans des « rivières mortes » ou enfin dans le sable, au bord de certaines mers qui recélaient des mines d'une richesse incalculable dans leurs profondeurs.

Il acheva ce discours en disant qu'il était impatient de tomber sur une poche d'or, et que l'idéal serait de trouver un riche lit d'alluvions permettant de réunir rapidement le capital nécessaire à l'exploitation rationnelle du filon.

L'existence même de ce filon lui paraissait indiscutable, et effectivement, le huitième jour de ses recherches, il obtint la preuve certaine de la présence de l'or, dans la proportion d'environ 20 grammes par tonne. Ces débuts étaient fort prometteurs et tout le camp était dans la jubilation. À l'occasion de cette découverte, Tatham fit un speech sur les « responsabilités de la fortune » qui dura une heure et quart et fut écouté avec une attention religieuse par tous les hommes de sa bande.

Ceux-ci constituaient une hétéroclite collection d'humanité. M. Hackitt vous a affirmé, me dites-vous, qu'ils étaient entièrement dévoués à leur chef, mais à mon avis, c'est trop peu dire du fanatisme aveugle qui les animait. Ce n'étaient pourtant pas des hommes incultes, et certains avaient passé jadis par l'Université. Des ratés ? Je ne trouve pas. Des aventuriers, voilà tout.

Nombre d'entre eux avaient traversé de lointains déserts, avaient foulé le sable maudit du Kalahari, avaient travaillé dans les mines d'or du Katanga, ou s'étaient battus pour les Portugais à Angola. Ils se ressemblaient tous par leurs manières taciturnes, le mouvement machinal de leurs paupières pour regarder au loin, la couleur tannée de leur visage, strié de fines rides blanches aux coins des yeux et de la bouche, et leur foi inébranlable dans les plus absurdes rêveries de leur chef.

À mon sens, l'expédition ne manquait pas d'un certain attrait humoristique ; les déclarations de Tatham pouvaient passer pour des rodomontades et l'entreprise tout entière me paraissait avoir un vague parfum d'opérette. Mais aux yeux des hommes de Tatham, qu'ils eussent passé par Oxford ou fussent totalement illettrés, c'était une épopée napoléonienne, et ils auraient plutôt plaisanté sur les évangiles que sur l'expédition.

VI

RÉCIT DU QUATRIÈME TÉMOIN : RICHARD CALLUS *(suite)*

Au cours de nos entretiens, M. Callus me fournit nombre de détails dont je n'ai pas cru devoir tenir compte dans un ouvrage du caractère de celui-ci.

J'ai vérifié les circonstances connues du naufrage de la *Reine de la Plata* et ai obtenu par ailleurs diverses explications qui rendront ce chapitre intéressant, je l'espère, pour les amateurs de courses, mais j'ai toutefois omis à dessein tout terme technique susceptible de dérouter le lecteur non initié aux secrets de « l'amélioration de la race chevaline ».

J'ai oublié de vous dire qu'un des premiers soins de Tatham avait été de dresser la nomenclature géographique de l'île. Nous eûmes ainsi la rivière du Roi-Édouard, le ravin de Knox, la montagne Victoria et (je rougis de le dire) une colline Callus, sans parler de la baie Kipling, du bois Shakespeare, etc.…

C'était dans le ravin de Knox, non loin de l'embouchure de la rivière du Roi-Édouard, que Tatham avait découvert le riche placer qui l'avait tout d'abord transporté au septième ciel. L'or était presque pur, et nous en trouvâmes plus de mille onces en trois jours… Puis, brusquement, la veine fut tarie.

On aurait pu croire qu'un Titan avait enfoui le précieux métal dans un trou, avait soigneusement dissimulé sa cachette sous un amas de terre et de roches, puis s'était éloigné après avoir égalisé le terrain. Aucun filon aurifère ne découlait de la poche, aucun dépôt alluvial n'existait dans ces parages. Une fois le trou gratté, nous ne trouvâmes plus une paillette d'or.

Pourtant, sans perdre courage, Tatham poursuivait ses explorations. Pour lui, si nous avions trouvé accidentellement une poche d'or, il suffisait d'un peu de patience pour en découvrir des douzaines d'autres. L'argument me paraissait faible, mais je conviens que la chance ne connaît pas de logique. Quoi qu'il en soit, et pour résumer en quatre mots l'histoire des quinze jours exténuants qui suivirent : nos recherches furent vaines.

Oh ! évidemment, il y avait de l'or dans les rochers, mais ce n'était pas là que Tatham pourrait réunir rapidement le capital important qu'il souhaitait. À mon point de vue, il n'y avait pas de raison pour que, avec sa bande, il ne s'attelât pas, pendant deux ans, à la tâche d'extraire l'or des rochers avec les moyens primitifs dont il disposait. Nous ne manquions pas de provisions, et les graines apportées de Loanda avaient été semées et paraissaient fructifier. Mais le tempérament bouillant de Tatham ne pouvait s'accommoder d'envisager un effort de si longue haleine, pour un résultat probablement médiocre. Sa devise était « tout ou rien », et en conséquence, les explorations à la recherche de la poche-fantôme se poursuivirent.

C'est au cours de l'une de ces excursions, la dernière, en fait, que nous fîmes une découverte qui devait avoir des suites incalculables.

Nous nous étions beaucoup éloignés de notre quartier général, situé alors sur les flancs de la montagne Roosevelt, et nous avancions à l'ombre d'une sorte d'avenue de pins et de magnifiques eucalyptus, nous extasiant sur les beautés sans cesse renouvelées de cette nature à la végétation semi-tropicale, quand je vis Tatham, qui marchait à l'avant-garde avec Hackitt, s'immobiliser soudain.

« Venez ! » me cria-t-il.

Je me hâtai d'accourir, espérant déjà qu'il était sur les traces d'une nouvelle poche d'or.

Je le trouvai en contemplation devant un squelette qui me parut être celui d'un quadrupède.

« Si ces ossements ont jamais été ceux d'un zèbre, dit Tatham, c'est bien le plus grand qui ait jamais existé. »

Il se remit à examiner avec attention les os blanchis, puis reprit :

« Si nous n'étions pas dans l'île Tatham, j'affirmerais que ce squelette est celui d'un cheval. »

D'un geste vif, Hackitt se courba et ramassa un sabot :

« Ferré ! » s'exclama-t-il, les yeux écarquillés de surprise.

Tatham arracha presque le sabot des mains d'Hackitt.

« Ferré ! répéta-t-il, comme un écho. C'est même une sorte de fer à cheval très spécial. »

À vrai dire, le fait que nous ayons trouvé les restes d'un cheval ferré sur cette île déserte me paraissait plus remarquable que le type auquel pouvait appartenir ces fers.

M'étant approché, je ne trouvai d'ailleurs rien d'extraordinaire à ceux-ci, excepté qu'ils étaient peut-être particulièrement légers. À cette remarque, Tatham se borna à sourire mystérieusement.

« J'ai besoin de réfléchir », dit-il.

Et il s'assit en tailleur sur l'épais tapis d'aiguilles de pins, la tête entre ses mains, sans bouger, pendant plus d'une demi-heure.

À la fin, l'impatience me gagnant, je rompis sa rêverie :

« La seule chose que cela prouve, dis-je, c'est que quelqu'un est venu ici avant nous et que, je ne sais comment ni pourquoi, il a réussi à hisser ce cheval par-dessus les rochers. »

Tatham se releva lentement, en secouant négativement la tête.

« Nous allons tâcher de mettre la main sur ces soi-disant zèbres, dit-il.

– Vous croyez qu'il s'agit d'un troupeau de chevaux ? m'écriai-je.

– Je ne le crois pas, j'en suis sûr », repartit Tatham avec fermeté.

Depuis la nuit où j'avais été réveillé par le tonnerre de leur galop, nous n'avions plus vu trace des quadrupèdes, ce qui d'ailleurs n'avait rien de surprenant car l'île était d'une superficie respectable, et les animaux, effarouchés par notre présence, avaient fort bien pu émigrer sur un autre point du plateau.

Nous retrouvâmes assez facilement les empreintes de la harde ; elles nous menèrent, par l'épais bois Shakespeare, jusqu'à un gras pâturage naturel, au pied des Alpes de Taft. Nous y débouchâmes tout d'un coup, sans bruit, et aperçûmes le troupeau entier qui s'y trouvait réuni, au nombre d'une soixantaine de têtes.

« Des zèbres, vraiment ! » susurra Tatham avec ironie.

... Jamais je n'avais vu de si splendides chevaux, totalement revenus à l'état sauvage, d'ailleurs.

Il y en avait de tous les âges : un grand étalon osseux, aux dents jaunes, des juments, entourées de leurs poulains, à la robe luisante comme du satin, des yearlings pleins de feu, à la longue crinière, qui se roulaient dans l'herbe grasse.

« Tudieu ! murmurait Tatham en extase, regardes-moi ce cheval ! Quel poitrail ! Quelle encolure ! Quelle croupe ! Et cette pouliche !... »

Soudain, l'une des superbes bêtes leva la tête et hennit. Aussitôt, la troupe entière décampa, rapide comme l'éclair, s'enfonça dans le bois et disparut.

Tous étaient partis, sauf un, le grand étalon osseux, qui était resté figé sur place, les oreilles pointées, les narines au vent. Tatham émergea du bois et se rapprocha de lui. Il adorait les chevaux, et le vieux cheval fit quelques pas à sa rencontre, flairant doucement ses mains.

Tatham lui frappait amicalement l'épaule, en murmurant les onomatopées qu'emploient les hommes pour se faire comprendre des bêtes.

Il nous jeta un regard triomphant lorsque nous nous fûmes approchés à notre tour.

« Avez-vous jamais vu un cheval sauvage agir de cette façon ? » fit-il. Puis, sans se préoccuper de notre réponse, il poursuivit : « Ce cheval a connu autrefois des hommes, mais je pense qu'il est le dernier du troupeau à avoir eu cette expérience. »

Il se pencha et examina le sabot de devant de la bête :

« Il a été ferré, dans le temps », déclara-t-il.

Puis, se tournant vers moi, il questionna :

« Quel âge croyez-vous qu'ait ce cheval ?

– Vingt ans environ », hasardai-je.

Tatham sourit :

« Je crois pouvoir vous affirmer, à un an près, qu'il a trente-trois ans. »

Il sortit de sa poche le fer que nous avions trouvé sur le squelette.

« Regardez », dit-il en me désignant trois lettres gravées dans l'acier, et à moitié effacées.

Je déchiffrai péniblement un M. et un S., mais m'avouai incapable de deviner si la lettre du milieu était un R ou un B.

« C'est un P », dit Tatham avec calme, et les trois lettres font M. P. S.

Il se tut comme pour attendre une conclusion inévitable de notre part, mais Hackitt et moi nous nous bornâmes à lui lancer un regard interrogateur.

« Ce qui signifie « Middle Park Stude », acheva triomphalement Tatham. C'est le nom d'une célèbre écurie qui fut vendue à Londres il y a quelques trente ans, et dont les chevaux furent embarqués...

– La *Reine de la Plata !* m'exclamai-je. Elle transportait des chevaux de course, mais...

– Il n'y a pas de *mais* qui tienne, déclara péremptoirement Tatham. Ces chevaux, à n'en pas douter, sont des pur-sang, descendants de ceux qui firent naufrage. »

Il brandit le fer à cheval :

« Ceci est un fer de cheval de course, je l'ai reconnu immédiatement.

– Mais c'est impossible, objectai-je. Comment voulez-vous qu'ils aient abordé ? Nous avons bien vu nous-mêmes qu'il fallait escalader la muraille à pic pour entrer dans l'île.

– Je n'en suis pas certain du tout, répondit Tatham, et même, la présence de ces chevaux prouve le contraire. La rivière nous fournit la seule explication plausible : à certaines époques de l'année, l'accès de l'île doit être possible par le tunnel. »

Il flatta une dernière fois le cheval, et nous fîmes demi-tour.

« Nous allons attraper au lasso quelques-unes de ces bêtes, dit Tatham. Elles nous rendront les plus grands services, bien qu'il soit encore trop tôt pour fonder le « Turf-Club » de l'île Tatham. »

Il parlait sans doute sérieusement, car il revint sur ce sujet un peu plus tard, tandis que nous traversions une vaste prairie.

« Nous installerons le champ de courses ici, dit-il. En établissant un Pari mutuel à dividendes annuels... bien entendu, l'État prendrait dix pour cent... »

... En arrivant au camp, Tatham achevait d'établir les statuts du Derby de l'île.

La capture des chevaux, dont Tatham avait parlé si négligemment, ne fut pas une tâche facile. Bien que nombre des hommes de la bande fussent des artistes du lasso, leur proie, vite effarouchée, ne se laissait guère approcher d'assez près pour leur permettre, d'exercer leurs talents avec fruit.

Finalement, ils réussirent à en attraper six, que Tatham leur avait préalablement désignés. Les bêtes furent parquées dans un enclos spécialement aménagé à leur intention, et leur dressage fut confié à deux experts, Summers, et un autre, surnommé « Le Prince » sans que j'aie jamais su pourquoi. Tatham avait bien choisi ses hommes, car en un temps remarquablement bref, les chevaux devinrent maniables et dociles. Certain jour, m'approchant de l'enclos, je vis Le Prince juché à cru sur l'un des chevaux qui galopait à toute vitesse, pendant que Tatham, chronomètre en main, minutait consciencieusement le temps de galop.

Un mois s'était écoulé, pendant lequel la chasse à l'or s'était poursuivie, toujours désespérément infructueuse. Enfin

Tatham annonça la réunion d'un grand conseil pour discuter la situation, et j'en conclus qu'il avait de nouveaux plans à exposer.

« À propos, me dit-il, vous rappelez-vous les empreintes du « zèbre à trois pattes » ? »

Je me mis à rire.

« Oui, en effet, nous n'avons pas retrouvé le cheval qui les avait faites.

– Si, du moins je le crois. C'est l'étalon bai. »

Et il me désigna l'une de nos captures.

« Il a pourtant l'air bien droit sur ses quatre jambes, dis-je. Il boite ?

– Pas le moins du monde ! répondit Tatham avec indignation. Mais c'est pourtant lui qui laisse ces empreintes.

– Comment cela se fait-il ?

– C'est à cause de la longueur de ses foulées, dit Tatham. Je n'ai jamais vu un cheval en faire de pareilles, je les ai mesurées ce matin sur le sable de la rivière, et j'ai constaté qu'il ne touche le sol que de trois pieds. »

Satisfait d'avoir eu l'explication du mystère du « zèbre à trois pattes », je n'en tirai pas d'autre conclusion.

La réunion eut lieu le soir même, après le dîner. Je n'entreprendrai point de reproduire le discours de Tatham, curieux mélange de formules parlementaires, de message impérial et de rapport administratif.

« Notre devoir, dit-il en terminant, est de vous exposer la situation telle qu'elle est, principalement du point de vue financier. Vous connaissez déjà notre passif. À l'actif, nous devons porter la découverte, sur le flanc Nord des Alpes Taft, d'une mine de charbon qui paraît prodigieusement riche. D'autre part,

nos biens consistent en pépites d'or, pour une valeur de 200 000 à 300 000 francs environ. Enfin, tout récemment, nous venons de découvrir un trésor bien plus précieux encore. »

Il fit une pause pendant laquelle on aurait entendu voler une mouche.

« Nous venons de découvrir, reprit-il, un cheval qui peut couvrir un mille et demi en deux minutes trente-cinq secondes ! »

Un murmure interrogateur parcourut l'assistance.

« Quand vous saurez, dit Tatham avec emphase, que pour couvrir cette distance, il fallait à *Vif Argent* deux minutes quarante-deux secondes, ainsi qu'à *Persimmon*, mais que le fameux *Ormonde* n'y parvenait qu'en deux minutes trente-neuf secondes, quand je vous aurai dit que *Shontover* gagna le Derby en deux minutes quarante-cinq secondes, et *Bend Or* en deux minutes quarante-six secondes, vous comprendrez tout le formidable intérêt, toute la valeur inestimable de cette découverte...

« J'ai à peine besoin d'ajouter que notre intention est d'exploiter cette découverte comme elle le mérite. »

Un hourra général couvrit un instant la voix de Tatham, puis le silence le plus religieux se refit.

« La saison des courses va commencer en Angleterre, reprit Tatham. C'est donc en Grande-Bretagne que nous allons nous rendre. Nous emporterons avec nous jusqu'à notre dernier sou, pour permettre le triomphe de l'*Éclaireur Volant*, nom que nous avons donné à notre cheval. Vous savez déjà que nous ne reviendrons pas les mains vides. »

Un charivari infernal suivit cette déclaration, et j'avoue que, sur le moment, je fus emporté par l'enthousiasme général,

bien que ce nouveau plan de Tatham m'eût complètement abasourdi.

« Vous allez vous heurter à des difficultés dont vous ne vous doutez pas, lui dis-je dès que j'eus l'occasion de lui parler tête à tête.

– Je m'en doute parfaitement, dit-il, et je suis tout à fait de taille à les surmonter.

– Avez-vous quelque idée des règlements qui régissent les courses en Angleterre ? »

Il tira de sa poche une brochure dépenaillée qui s'intitulait, je crois, « Le Turf d'aujourd'hui », édité par la *Chronique des Sports* de Manchester.

« Il n'y a qu'une clause qui m'ennuie là-dedans », me dit Tatham en soulignant de l'ongle le passage en question.

Voici ce que j'y lus :

ART. 69. – Un cheval né hors des limites du Royaume-Uni ne pourra participer à aucune course qu'après avoir été immatriculé au Registry Office sur production de : 1° certificat du pays d'origine établissant l'âge, le sexe, le pedigree et la couleur du cheval, ainsi que toute marque distinctive, signé par le secrétaire du Racing-Club de ce pays, ou à défaut par tout magistrat, maire ou officier d'état civil dudit pays ; 2° certificat médical, dûment signé par un vétérinaire qualifié.

« Le Racing-Club de l'île Tatham est encore à l'état de projet, comme vous savez, dit le capitaine, mais en tant que magistrat suprême du pays, je puis évidemment délivrer le certificat demandé. Quant au vétérinaire, une demi-douzaine de mes hommes possèdent ce diplôme-là. »

Il connaissait si bien ses hommes que c'est pour rester sur cette île bénie qu'il réclama des volontaires, et non pas pour en-

treprendre avec lui ce périlleux voyage, où ils risquaient pourtant – des ennuis de toutes sortes.

Il trouva enfin dix volontaires parmi les plus vieux de ses hommes, et leur laissa des instructions qui ne couvraient pas moins de seize pages d'écriture serrée.

Le 10 mai nous nous embarquions sans incident, après avoir procédé à la descente pleine d'émotion du cheval, toujours au moyen du treuil, perfectionné pour la circonstance. L'étalon était entravé, encapuchonné, et l'opération se fit avec la plus grande douceur, mais c'est néanmoins le seul moment où j'ai vu Tatham manifester une anxiété quelconque.

Une fois l'*Éclaireur Volant* installé dans son box, nous fîmes des signes d'adieu aux hommes que nous laissions sur l'île – silhouettes pygmées tout au haut du pic – et le navire leva l'ancre, nous emportant vers l'Angleterre.

VII

RÉCIT DU QUATRIÈME TÉMOIN : RICHARD CALLUS *(suite)*

À l'appui de cette troisième partie du témoignage de M. Callus, je suis en possession d'un rapport émanant d'un correspondant digne de confiance à Villa Nova de Millefontes (Portugal), ainsi que de diverses spécifications fournies par la Manufacture d'Elswick, la Hilsome Machinery et autres firmes bien connues.

Après l'inconfort inséparable de la vie de camp, je fus enchanté de retrouver ma cabine de l'*Éclaireuse*, et me sentis prêt à affronter les rigueurs de la famine en échange de l'agrément d'une couche un peu moelleuse.

Quand je parle de famine, je fais allusion ici au peu d'étendue de nos provisions. Tatham avait voulu, très justement d'ailleurs, laisser d'abondantes réserves à ceux de ses hommes qui restaient sur l'île, mais il en résulta que, dès le début du voyage, nous fûmes à la ration congrue. Nous n'en avions tout d'abord guère souffert, mais avec le temps, notre appétit s'aiguisait et un seul passager à bord de l'*Éclaireuse* pouvait s'estimer réellement nourri à sa suffisance, c'était l'*Éclaireur Volant*.

Tatham, qui n'était jamais à court d'idées géniales ou baroques au choix, avait commencé par tenter d'expérimenter sur lui divers régimes alimentaires, mais il s'était heurté à la résistance inflexible du Prince, dépositaire responsable et d'ailleurs extrêmement compétent de notre trésor.

« Non, Ned, disait-il avec énergie chaque fois que Tatham esquissait une nouvelle tentative. Je ne suis pas partisan en général de nourrir les chevaux au lait condensé, mais quand il s'agit d'un cheval de course, je te dis non, sûrement et définitivement non ! »

Tatham se rabattit alors sur différentes méthodes de gymnastique destinées à améliorer encore la condition de l'*Éclaireur Volant*, mais comme celui-ci n'était pas un cheval de cirque, ainsi que le fit judicieusement observer le Prince, ces tentatives furent également abandonnées.

À part ces prises de bec entre Tatham et le Prince, le voyage fut dépourvu d'incident. Le 25 mai, nous parvenions en vue du pain de sucre de Ténériffe.

D'après les estimations d'Hackitt, nous devions avoir assez de charbon pour aller jusqu'à Londres, puisque nous avions décidé de pénétrer dans le Royaume-Uni par le chemin de la Tamise. Bien entendu, la raison pour laquelle Tatham avait choisi Londres, c'était que ce port nous offrait le plus de chances de passer inaperçus.

J'étais persuadé que l'histoire du bateau volé était connue maintenant du monde entier, et que les autorités de tous les ports ne manqueraient pas d'avoir l'œil sur nous. Je savais parfaitement aussi que la pensée de ce danger ne quittait pas l'esprit de Tatham, bien qu'il affectât une totale insouciance. Mille difficultés allaient encore surgir au sujet des papiers du navire, et je n'avais pas la moindre idée de la façon dont nous pourrions en sortir.

Je comptais sans la fécondité de l'imagination de Tatham.

Lorsque je fis une timide allusion à toutes ces complications, qui me tourmentaient pour lui, Tatham me répondit qu'il s'était forgé une règle d'or, alors que membre de la police des frontières, il patrouillait sur les confins de l'Angola :

« Dans le doute, jouez Portugais. » Telle était cette règle sur laquelle il paraissait se reposer avec confiance. Je ne fus donc pas surpris de voir l'*Éclaireuse* cingler vers la côte portugaise.

Le soleil se couchait lorsque nous jetâmes l'ancre dans la rade de Villa Nove de Milfontes. Or après le coucher du soleil, les autorités du port ne viennent plus visiter les bateaux retardataires, et par conséquent, l'équipage de ceux-ci doit attendre le lendemain matin pour descendre à terre.

Mais Tatham se considérait comme au-dessus de ces mesquines réglementations et, dès que la nuit fut tombée, il se dirigea vers le quai, à bord d'un canot. J'ignore quel argument il employa auprès des autorités pour les inciter à le laisser venir à terre. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il revint à bord vers trois heures du matin, l'air pensif, et commanda à Hackitt de reprendre le large. Il se répandit ensuite en dissertations désabusées sur la décadence des nations, la corruptrice influence de l'or, brochant le tout d'une courte homélie sur le dicton qui veut que la Nécessité soit mère de l'Invention.

Après quoi, il alla se coucher.

Le lendemain, l'*Éclaireuse* prenait le nom de *San Maria de Sines*, et arborait le pavillon portugais.

C'est le 3 juin que nous entrâmes dans la Tamise. J'avais eu le temps de me préparer à la scène qui suivit l'arrivée des inspecteurs officiels.

Tatham, assumant le rôle de capitaine, produisit des papiers portugais, parla avec volubilité en mauvais anglais, jura véhémentement, s'emporta contre un matelot et accorda un gracieux sourire au pilote qui nous guidait pour remonter la Tamise et qui avait entrepris une conversation en portugais petit-nègre avec Hackitt, au grand embarras de ce gentleman.

Tout se passa bien jusqu'à l'amarrage, trop bien même à mon avis, car un brin de superstition m'a toujours fait penser qu'il fallait se méfier de ces indulgences apparentes du sort.

Avec l'agrément de Tatham, je me rendis immédiatement à terre, et allai reprendre contact avec mon journal. Nul ne s'était inquiété de ma longue absence, puisque pendant ce temps, j'aurais dû me trouver à Angola, d'où l'on n'attendait pas de sitôt de mes nouvelles. Je contai à mon directeur mon aventure par le menu, et il demeura d'accord avec moi qu'elle valait la peine que je la suivisse jusqu'au bout.

Je dînai ensuite au Lamb's Club, fis un bridge avec des confrères rencontrés là par hasard, puis allai flâner dans le Strand, tout au plaisir de revoir, d'écouter et de respirer l'une des quelques rares villes où la vie vaut la peine d'être vécue.

Le lendemain matin, j'allai retrouver Tatham. La première chose à faire, c'était de monnayer notre or. Nous nous rendîmes donc, en voiture, à la Banque d'Angleterre, où il fut pesé et évalué. J'ignorais jusqu'alors que la Banque d'Angleterre a l'obligation d'acheter toute quantité d'or qui lui est offerte. On donna à Tatham un reçu pour son or, et on le pria de repasser le lendemain pour le paiement. Nous nous rendîmes alors à ma propre banque, à Fleet Street où, par un hasard miraculeux dans mon impécunieuse carrière, je trouvai une substantielle somme à mon crédit, qui me permit de prêter une quinzaine de mille francs à Tatham.

De là, nous nous rendîmes chez MM. Weatherby, où nous trouvâmes un « calendrier du turfiste » et une liste des courses à venir. L'un des représentants de la firme, homme fort courtois, nous fournit nombre d'utiles indications.

Tatham exposa qu'il se nommait Deane, était rentier, domicilié à Hope Island, et exprima le désir de faire immatriculer son cheval. Il décrivit celui-ci comme étant un étalon bai, âgé de

quatre ans, né de père et mère inconnus, la bête ayant été recueillie par lui, Tatham, alors qu'elle errait à l'aventure.

« J'accepte à l'avance, dit-il, qu'on impose à mon cheval le handicap du poids d'un coureur de première classe, car je crois que c'est ce qu'il est effectivement. »

Il exhiba ensuite les certificats requis, qui furent enregistrés sans commentaires, et engagea l'*Éclaireur Volant* pour une demi-douzaine de courses proches : la course à réclamer de Windsor, le Cesarevitch, le Portland Handicap, de Doncastre, la course de Kempton Park et une autre à Lingfield.

Le fonctionnaire sourit en entendant cette énumération.

« Vous semblez avoir confiance dans la variété des moyens de votre cheval, Monsieur, dit-il.

– Pourquoi donc ? fit Tatham.

– Songez donc que vous l'engagez pour des courses de mille mètres, de douze cents mètres, de trois kilomètres, et de six kilomètres !

– Mon cheval est tout à fait remarquable, dit gravement Tatham.

– Sans aucun doute », fit poliment le fonctionnaire.

En redescendant Bond Street, Tatham me dit : « Faisant courir sous un faux nom, je suppose que je suis justiciable de toutes sortes de disqualifications. J'ai même fait un faux témoignage quant aux circonstances dans lesquelles je suis entré en possession de mon cheval. Pourtant, je désire courir honnêtement ; j'ai donné mon opinion sincère sur les mérites de l'*Éclaireur*, et elle sera confirmée par sa course.

– Je suppose que vous savez qu'en engageant votre cheval dans une course à réclamer, vous risquez de le perdre ?

– En le faisant courir, peut-être, riposta Tatham, mais en tout cas pas en l'inscrivant simplement. Reste à savoir quel sera notre plan de campagne. Mais des questions plus urgentes restent à débattre. Et avant tout, celle de nos couleurs. Que diriez-vous d'une casaque pourpre et or, avec manches écarlates et toque noire ? »

Je le regardai avec surprise. C'était la première fois que je le prenais en défaut.

« Ces couleurs sont déjà celles de l'écurie du roi d'Angleterre, lui fis-je observer.

– Ah ! » fit Tatham, sincèrement contrarié.

Faute de mieux, il se décida pour la casaque vert émeraude et blanc, avec toque cerise.

Je ne le revis que le lendemain, à mon club, où nous avions pris rendez-vous pour 3 heures. La vente de l'or avait été satisfaisante, me dit-il, et il en avait reçu la somme de 3 £ 878 sh. 4 d., soit environ 300 000 francs.

Il me remboursa la somme que je lui avais avancée, et m'apprit qu'il avait trouvé une excellente pension pour l'*Éclaireur Volant*, à Epsom, chez un entraîneur connu qui disposait à ce moment d'un certain nombre de box.

Le Prince était logé près de son poulain, et si les premiers essais étaient satisfaisants, l'*Éclaireur* devait courir dans la course à réclamer de Windsor.

Ainsi que je l'avais indiqué à Tatham, il est fort dangereux de faire courir un bon cheval dans une course de ce genre. Les conditions en sont bien simples : il s'agit d'ordinaire d'une course de 10 000 francs, le cheval gagnant étant vendu pour ce prix. C'est-à-dire que si un cheval gagne, il est mis aux enchères à ce prix, sur-le-champ, et que son propriétaire peut, s'il le veut, le « racheter ».

Le plus dangereux n'est d'ailleurs pas tellement de gagner que de perdre, car les propriétaires des chevaux gagnants peuvent « réclamer » les perdants. C'est-à-dire qu'en déposant une somme de 20 000 francs (10 000 pour la course et 10 000 pour le prix de vente fixé), ces propriétaires peuvent vous prendre votre cheval, que vous le vouliez ou non.

Tatham n'accepta pas de s'arrêter à la pensée que l'*Éclaireur Volant* pouvait être battu, bien que je lui rebattis les oreilles d'histoires de chevaux considérés comme imbattables et qui avaient pourtant eu des mécomptes dans des courses pareilles. Il ne pouvait ni ne voulait admettre l'éventualité d'une catastrophe.

J'interrogeai alors Holton, l'entraîneur, sur son opinion personnelle de l'*Éclaireur*.

« C'est le meilleur cheval que j'aie jamais vu, me répondit-il simplement. Je ne dis pas cela pour vous faire plaisir, mais uniquement parce que c'est vrai. Je l'ai fait courir ce matin avec *Capricieuse*, qui a gagné la Coupe Victoria, et il l'a laissée derrière lui.

– Ne pensez-vous pas qu'il soit dangereux d'engager l'*Éclaireur* dans une course à réclamer ? dis-je.

– J'ai vu plus dangereux », me répondit diplomatiquement l'entraîneur en hochant la tête.

Pendant ce temps, le bateau avait été mis en cale sèche, et les hommes de Tatham étaient arrivés à Epsom.

Je crois bien n'avoir rien vu d'aussi émouvant que le spectacle du temps de galop matinal de l'*Éclaireur*. Toute la bande y assistait, et contemplait silencieusement et solennellement les performances du grand étalon. En un sens, cette scène était pathétique, si l'on songeait que les projets et les espérances de tous ces hommes reposaient sur la réussite de cette bête, si l'on songeait aussi qu'ils avaient élu domicile, Tatham compris, dans

des taudis sordides pour ne pas distraire un centime superflu du capital consacré à l'entreprise.

J'étais curieux de savoir ce que disaient les journaux sportifs, à propos de l'*Éclaireur*. L'entraîneur pensait, comme moi, que moins ils parleraient du cheval, mieux cela vaudrait. Mais Tatham entra en fureur lorsqu'il lut ces lignes, dans le « Rapport de l'Entraînement » :

« Le poulain de Holton travaille gentiment, mais l'*Éclaireur Volant* galope un peu court et ne mérite pas particulièrement son nom. »

Ou bien, ailleurs :

« *Capricieuse* risque de se gâter, en s'entraînant avec un cheval de seconde classe comme l'*Éclaireur Volant.* »

Et enfin, la veille de la course : « Notre favori pour la course de Windsor est *Joknberry*. On peut encore citer *Capricieuse.* Nous passerons outre sur l'*Éclaireur Volant* qui ne paraît pas avoir sa chance. »

« Parfait, parfait ! faisait l'entraîneur, en se frottant les mains. Nous ne pouvions pas espérer une meilleure presse, M. Deane ! (je rappelle que c'était le nom d'emprunt de Tatham).

– Je me demande, murmurait celui-ci, si je n'aurais pas le droit de poursuivre ces feuilles de chou pour dépréciation de la valeur de mon cheval. »

Holton se mit à rire.

« Bien des propriétaires seraient heureux de voir ainsi déprécier leurs chevaux », dit-il gravement.

Pendant le voyage de Windsor, il nous donna un bref mais curieux aperçu des mystères du turf :

« Le public des courses est à la fois le plus méfiant et le plus crédule de tous les publics, nous dit-il. Il ne croit jamais ce qu'on lui dit, et encore moins ce qu'il voit. Il se bouchera les oreilles aux avertissements les plus éclairés, mais il écoutera aveuglément les mystérieux avis d'un gamin en haillons, qui lui paraît un envoyé du ciel descendu sur terre pour lui apporter le bon tuyau. »

Nous déjeunâmes à Windsor, au buffet de la gare. Tatham avait emporté une centaine de mille francs, dont il donna la moitié au Prince, avec instruction de répartir à son tour cette somme entre ses hommes, car il était plus facile de parier par petites sommes qu'en une seule fois.

Tatham, avec son habituel goût pour l'organisation, avait soigneusement édifié son plan. À un signal donné par lui, dix de ses hommes devaient s'approcher simultanément des dix principaux bookmakers, et parier chacun pour 5 000 francs, tandis qu'il ferait de même, pour le reste de la somme.

La course n'était pas mal choisie, car elle avait lieu le samedi après Ascot, et propriétaires ou entraîneurs étaient pressés de se refaire, Ascot ayant été désastreux cette année-là pour les parieurs. Les jeux promettaient donc d'être poussés.

Il nous restait encore à nous assurer les services d'un bon jockey. Holton avait d'ailleurs emmené, par précaution, l'un de ses lads pour le cas où tous les autres seraient engagés.

Nous arrivâmes au champ de courses juste avant la première épreuve, et Holton se mit en quête d'un jockey. Pendant ce temps, nous allâmes jeter un coup d'œil sur l'*Éclaireur Volant,* qui trottait tranquillement, sous la garde du Prince et d'un garçon d'écurie. Je ne crois pas qu'un cheval ait jamais porté tant de responsabilités sur son dos que notre étalon. J'en étais arrivé moi-même au point de ne plus apprécier l'humour de la situation, et mon cœur battait à l'unisson de celui des hommes de Tatham, dans l'attente de ce qui allait se passer.

Je vis Holton s'approcher de nous, accompagné d'un petit homme brun aux jambes torses.

« Je vous présente M. Plant, nous dit-il avec une satisfaction manifeste. Il a consenti à monter l'*Éclaireur* pour la course. »

Je considérai la silhouette tortue du fameux poids léger en formulant de tout cœur le vœu qu'il méritât notre confiance. Plant s'était approché de l'*Éclaireur* et l'examinait attentivement.

« Il peut aller ? » demanda-t-il d'un ton renfrogné à l'entraîneur, qui se borna à lever les yeux au ciel d'un air extasié.

« Ils disent, poursuivit le jockey en faisant un geste de la main vers le pesage, qu'*Applescrap* a toutes les chances.

– Tant mieux ! » fit Holton.

Tatham s'interposa alors :

« J'aimerais, dit-il, vous donner quelques conseils sur la façon de monter sur ce cheval. »

Et il se lança dans une longue dissertation sur l'équitation. Je dois dire, à la louange de Plant, qu'il l'écouta sans montrer d'impatience, et même avec intérêt. De temps en temps, je devinais une contraction des mâchoires qui indiquait un bâillement refoulé, mais Tatham ne s'en aperçut pas.

Enfin, Plant se rendit au pesage pour la troisième course. Nous étions restés sur le paddock, en attendant Plant, qui reparut, resplendissant dans sa casaque blanche et verte sous la toque cerise.

Nous assistâmes au galop d'essai. Décidément, l'*Éclaireur Volant* avait un galop un peu court, mais Tatham ne parut pas s'en alarmer. *Applescrap* était grand favori, et la majorité des

paris se faisaient sur lui. *Malina* venait ensuite, suivie de près par *Victrix*.

Tatham ne donna le signal qu'au dernier moment, et ses hommes se précipitèrent aux guichets des bookmakers.

L'opération se fit sans encombre, mais pour une raison qui vraiment m'échappe, Tatham montra un enfantin désappointement en constatant que, malgré ses importants paris, l'*Éclaireur* était encore loin de faire figure de favori. Pourtant il avait fait un bond considérable, étant passé de 100 à 6, cote d'ouverture, à 7 à 1, à la fermeture.

Enfin, nous entendîmes le coup de cloche. Le moment solennel était arrivé.

De loin, j'aperçus le peloton déboucher, et cherchai en vain à y discerner la toque cerise.

J'entendis Tatham balbutier une malédiction, et l'entraîneur, à côté de moi, jurer à mi-voix.

« Nom d'un petit bonhomme, grommelait-il, il est resté en arrière... »

Je réglais fiévreusement mes lorgnettes, sans apercevoir la moindre toque cerise.

« C'est *Applescrap* qui mène, me dit l'entraîneur en mâchonnant rageusement son cigare. Il y a quelque chose avec une toque noire ou brune qui se détache du peloton et file un train d'enfer... » Il s'arrêta un instant, pour mieux voir dans le nuage de poussière qui s'élevait de la piste.

« Applescrap est dans les choux », proféra-t-il.

Je regardai encore à travers mes lorgnettes sans trouver trace de l'*Éclaireur*.

« La sale bête ! » murmurai-je.

Derrière moi, j'entendis un reporter dicter à un sténographe :

« À ce moment, *Applescrap* est distancé, comme par la foudre, par un cheval surmonté de quelque chose de vert et de blanc, les cheveux au vent (le jockey a dû perdre sa toque en route)...

– L'*Éclaireur* a gagné ! » cria Tatham d'une voix éclatante.

Et au même instant, la casaque verte franchissait la ligne d'arrivée.

Nous accourûmes au pesage retrouver Plant, « Je me demande à qui vous avez bien pu commander la toque que je portais, dit-il. Il y avait dedans je ne sais quel ressort, toujours est-il qu'elle m'est tombée de la tête dès le départ. »

Tatham toussa légèrement, l'air un peu penaud :

« C'est une idée à moi, fit-il avec une désinvolture d'emprunt. J'avais pensé que cette toque tiendrait mieux avec un petit élastique qui la fixerait solidement sur la tête... »

Plant eut un sourire sardonique, et traîna sa selle, sans répondre, dans la salle de pesage.

Des cris me ramenèrent à notre victoire.

« Chaleureuses félicitations », dis-je à Tatham en lui serrant vigoureusement la main...

La voix du commissaire priseur m'interrompit :

« Nous avons ici l'*Éclaireur Volant*, dit-il, sans pedigree, mais pas plus mauvais pour cela. A-t-il acheteur à cent guinées ? »

Les enchères montèrent rapidement :

« Deux cents guinées pour ce magnifique pur sang… deux cents guinées…

– Trois cents…

– Quatre cents… »

Finalement, l'*Éclaireur* fut racheté par Tatham pour 450 guinées, c'est-à-dire plus de 50 000 francs.

« J'étais prêt à pousser jusqu'à la totalité de nos gains ! » me dit-il ensuite, tout échauffé.

Étant donné qu'au total ses gains dépassaient le million, je ne pus m'empêcher de sourire. Pégase lui-même ne serait pas poussé jusqu'à ce prix-là dans une vente aux enchères !

Juste avant la dernière course, je croisai Plant.

« Eh bien, que pensez-vous du cheval ? lui demandai-je.

– C'est un cheval ! dit gravement le jockey, pour qui c'était probablement là la louange suprême. Il a couru comme s'il n'avait fait que cela dans sa vie. J'ai eu du mal à le retenir, il ne demandait qu'à filer. Nous avons passé Maher, qui montait *Applescrap*, comme… comme… »

Le point de comparaison lui manquant, il se tut, puis demanda :

« Où l'avez-vous déniché ? »

Il ne m'appartenait pas de satisfaire sa curiosité, mais bien des turfistes se posèrent la même question et lorsque, quinze jours plus tard, l'*Éclaireur* courut pour le prix Métropolitain, à Alexandra Park, il était un des favoris.

Cette course fut sans histoire. Plant montait encore l'*Éclaireur*, et après l'avoir maintenu en quatrième position pendant les deux premiers tours de la piste, il lui fit remonter le

terrain et gagner de trois longueurs... ce qui s'appelle dans un fauteuil !

L'*Éclaireur* renonça ensuite à la course de Kempton, mais parut pour l'épreuve de mille mètres de Lingfield. Les concurrents étaient peu nombreux, mais c'étaient des « sprinters » connus, tandis que l'*Éclaireur* s'était distingué jusqu'alors sur de longs parcours. Il fut donc coté rémunérativement à 100 pour 8, Tatham ayant parié non pas sur le terrain, mais par le Pari Mutuel ; il gagna facilement d'une tête.

« Nous allons maintenant le garder pour Doncastre, dit Holton. Vous pourriez croire qu'après toutes ses performances, il sera grand favori pour le Portland Handicap de Doncastre, mais vous auriez tort. Le public estimera qu'il « n'avait rien devant lui », que c'est un cheval moyen, servi par un terrain lourd. Je serais bien content si les inspecteurs étaient du même avis. »

Mais ceux-ci avaient un sens plus juste des capacités de l'*Éclaireur*, et le handicapèrent d'un poids sérieux.

Tatham n'avait pas attendu la fin de la saison des courses pour commencer les achats destinés à l'île. Il avait d'ores et déjà commandé diverses machines et Hackitt prit congé de nous pour conduire l'*Éclaireuse* à Newcastle où celles-ci devaient être livrées.

Plus nos succès s'accentuaient, plus les plans de Tatham devenaient ambitieux, il avait maintenant décidé que l'*Éclaireuse* partirait en août pour l'île, emportant les machines, avec un équipage nouveau engagé par Hackitt. En octobre, Tatham rallierait à son tour l'île, avec le reste de l'outillage, sur un bateau frété pour la circonstance. L'équipage engagé pour l'*Éclaireuse* reviendrait en Europe à bord de ce bateau.

« Plus tard, déclara Tatham, nous achèterons un autre bateau pour transporter notre or à Rio, mais il ne faut pas voir

trop loin ; mon mot d'ordre a toujours été, et sera toujours : *Chi va piano va sano…* »

Ahurissante inconscience, ou plaisanterie de pince-sans-rire ?

Je ne connais pas exactement quels furent, au total, les gains réalisés par Tatham dans les trois courses dont j'ai parlé. Plus d'un million, comme je l'ai dit, à Windsor, et je crois, trois cent mille francs environ à Alexandra Park ; quant à Lingfield, je n'en sais absolument rien, mais le gain, cette fois, dut être énorme. Le *Sportman*, en commentant la course, disait ce qui suit :

« Bien que l'*Éclaireur* ait été coté fort bas, il était certainement l'objet d'une énorme spéculation, car au dernier moment, des télégrammes lançant des enjeux affluèrent de tous les points du pays, et par exemple, l'un des bookmakers reçut dans ces conditions un pari de 200 000 francs. »

Ce qui me fait d'ailleurs supposer que le coup de Lingfield était d'importance, c'est le changement qui se produisit aussitôt après dans le train de vie de Tatham et de ses hommes. Abandonnant leurs humbles chambres, ils s'installèrent au Cecil, où Tatham loua personnellement tout un appartement. Il me dit incidemment, un autre jour, qu'ils vivaient maintenant sur le pied de 20 000 francs par semaine en tout, ce qui prouve que Tatham pouvait distraire désormais sans inquiétude des sommes importantes sur un capital qui s'était enflé dans des proportions si formidables.

Il avait commandé deux housses pour l'*Éclaireur Volant*, l'une pour l'entraînement, l'autre pour la promenade sur le paddock. Cette dernière était de soie, avec une broderie byzantine large comme la main, en or. Il voulait encore en commander une autre, verte avec des broderies d'argent, et j'eus beaucoup de mal à l'en dissuader.

« C'est la seule manière dont je puisse pour l'instant exprimer ma reconnaissance à cette noble bête, me dit-il. Lorsque nous serons de retour dans l'île, je lui ferai construire une écurie de marbre blanc, avec un dôme doré, et une stalle de lapis-lazuli. Au-dessus de la porte seront inscrits ces mots, en lettres d'or :

Amicus humani generis

et tous les dimanches, mon peuple lui apportera des offrandes de fleurs et de blé. »

Il continuait à déborder d'idées et de projets pour sa cité idéale. Sur le chemin de Lingfield, il m'avait communiqué diverses créations nouvelles, à savoir des piscines, des terrains de jeux, un gymnase et une « *Église parfaite* ».

Ce dernier projet lui tenait particulièrement au cœur.

« Aller à l'église, me disait-il, ne doit pas être un devoir, mais une joie. On doit s'y rendre avec autant de plaisir qu'on va assister à une manifestation sportive ou populaire. Je ne veux pas voir de bancs de bois ni de murs sévères, comme les affectionne notre église protestante. Je veux que mon peuple se rende dans la maison de Dieu comme si celui-ci était un ami intime de tous les jours, et non pas un personnage intimidant, chez qui l'on n'ose pas s'asseoir.

« Je veux donc des fauteuils de cuir pour tous les fidèles, avec des petits bancs pour les femmes. Les hommes qui désireraient fumer pourront se grouper dans une galerie spéciale, et si, au cours du prêche, quelqu'un souhaite un rafraîchissement, il pourra se le faire servir à l'instant. Il y aura, à cet effet, des sonnettes électriques un peu partout. Le pasteur devra parler d'une voix ordinaire, et non pas sur ce ton d'église impressionnant qu'on affecte d'habitude, et ses prêches ne devront jamais porter sur des questions théologiques abstraites.

« Il y aura un orgue pour jouer des hymnes, mais ceux qui n'auront pas envie de chanter n'y seront pas obligés par les regards courroucés de leurs voisins. Ils auront le droit de s'asseoir et d'écouter quand ils en auront envie. »

Selon Tatham, la durée du service religieux ne devait pas excéder une demi-heure, mais il décida finalement la création de chapelles spéciales pour les fidèles ayant particulièrement besoin de se repentir, et qui pourraient s'y recueillir aussi longtemps qu'il leur plairait.

Je me suis souvent demandé, depuis, ce qu'il serait advenu de l'île de Tatham et de sa communauté, s'il avait pu mettre ses projets à exécution.

Je suis persuadé qu'il aurait fini par créer un État absolument unique dans l'histoire du monde, et que, privé des conseils des guides qu'il allait bientôt être appelé à connaître, il serait incontestablement parvenu à un résultat remarquable.

Il serait peut-être arrivé à une démonstration pratique triomphante de ses théories, ou bien, il n'aurait abouti qu'à un échec tragique en même temps que grotesque.

Je ne veux pas dire que je suppose qu'il en aurait été ainsi, mais je crois très sincèrement que le résultat aurait été ou tout l'un, ou tout l'autre. Là encore, Tatham n'aurait pas transigé et aurait exigé la réalisation immédiate de ses rêveries les plus fumeuses, de ses traits de génie les plus surprenants, prêt à affronter les suites, quelles qu'elles pussent être. Et peut-être ainsi serait-il arrivé aussi à fonder la Cité humaine idéale...

Il est facile d'épiloguer sur ce qui aurait pu être et n'a pas été. Tandis que Tatham se croyait encore libre comme l'air et échafaudait tous ses plans, son destin était déjà écrit, et il était entraîné, sans même s'en apercevoir, dans une direction qu'il n'avait pas choisie, à la poursuite d'un but qu'il n'avait pas envisagé.

Une semaine après la course de Lingfield nous rencontrions Ève Smith.

VIII

RÉCIT DU QUATRIÈME TÉMOIN : RICHARD CALLUS *(suite)*

Jusqu'alors, l'histoire de l'île Tatham n'avait pas comporté de silhouette féminine, circonstance rare et digne de remarque. À partir de ce moment, elle entre donc dans une ère nouvelle et bien différente, ainsi qu'on ne manquera pas de le constater.

Vous ai-je bien expliqué quelle était la véritable personnalité de Tatham ?

Si, de mon récit, vous n'avez pas conservé l'impression qu'il était un homme aux idées et aux aspirations élevées, chevaleresque, brave et plein de ressources, c'est que je n'ai pas su le décrire.

Une autre de ses caractéristiques, c'était son savoir encyclopédique, sur des sujets parfois déconcertants, mais qui englobaient la chimie, l'industrie minière et la géologie. Il savait conter, et je me souviens qu'une fois, au cours d'une conversation sur la préhistoire, il me décrivit le mégathérium avec une précision si réaliste que j'eus ensuite de la peine à m'endormir.

Sur bien des points, il était d'une naïveté enfantine et ne s'embarrassait pas de considérations qu'il estimait secondaires, ainsi qu'il le montra dans l'affaire Ève Smith.

Je parlerai franchement sur ce point comme sur le reste ; je sais que Tatham consent à ce que tout soit dit à ce sujet.

*
* *

C'était un samedi soir, nous avions passé l'après-midi à dresser la carte des fortifications de l'île. Tatham entrevoyait une batterie sur le pic Nicolas, commandant l'embouchure sous-marine de la rivière, une autre, de six canons, au bout du cap Sydney, pour défendre la baie Kipling, et une autre, peut-être, au haut des collines Callus.

Après dîner, Tatham me proposa une promenade dans le parc. Je ne parviens pas à me rappeler par quel enchaînement de circonstances, Tatham était déjà, à ce moment, mêlé à l'existence de la famille Smith.

J'imagine qu'il avait dû rencontrer Mme Smith au cours d'une de ces visites d'usines qu'il affectionnait, où un monsieur en redingote murmure des explications inintelligibles, et où une tasse de thé est ensuite servie dans les salons de la direction.

Quoi qu'il en soit, à peine avions-nous fait quelques pas dans le parc, que Tatham s'arrêta pile, en me considérant avec une gravité sévère.

« Callus, me dit-il, l'un des devoirs les plus urgents que nous impose la civilisation est l'obligation de satisfaire à cet instinct créateur, à cette solidarité qui est à la base de la création des grandes cités. »

Après ce préambule, il en vint à m'expliquer qu'il avait accepté, pour lui et pour moi, une invitation à une réception.

J'eus aussitôt une vision, fugace mais consternante, de dame en paillettes chantant le grand air de *La Tosca*, et de boniche faisant circuler des verres de sirop, vision qui m'incita aussitôt à me récuser.

« Il faut que vous veniez, dit Tatham d'un accent persuasif. Mme Smith est une femme du monde excessivement distinguée,

qui possède le don, si rare de nos jours, d'écouter et de comprendre les exposés techniques et financiers les plus ardus. »

Je me fis longuement prier. J'étais sûr de passer une soirée d'un ennui mortel et n'acceptai finalement que poussé par la curiosité de voir comment Tatham se comporterait dans ce qu'il appelait « les hautes sphères sociales ».

Mme Smith habitait une petite maison, dans le quartier de Bayswater, aux confins de Mayfair, dans une de ces longues rues dont le seul orgueil est d'être situées à proximité de cet aristocratique arrondissement.

Cette dame avait la rage de recevoir, et n'était jamais si heureuse que lorsqu'elle était arrivée à ce que son salon pût soutenir avantageusement la comparaison avec une rame de métro aux heures d'affluence.

Les habitués des réceptions de Mme Smith connaissaient des recoins, des embrasures, des abris, qu'ils détenaient jalousement, et où ils parvenaient à se tenir sans qu'on leur marchât sur les pieds, mais le commun des mortels était réduit à être tiraillé, bousculé, houspillé, avant de parvenir au havre d'un fauteuil par miracle inoccupé.

Le salon était au premier étage, et bien que l'escalier fût étroit, Mme Smith donnait à ses hôtes l'illusion d'une réception à l'ambassade de France, en les recevant noblement sur la dernière marche, le dos à la porte de la salle de bains, et en les confiant à un extra qui les précédait pour faire les quatre ou cinq pas séparant l'escalier du salon.

Une des petites faiblesses de Mme Smith consistait à prétendre qu'elle n'oubliait jamais un nom, tout comme le roi Édouard VII. Elle manquait rarement, d'ailleurs, de faire ressortir divers points communs qu'elle s'était découverts avec des membres de la famille royale.

Pendant que nous nous frayions difficilement notre chemin dans la foule, d'ailleurs choisie, des invités, Tatham se pencha sur moi pour me chuchoter d'un ton ulcéré :

« Elle m'a appelé M. Tinker !

– Baste ! Elle m'a appelé Phillips... la mémoire d'une dame qui connaît tant de monde peut bien être sujette à des défaillances ! »

Tatham, qui venait de recevoir un coup de coude anonyme dans les reins, marmotta un juron et reprit, tout assombri :

« N'est-il pas lamentable que la nature ait comblé les hommes de ses dons, et que ces aveugles préfèrent l'étouffante atmosphère d'une salle de réception aux enivrantes senteurs des prairies ? Songez à la futilité, à la vanité... »

Il continua à pérorer, tandis que nous étions aspirés par la foule dans un boudoir proche du grand salon.

C'est là que nous vîmes, pour la première fois, Ève Smith.

Elle était debout, près de la cheminée, écoutant distraitement un jeune homme qui parlait en gesticulant devant elle.

Comment pourrais-je la décrire ? Comment exprimer, au moyen de mots ordinaires, tout ce qui faisait le charme rare, inédit, d'Ève Smith ? Tout, en elle, avait quelque chose de flou, d'indéfini, d'indéterminé ; son visage même avait des lignes indécises, en son ovale étroit.

Ses larges yeux bleus étaient entourés de cils d'or bruni ; elle avait peut-être la bouche un peu grande, mais si juste de proportions, avec des lèvres si finement dessinées, que ce défaut, loin de choquer, semblait un charme de plus.

La masse de ses cheveux châtains parcourus de reflets de cuivre, était retenue par un bandeau qui lui serrait le front.

Elle me produisit vraiment, à première vue, l'impression d'une gracieuse reine, se mêlant sans façon à la foule de ses sujets, peut-être à cause du bandeau dont elle était coiffée, mais aussi à cause de son attitude fière et un peu dédaigneuse, tandis qu'elle écoutait l'importun.

Sa robe, peu décolletée, et fort simple, était, je crois, de velours noir ; ses mains, bien que trop grandes pour être parfaites, paraissaient d'une blancheur irréelle sur l'étoffe foncée. Elle ne portait qu'un seul bijou : un large cercle d'or au poignet.

Ce dédain des joyaux dont raffolent tant de femmes était peut-être motivé par d'autres raisons qu'un raffinement de goût, car les Smith ne possédaient qu'une fortune fort médiocre, dont les revenus étaient absorbés en grande partie par les nécessités mondaines auxquelles s'astreignait Mme Smith.

Je jetai un coup d'œil sur Tatham. Il contemplait Ève Smith, la bouche ouverte, les yeux exorbités, la tête un peu penchée sur le côté, et les mains en avant.

En cette attitude, son aspect aurait pu paraître risible, mais j'ai déjà vu briller dans des yeux d'homme cette ardeur et cette intensité qui font d'un tel instant une minute solennelle.

Tout de même, je craignais qu'il ne finît par se donner en spectacle. Je le tirai discrètement par le pan de son vêtement, mais il ne s'en aperçut même pas, et continua à regarder la jeune fille.

Ève, sous le poids de ce regard, tourna les yeux de son côté. Ils se dévisagèrent un instant, en silence, puis un léger carmin monta aux joues d'Ève Smith et j'agrippai Tatham par le bras.

« Présentez-vous, maintenant au moins, lui dis-je à voix basse. Pour l'amour du Ciel, n'ayez pas ces manières de fermier inculte ! »

Sans protester contre mes injures, il s'avança vers elle, la main tendue :

« Je suis le capitaine Ta… » commença-t-il.

Vivement, je couvris ses paroles.

« Vous connaissez M. Deane, n'est-ce pas, Miss Smith ? » fis-je.

Je n'étais pas du tout certain qu'elle fût Miss Smith, mais il me fallait prendre le taureau par les cornes, et il se trouva que je tombais bien. Ève parut penser que je la connaissais d'assez longue date pour agir en qualité de maître des cérémonies, et elle me raconta plus tard qu'elle m'avait pris pour un certain Wilcox.

Elle tendit gracieusement la main, et Tatham la lui serra pendant un temps qui me parut excessif. Je m'apercevais déjà que ce n'était pas une sinécure que de piloter Tatham dans le monde.

« J'ai déjà entendu parler de M. Deane, dit Ève en retirant doucement sa main. Nous sommes extrêmement flattées, ma mère et moi, de la présence, à cette simple réunion, d'une personnalité aussi distinguée. »

Tatham ne sentit pas la nuance de raillerie qui assaisonnait cette phrase, et répondit fort gravement :

« Je souhaiterais que vous oubliiez toutes les vaines dignités attachées à ma personne, qui ne sont que d'artificielles barrières, incapables d'entraver une amitié naissante qui, je l'espère, croîtra avec rapidité. »

Ève, un peu surprise, ne répondit rien. Elle se rappelait vaguement que Mme Smith avait cité le nom de Deane à propos de ses opérations boursières.

La bonne dame avait en effet le petit travers de boursicoter, et quiconque lui fournissait quelque lumière dans l'art complexe de la finance était immédiatement qualifié par elle de « personnalité éminente ». Ève savait donc à quoi s'en tenir sur la valeur de cette épithète dans la bouche de Mme Smith, et elle avait voulu se moquer un peu du nouveau venu en la lui lançant à la tête, sans s'imaginer qu'elle serait ainsi prise au sérieux.

Comme le silence se prolongeait, Ève se tourna vers le jeune homme qui se tenait à côté d'elle.

C'était un gros garçon du format communément désigné par le terme « pot à tabac », avec de bonnes joues rouges, mais des sourcils noirs et broussailleux surmontant des yeux de jais.

À sa cravate scintillait un diamant gros comme une noix, et il portait des bagues à tous les doigts.

« Connaissez-vous M. de Costa ? » demanda Ève.

Tatham s'inclina sans chaleur devant le jeune homme qui lui rendit son salut.

« J'ai l'impression de vous avoir déjà vu, monsieur Deane, fit de Costa.

– Je ne pense pas, laissa tomber Tatham négligemment.

– Dans nos bureaux ? suggéra de Costa, un sourire encourageant sur ses lèvres épaisses et même un peu lippues.

– Ma foi non, répliqua Tatham, toujours avec désinvolture.

– Je suis pourtant persuadé de vous avoir vu précisément dans nos bureaux », insista le jeune homme.

Xavier de Costa parlait l'anglais sans aucune trace d'accent, ce qui ne l'empêchait pas d'être, par ailleurs, aussi Brésilien qu'on peut l'être.

Si, en insistant ainsi, il s'était imaginé qu'il allait accaparer l'attention de Tatham sur le point négligeable de savoir s'il s'était rendu ou non dans un vague bureau, il s'était trompé.

Le manque de bonnes manières constitue parfois une grande force, en permettant de passer par-dessus certaines conventions telles que le tact, l'éducation, et la courtoisie de salon. Tatham tourna délibérément le dos à son interlocuteur, et sans s'apercevoir le moins du monde qu'il était de trop et n'avait plus qu'à se retirer, il se mit à parler à Ève.

L'impatience et l'agacement de la jeune fille lui apparurent tout naturellement comme l'effet d'une timidité bien compréhensible. Par une tournure d'esprit spéciale à Tatham, il se persuada aussitôt qu'elle possédait à la fois une claire vision de son génie, une vague notion de sa véritable identité, et une commode ignorance de tout ce qu'il pouvait y avoir d'illicite dans le déroulement de ses aventures.

Il se mit donc à parler, et parla pendant fort longtemps, tandis que le petit pied d'Ève remuait nerveusement au bas de sa robe, et que son visage prenait une expression d'abord un peu amusée, puis nettement excédée.

Quant à de Costa, il lissait ses petites moustaches de chat, d'un air provocant.

Enfin, je réussis, grâce à un remous de la foule, à délivrer Miss Smith de l'incorrigible bavard, mais il déversa alors sur moi toute la lave de son courroux. J'essayai de me disculper en lui faisant remarquer qu'il nous fallait absolument aller saluer Mme Smith, et lui dire les quelques phrases qui sont attendues de la part d'un invité envers son hôte.

Tatham paraissait avoir totalement oublié les intentions sociables qu'il m'avait exposées avec tant de détails au début de la soirée, et continuait à chercher Ève Smith des yeux.

Fort heureusement, Mme Smith vint à mon aide. Elle était engagée dans cette délicate opération mondaine qui consiste à « créer l'ambiance » en circulant de l'un à l'autre pour distribuer sourires et signes de tête, ce dont Mme Smith s'acquittait d'ailleurs avec une majesté toute souveraine.

Elle était, comme je le sus plus tard, la belle-mère d'Ève, ayant épousé en secondes noces le colonel Smith qui avait, depuis, « rendu sa belle âme au ciel », ainsi que le disait sa veuve avec un joli coup de menton vers le firmament ou le plafond craquelé de son appartement.

Elle fondit sur Tatham, ou plutôt Deane, comme un vautour sur sa proie, et lui fit l'insigne faveur de l'entraîner pour un entretien personnel, dans ce qu'elle appelait pompeusement son « cabinet de travail ».

Mme Smith se piquait en effet d'être femme d'affaires, comme je l'ai indiqué, et possédait une pièce ornée d'un bureau à cylindre et de cartons verts bourrés de papiers. Son goût pour la finance entraînait souvent d'orageuses discussions avec sa banque, et contribuait dans une large part aux cataclysmes domestiques qui constituaient le sel de la vie quotidienne des Smith.

Deane ne put s'enfuir de ce repaire qu'au bout d'un temps qui me parut indéfini, et reparut au moment où j'étais prêt à pleurer d'ennui.

Il ne daigna d'ailleurs faire aucune attention à mes gestes implorants, et se précipita sur Miss Smith qui lui tendit aussitôt une main affable en lui disant :

« Vous partez déjà ? »

Tatham dit qu'en effet, il devait déjà partir, mais si Miss Smith espérait qu'elle allait être débarrassée de lui après cette phrase pourtant significative, elle fut détrompée, car Tatham s'embarqua de nouveau dans un grand discours, et il fallut

presque que je lui mette son pardessus sur le dos pour qu'il se décide à s'en aller.

Sur le chemin de l'hôtel, il ne cessa de me parler d'Ève, de ses yeux de saphir, de ses cheveux d'or, de son teint de nacre, de ses lèvres de corail, en paraissant découvrir pour la première fois ces termes de comparaison minérale.

Ève était, me dit-il, la fille d'un officier décédé quelques années auparavant, en laissant une maigre pension à sa fille et à sa seconde femme. Bien que le respectable colonel n'eût jamais commandé qu'un dépôt d'habillement, Tatham invectiva avec lyrisme un gouvernement sordide qui laissait sur la paille la famille d'un « héroïque enfant de l'Angleterre qui avait versé sans compter son sang pour la patrie ».

Quant à Mme Smith, il m'affirma que c'était une femme de tête, une femme de poids, une femme d'affaires dans toute l'acception du terme.

Il émit le vœu qu'Ève ait hérité de ces belles qualités, et ma faible protestation comme quoi il n'y avait nulle raison pour qu'une jeune fille héritât des qualités de sa belle-mère passa inaperçue.

Mme Smith avait sollicité ses conseils autorisés pour ses placements, et cette flatterie avait produit un effet prodigieux sur Tatham.

« Je vais lui faire transférer cinq mille parts sur ma Compagnie des Mines d'Or, dit-il.

– Comment ? m'écriai-je. Quelle compagnie ?

– La Compagnie des Mines d'Or de l'île, répéta-t-il avec fermeté.

– Mais elle n'existe pas ! »

Il baissa la tête avec un peu de confusion.

« C’est en effet un point que j’ai négligé, dit-il, et je le confesse, je n’en avais pas saisi l’importance avant de voir cette femme extraordinaire jongler avec les actions et les obligations, mais elle m’a ouvert les yeux sans s’en douter et, c’est une question résolue, je vais, dès mon retour, créer cette compagnie.

– Somme toute, dis-je avec quelque aigreur, vous allez la fonder pour pouvoir donner des parts à Mme Smith.

– Les desseins impénétrables de la Providence, le hasard, maître en toutes choses, un sens de l’opportunité qui m’appartient en propre et dont je ne puis vous reprocher d’être dépourvu... »

Il poursuivit ses considérations jusqu’à la porte de l’hôtel, les continua dans l’ascenseur, et serait entré dans ma chambre pour discourir au pied de mon lit jusqu’à l’aurore, si je ne lui avais pas fermé la porte au nez.

IX

RÉCIT DU QUATRIÈME TÉMOIN : RICHARD CALLUS *(suite)*

Le caractère du capitaine Tatham s'éclaire d'une nouvelle lumière, sous l'angle de l'histoire de ses amours avec Miss Smith. C'est pourquoi j'ai reproduit intégralement cette partie du récit de M. Callus.

Un homme ordinaire aurait attendu deux jours ou trois, avant de tenter de revoir une jeune fille qui venait de produire sur lui une si vive impression. Mais Tatham n'était pas un homme ordinaire. Il se présenta chez les Smith dès le lendemain, et sans posséder plus de notion des convenances sociales qu'un ourson n'en a de l'aquarelle, il sonna à leur porte à une heure moins le quart.

Fort heureusement, Mme Smith et sa belle-fille étaient sorties faire des courses, et Tatham revint à l'hôtel, l'œil éteint, la mine lugubre. J'étais en train de déjeuner, et il me regarda manger sans rien dire.

« On n'a pas idée de faire une visite à cette heure-ci, lui dis-je avec reproche.

– Justement, je l'avais fait exprès parce que je pensais qu'elles m'inviteraient à déjeuner », fit naïvement Tatham.

Il refusa obstinément de manger pendant dix minutes, puis il se décida, d'un air de victime, et il me fallut attendre ensuite pendant trois quarts d'heure que le mouvement de sa fourchette se ralentisse.

« Croyez-vous que je puisse revenir cet après-midi ? me dit-il.

– Ne comprenez-vous donc pas que vous allez vous rendre importun et vous faire condamner leur porte ? »

À ce moment, j'eus une brillante idée :

« Songez donc, poursuivis-je, que Mme Smith sera froissée si elle peut penser que vous lui avez offert des parts de votre compagnie pour acheter le droit d'entrer chez elle à toute heure du jour et de la nuit ! »

L'argument porta ; son visage s'allongea, mais il ne parla plus de cette visite intempestive. D'ailleurs dans les jours qui suivirent, il fut si occupé par ses autres affaires, que je berçai l'espoir que son grand amour pour Ève Smith n'était qu'un feu de paille, et qu'il avait oublié la jeune fille.

Ma sincère amitié pour lui me faisait redouter le funeste effet qu'aurait sur sa vanité le refus d'Ève, s'il entreprenait de la demander en mariage.

Quand, incidemment, il revint sur les embarras matériels de la famille Smith, je me hasardai à suggérer que ces dames étaient certainement capables de se débrouiller toutes seules. Il me foudroya du regard.

« Ce sont à des pharisiens, à des sépulcres blanchis comme vous, me dit-il entre autres aménités, que l'on doit le paupérisme, lèpre de l'Angleterre, l'égoïste anarchie qui règne en France, et l'antimilitarisme des États-Unis. »

Je le laissai dire, car je savais d'expérience qu'il était parfaitement inutile de lutter avec la dialectique de Tatham.

Le quatrième jour, il alla faire sa visite. Je constatai avec satisfaction qu'il avait tenu compte de mes paroles. À quatre heures de l'après-midi, il sortit de sa chambre, paré comme un moderne Salomon dans toute sa gloire. De la pointe de ses sou-

liers étincelants jusqu'à son chapeau, acheté le jour même à Bond Street, sa tenue était irréprochable. Il ne m'emmena pas avec lui.

Une heure et demie plus tard, il revenait, dans le plus complet désarroi.

« Venez chez moi », me dit-il brièvement.

Assis sur une chaise, je me demandais ce qui avait bien pu arriver, tandis qu'il se dépouillait de sa jaquette en grommelant je ne sais quoi à propos des grotesques vêtements des citadins.

Quand il eut passé une robe de chambre, je remarquai qu'il était pâle, et mon cœur battit de compassion pour lui, car je supposai qu'il avait fait sa demande et qu'il avait été repoussé.

Il n'aborda pourtant pas la question directement, et commença par se plaindre amèrement de deux Messieurs qui avaient eu le singulier mauvais goût de se trouver chez les Smith en même temps que lui et qui avaient monopolisé l'attention de la jeune fille, tandis que lui, Tatham, se morfondait dans un fauteuil.

Il les aurait volontiers mis à la porte, mais ces Messieurs avaient invité la jeune fille à aller prendre le thé en ville.

« Il m'a fallu avoir recours à une ruse pour me débarrasser d'eux, dit Tatham en se promenant en long et en large, avec mauvaise humeur.

– Quelle ruse ? » demandai-je avec curiosité.

Il ne parut pas très empressé à me répondre.

« En amour comme à la guerre, dit-il enfin, tous les moyens sont bons. Étant donné l'importance de cette entrevue, et ses conséquences incalculables pour la postérité, étant donné, d'autre part, qu'il s'agit de sentiments infiniment supérieurs aux triviales conventions sociales... »

J’attendais la suite, un peu inquiet.

« Je n’hésitai pas à induire en erreur ces deux jeunes gens, dont l’un était M. Xavier de Costa et l’autre un certain M. William Dixon. Ma ruse, je le répète, était parfaitement pardonnable et admissible selon les règles de la guerre... Je leur dis donc qu’un de mes amis, dans un moment de surexcitation éthylique, avait légèrement frappé un policeman... »

Je sursautai, et un affreux pressentiment commença à m’envahir.

« ... Je leur dis aussi qu’à la suite de cette espièglerie, mon ami avait été conduit au poste... Étant étranger, je ne disposais pas d’influence suffisante pour le faire relâcher, je m’adressais donc à ces Messieurs pour leur demander de se rendre à ce poste – fort éloigné – afin d’attester la respectabilité de mon ami et le faire élargir... »

Tatham, contrairement à son habitude, cherchait ses mots et hésitait longuement entre chaque phrase. De toute évidence, il était mal à l’aise.

« Et qui, je vous prie, dis-je lentement, avez-vous nommé comme étant cet ami ? »

Sans répondre, Tatham contempla le parquet avec obstination.

« Si, dit-il enfin, vous estimez que j’ai dépassé...

– Au nom du Ciel ! m’écriai-je. Vous n’allez pas dire que vous avez prononcé mon nom ? »

Tatham hocha la tête en silence.

« Je n’ai eu recours à cet expédient qu’à la dernière extrémité, reprit-il avec force, et j’ai pris le plus grand soin de leur donner l’impression que vous étiez à peine ivre ! »

Je m'écroulai sur ma chaise. Que peut-on faire, que peut-on dire, avec un homme comme celui-là ?

« Enfin ! dis-je en me résignant à l'opinion que les dames Smith devaient maintenant avoir de moi, qu'ont fait ces jeunes gens ?

– Je dois dire, fit Tatham, qu'ils ont été parfaitement corrects. Ils sont allés au poste en taxi, et ne vous y ayant pas trouvé, ils sont revenus. Entre-temps, j'avais remis mon sort entre les mains d'Ève.

– L'avez-vous appelée Ève ? dis-je.

– Bien entendu, puisque c'est son nom, fit Tatham, sèchement. Je lui ai révélé ceux de mes projets que j'ai jugé à propos, je lui ai donné un bref résumé de ma conception de l'amour et des relations conjugales, je lui ai enfin fait comprendre que je lui vouerais une reconnaissance éternelle, une dévotion qui ne prendrait fin qu'avec ma vie, si elle consentait à partager ma destinée... »

Tout en parlant, il avait continué à marcher de long en large. Soudain, il s'arrêta devant la fenêtre. Des nuées d'orage couraient sur le ciel sombre, et la lueur livide d'un éclair venait de luire au-dessus de la Tamise.

« Bien ! dit Tatham. C'est en effet ainsi que ce doit être... »

Il approuvait les éléments de se conformer à son état d'âme.

« Elle a refusé, reprit-il. Elle semblait surprise et même fâchée, mais je me suis peut-être trompé... En tout cas, elle a refusé.

– Et les deux jeunes gens ?

– Ils sont revenus au moment où j'allais partir. »

Il me jeta un regard de biais.

« J'ai leurs cartes, et c'est surtout à ce sujet que je voulais vous parler. Vous seriez très aimable d'aller les trouver de ma part demain, et de convenir avec eux d'une rencontre. »

Je me levai de mon siège, aphone de surprise.

« Convenir d'une rencontre ? répétai-je, enfin.

– Oui. Ils ont employé à mon égard des termes que je ne suis pas disposé à supporter, surtout en présence de ma future épouse.

– Mais voyons, elle vous a refusé !

– J'ai dit *ma future épouse*, répéta Tatham en martelant les mots.

– Vous ne voulez pas les provoquer en duel ?

– C'est très exactement mon intention, au contraire. Je crois qu'un rendez-vous à Hyde Park, un matin de bonne heure, nous permettrait de régler cette affaire au mieux. Vous pouvez leur laisser le choix des armes, bien que je me considère comme l'outragé. J'aimerais personnellement assez le sabre de cavalerie, mais s'ils insistent pour un duel au couteau ou à la hache, je ne veux pas les contrarier pour si peu. »

J'eus à subir un cours complet sur les lois du duel, sa valeur morale, ses conséquences sociales, et je décidai de faire mes visites le lendemain matin.

Je partis pour cette corvée, avec le sentiment très net d'être aussi fou que Tatham, mais tranquille à l'avance sur le résultat de mes démarches, persuadé que ces deux jeunes produits du XXe siècle n'envisageraient pas un seul instant de donner suite au projet saugrenu de Tatham.

Je me rendis tout d'abord chez M. Dixon. C'était un garçon d'environ vingt-cinq ans, à la figure réjouie, qui éclata de rire lorsque je lui transmis la mission dont Tatham m'avait chargé.

« J'irai faire un tour du côté de votre hôtel, et j'irai voir Deane moi-même, déclara-t-il enfin. J'avoue que je n'ai pas été très poli, mais vous avouerez qu'il est désagréable de se faire moquer de soi devant une jeune fille. Je vais arranger cela avec lui. Vous pouvez partir tranquille et aller voir le marchand de cacahuètes. »

De cette épithète, je conclus qu'il n'existait pas une très chaude amitié entre Dixon et le jeune de Costa.

« Quel drôle de type que ce Deane ! poursuivit Dixon avec admiration. Un duel à Hyde Park, à l'épée ou au pistolet ! On se croirait encore au temps de la reine Berthe, ma parole ! Croyez-vous qu'il soit chez lui ? J'y vais de ce pas. »

Je pris congé de lui, en déversant intérieurement un torrent de bénédictions sur sa tête artistiquement gominée.

De Costa avait une garçonnière à Jermyn Street. Il était en train de s'habiller quand je m'annonçai, et me fit attendre assez longtemps, ce qui ne m'incita pas à la sympathie à son égard. Il fonça enfin, comme un taurillon dans l'arène, dans la pièce où j'avais été introduit. Je lui exposai en peu de mots le rôle involontaire que j'avais joué dans l'affaire, explication qu'il accueillit d'un grognement. Puis j'entrai dans le vif du sujet :

« M. Deane m'a prié de venir vous trouver au sujet de certains termes malsonnants dont vous vous seriez servi hier à son égard », dis-je. Il me lança un regard méfiant.

« M. Deane considère ces mots comme absolument intolérables et m'a chargé de vous réclamer la réparation qu'un homme du monde ne peut qu'accorder à celui qu'il a insulté, dis-je. Le choix des armes vous est laissé.

– Comment ! hurla-t-il, il me provoque en duel ? »

Je fis un petit signe affirmatif.

« Si vous voulez bien m'indiquer un de vos amis, nous pourrions conclure ensemble ces petits arrangements sans vous en importuner davantage, ajoutai-je.

– Mais... mais... bégayait-il en roulant ses gros yeux noirs, les duels sont interdits... c'est contraire aux lois... J'irai à la police et vous aurez procès-verbal... c'est monstrueux ! »

Il reprit haleine et poursuivit, un peu calmé :

« Je ne me battrai pas avec M. Deane. S'il estime que cette petite altercation mérite des excuses...

– Il l'estime en effet, fis-je.

– Eh bien, dit le jeune Brésilien avec une rage concentrée, si je fais des excuses, cette ridicule affaire sera-t-elle terminée ? »

J'opinai de nouveau, et un rayon d'espoir passa sur ses traits.

« Jamais une histoire pareille ne m'est arrivée ! s'exclama-t-il presque pathétiquement. Je suis sûr que si j'allais prévenir la police, vous auriez les plus grands ennuis. Si je ne le fais pas, c'est uniquement parce que je ne veux pas voir mêlé à cette querelle le nom d'une personne qui se trouvait présente et qui, je l'espère (un essai de sourire passa sur ses lèvres), m'accordera un jour sa main. Vous pouvez dire à M. Deane que je lui écrirai. »

Je retournai à l'hôtel en sifflant et en faisant des moulinets avec ma canne. Je trouvai Tatham et Dixon aussi liés que des amis d'enfance, occupés à deviser devant une bouteille de whisky.

Je crois que j'arrivai à temps pour arrêter Tatham sur la pente des confidences, car il était prêt à exposer tous ses plans à son nouvel ami.

Dixon prit congé, et je racontai à Tatham le résultat de ma démarche auprès de de Costa.

Le capitaine avait invité Mme Smith à venir prendre le thé à l'hôtel dans l'après-midi. Il avait quelque espoir qu'Ève viendrait aussi, mais Mme Smith excusa la jeune fille qui, paraît-il, souffrait d'un violent mal de tête.

Ce thé fut fort ennuyeux, car toute la charge de la conversation retomba sur moi. Tatham était taciturne et morose, tandis que Mme Smith, visiblement, n'avait qu'une idée en tête, celle de discuter la question de ces parts que Tatham, en un absurde mouvement de générosité, lui avait promises.

Quand elle eut trouvé un détour suffisamment ingénieux pour aborder son sujet, je vis à ma grande surprise Tatham tirer un certificat qu'il tendit à la brave dame. J'eus le temps de constater que l'encre d'imprimerie était encore humide, mais il était établi suivant les lois sur les sociétés en Angleterre, et portait l'en-tête de la « Compagnie des Mines d'Or de l'Île de L'Espérance ».

Mme Smith se lança dans des remerciements volubiles, puis, insatisfaite malgré ce signe extérieur de sa participation dans l'entreprise, elle essaya de nous tirer les vers du nez quant aux perspectives de cet « investissement ».

Elle me prenait un peu de court, mais Tatham lui répondit avec une complaisance exemplaire. Il avait tout organisé dans sa tête, et lui expliqua longuement la marche de l'exploitation. Cette mine, qui en réalité n'avait pas encore reçu un coup de pioche, faute d'outillage assez puissant, sortait tout armée, comme Minerve, du cerveau de Jupiter.

Je crois que Mme Smith nous quitta avec l'agréable impression que si la mine ne fonctionnait pas juste en ce moment, c'était uniquement parce que Tatham ne se trouvait pas sur le théâtre des opérations.

X

RÉCIT DU QUATRIÈME TÉMOIN : RICHARD CALLUS *(suite)*

J'aurais aimé joindre à ce chapitre une attestation de don Alphonso de Costa, mais ni lui ni son fils ne jugea bon de me fournir ce document. Je reçus en revanche un avis de l'avocat de la Maison de Costa, m'informant que toute allusion à cette firme serait considérée comme diffamatoire et passible des tribunaux. Étant donné toutefois le caractère de cette publication, elle se trouve protégée par la loi du Congrès.

Cependant, Tatham continuait à s'occuper de ses affaires, avec plus de discernement que je ne m'y serais attendu. D'ailleurs, en août et en septembre, je ne restai guère à Londres. Je me trouvais dans le Sud de l'Espagne cinq jours avant la course de Doncastre. Mais en passant par Madrid pour revenir en Angleterre, je reçus un télégramme de Tatham qui me demandait de me hâter, et deux jours plus tard, j'étais à Londres.

Je trouvai Tatham plein d'ardeur, et tout prêt à retourner à l'île dès que le moment serait venu. Il me dit qu'il avait vu plusieurs fois Ève Smith, et lui avait fait la promesse solennelle de ne plus aborder certain sujet.

Il se répandit en railleries acerbes sur le jeune de Costa, dont les « présomptueuses aspirations » avaient éveillé en lui toute l'animosité dont il était capable.

Nous passâmes une soirée entière à bavarder et à discuter des perspectives de succès de l'*Éclaireur Volant* dans la course de Doncastre. À 11 heures, j'allais me retirer, car j'avais eu une

journée fatigante et désirais aller me coucher, lorsqu'un groom entra et me tendit une carte sur un plateau. J'y lus, avec surprise, ces mots gravés sur le carton :

DON ALPHONSO DE COSTA
et Xavier de Costa

ce dernier nom étant ajouté au crayon.

Je tendis la carte à Tatham.

« Je me demande ce qu'ils veulent, dis-je. C'est une heure plutôt insolite pour venir voir les gens ! »

Quoi qu'il en soit, Tatham donna l'ordre d'introduire les visiteurs.

Quelques instants plus tard, le jeune Brésilien, plus gras et plus noir que jamais, faisait son apparition et nous présentait son père.

Celui-ci n'était pas plus grand que son héritier, mais sec, du type « cigare ». Son visage était maigre, bien rasé à l'exception d'une grosse moustache. Il était aussi chauve qu'un œuf, d'un teint plus olivâtre encore que son fils, et s'exprimait avec moins de facilité dans une langue qu'il ne semblait pas encore posséder complètement. Il nous salua tous deux cérémonieusement.

« Vous connaissez déjà mon père, je crois ? dit le jeune de Costa.

– Je n'ai pas ce plaisir », répondit poliment Tatham.

De Costa n° 1 fit à Tatham une petite grimace malicieuse.

« Je crois bien que nous avions, dans le temps, entamé certains pourparlers, monsieur... euh...

– Deane, dit Tatham.

– Deane, en vérité ? fit l'autre avec une candeur apparente. Je croyais me rappeler un autre nom. Puis-je avoir une chaise ? »

Tatham s'excusa et approcha deux fauteuils, où s'installèrent le père et le fils. Ils étaient tous deux habillés pour le soir, et le plastron de chemise de de Costa senior était attaché par un diamant plus gros encore que celui qu'exhibait son fils en pareille circonstance.

« Je vous rafraîchirai donc la mémoire, reprit le vieux de Costa. Sachez, monsieur... euh... Deane, que je m'occupe d'exportation. J'envoie souvent des chargements importants en Amérique du Sud. »

Il sourit de nouveau.

« Voilà qui est fort intéressant, dit Tatham. J'ai toujours pensé que l'exportation et l'importation constituaient la branche la plus passionnante du commerce.

– Je suis heureux de vous l'entendre dire, dit de Costa en saluant gravement. Parfois, je dois fréter moi-même un cargo pour mener à bien certaines tractations et négociations particulièrement délicates, ayant trait aux marchandises transportées par ce cargo.

– Vous devez certainement retirer des avantages de cette organisation, dit Tatham en bâillant discrètement.

– Il y a quelque temps, poursuivit de Costa, je frétai précisément un cargo pour transporter une importante cargaison dans certaines îles du Pacifique. »

Il eut un geste négligent de la main :

« Je ne me souviens plus très bien du nom de ces îles, ni de la composition de cette cargaison, mais je me rappelle parfaitement avoir reçu la visite d'une personne qui vint me trouver dans mes bureaux. Je me rappelle également l'avoir engagée

pour une certaine besogne qui nécessitait de ma part quelques confidences... »

Il toussa légèrement.

« C'est ainsi que j'en arrivai à lui expliquer qu'il devrait rencontrer un bateau charbonnier en un certain point de la mer, et débarquer plus tard des machines diverses sur une côte que les circonstances rendaient difficilement abordable...

– Aux Philippines ! dit Tatham gaiement, et si je ne me trompe pas, vos machines diverses étaient dotées uniformément de crosses et de canons... On pourrait en conclure que c'était des fusils !

– Ceci est d'ailleurs un détail, se hâta de reprendre l'autre. Bref, un accident se produisit au cours de cette croisière : mon charbon fut volé, par un navire qui aborda le convoi avant mon cargo. Ce dernier fut ensuite arraisonné par un soi-disant navire de guerre, qui le dépouilla des marchandises qu'il transportait. Cet acte, monsieur, euh... Deane, peut être qualifié de piraterie !

– Je crois bien ! fit Tatham hilare, c'est même de la piraterie qualifiée !

– Charmé que vous en conveniez vous-même, dit de Costa.

– Mais comment appelez-vous le fait de fournir des armes aux négros des Philippines ? » reprit brusquement Tatham.

De Costa rougit. L'accusation le laissait assez froid, mais il était horriblement choqué par ce mot malsonnant de « négros ».

« Ce n'est peut-être pas de la piraterie, poursuivit froidement Tatham, mais c'est une mauvaise action et punie par toutes les lois du monde civilisé.

« Oui, je suis Tatham. Je n'ai pas à m'en cacher devant vous. J'ai pris votre charbon, j'ai pris vos fusils, ces fusils que vous vouliez vendre à des nègres pour tuer des hommes blancs !

– Monsieur !... balbutia le vieil homme en se levant brusquement.

– Oseriez-vous me contredire ? Ne saviez-vous pas que chacun de ces fusils, manié par des mains brunes, cracherait la mort sur plusieurs hommes blancs ? Mais après tout, qu'importait aux deux mal blanchis qui dirigent la firme de Costa ! »

Jamais je n'avais encore vu Tatham montrer autant de colère et d'insolence. Je savais que pour lui, comme pour beaucoup d'Américains, la question de race avait une importance primordiale. Pour Tatham, un homme était blanc ou noir, il n'admettait pas de degré entre les deux, et si l'on n'était pas absolument blanc, aux yeux du capitaine, on était aussi noir que du charbon.

L'attitude du vieux de Costa sous les insultes de Tatham était curieuse. Tremblant de fureur, il n'avait pas répliqué, l'air décontenancé, courbant le front sous les paroles méprisantes de Tatham.

Son fils, au contraire, avec un horrible cri étranglé, se rua sur Tatham.

Le capitaine se détourna à peine, et lança son poing au creux de l'estomac du jeune Brésilien, qui s'écroula.

J'ai horreur de voir un homme pleurer, et vis avec malaise des larmes de douleur et de rage briller dans les yeux de de Costa, tandis qu'il se relevait péniblement.

« Je me vengerai, Tatham ! hurla-t-il. Vous n'en avez pas fini avec moi ! Je mettrai la police sur vos traces !

– Vous pouvez servir d'indicateur si vous le jugez bon, dit Tatham qui n'avait pas perdu un atome de son sang-froid, mais vous ajouterez par la même occasion un intéressant chapitre à la biographie de votre famille. »

Xavier de Costa grinçait des dents, et allait se jeter de nouveau sur Tatham, mais son père le saisit par le bras et le força à se tenir tranquille.

Le vieux me faisait plus peur que son fils. Il était relativement calme, mais ses mains tremblaient, et ses yeux brillaient d'un éclat inquiétant.

« Vous aurez de mes nouvelles, dit-il en sortant.

– Je n'y tiens pas », répliqua Tatham en refermant la porte sur les deux visiteurs.

Il rentra dans la pièce, ayant retrouvé toute sa bonne humeur. Cette visite avait agi sur lui à la façon d'un tonique.

« Il va falloir faire attention, maintenant, me dit-il. Le vieux de Costa va me mettre des bâtons dans les roues.

– Il n'osera pourtant pas s'adresser à la police », dis-je.

Tatham sourit :

« Il y a d'autres moyens », répliqua-t-il seulement.

Il allait rentrer dans sa chambre, quand il se ravisa :

« Pourriez-vous me sacrifier quelques heures de votre sommeil pour m'aider ? me dit-il. Je suis en train d'étudier divers plans, et la question de la centrale électrique m'embarrasse un peu. »

Bien que je fusse fatigué comme je l'ai dit, la scène qui venait de se dérouler m'avait également fouetté le sang, et pendant trois heures, lui et moi, nous nous penchâmes sur des

plans sur papier bleu, discutant et comparant, pour mettre sur pied la centrale électrique.

À vrai dire, le point le plus embarrassant était la question financière. Pour établir le budget il fallait renoncer à quelque autre portion indispensable du plan général. C'était comme un jeu de patience où une pièce ne trouve jamais sa place, ou bien la prend aux dépens d'une autre pièce qui est alors sans emploi.

À la fin, Tatham, avec un soupir, renonça à chercher plus longtemps.

« Je crois que nous serons forcés de renoncer pour l'instant à cette satanée centrale… à moins que nous ne réussissions à gagner beaucoup d'argent à Doncastre. »

Je hochai la tête dubitativement.

Doncastre ne constitue pas un terrain de jeu très attrayant, bien que d'importantes épreuves s'y disputent, et quant à la course de Portland, où l'*Éclaireur Volant* était engagé, elle accorde peu de chose à la spéculation.

Tatham regarda sa montre. Il était quatre heures et demie.

« Il est trop tard pour se coucher, dit-il. Je vais nous faire du café. »

Il possédait une cafetière électrique, et en quelques instants, le café fut prêt. La boisson brûlante et parfumée me fit grand bien.

Tatham, assis sur le rebord de la fenêtre, contemplait le ciel obscur, qui tournait déjà au rose, à l'Est, et remuait sa petite cuiller dans sa tasse d'un air absorbé.

Il se tourna brusquement vers moi :

« Prenez votre bain tout de suite, et rasez-vous. Je vais en faire autant. J'ai une idée excellente. »

Déjà méfiant, je le dévisageai. Je n'aime pas beaucoup les excellentes idées de Tatham ; pourtant, comme il ne pouvait s'agir que d'une promenade matinale dans l'herbe humide de rosée d'un jardin, je pensai que la marche nous ferait du bien, et j'obéis sans discuter.

Les cloches sonnaient 5 heures lorsque nous débouchâmes sur le Strand. À l'exception d'un laitier ou deux, la voie, ainsi que toutes les rues avoisinantes, était déserte.

Tatham tourna à droite.

« Il vaudrait mieux trouver un taxi, murmura-t-il entre ses dents.

– Nous en trouverons certainement à la gare de Charing-Cross, dis-je. Mais sommes-nous si pressés ?

– Nous sommes très pressés. »

Nous eûmes la chance de trouver une voiture à quelques pas de là. Je n'entendis pas l'adresse que Tatham glissa au chauffeur, mais je croyais déjà avoir deviné que notre expédition matinale se rapportait à l'*Éclaireur Volant*.

Tatham était parfaitement capable de partir pour Epsom, où se trouvait toujours l'écurie de l'*Éclaireur*, uniquement pour voir si le précieux cheval se portait bien.

Pourtant, nous n'avions pas tourné au Sud, comme il l'aurait fallu dans ce cas, et la voiture poursuivait son chemin au Nord-Est de la ville.

« Où diable allons-nous ? dis-je soudain.

– Chez les Smith », répondit Tatham.

Je le contemplai avec stupeur.

« Chez les Smith ? repris-je, incrédule. À cette heure-ci ? Vous êtes fou ? »

Il resta muet.

Le taxi nous déposa dans une rue endormie, où nos talons faisaient un bruit sonore, et nous arrivâmes devant la maison des Smith, tous volets clos.

Tatham hésita entre sonner et frapper, mais il se décida pour frapper.

Il tambourinait depuis au moins dix minutes lorsqu'un bruit de savates nous avertit que nos efforts n'avaient pas été vains. Une servante aux cheveux ébouriffés, aux yeux pleins de sommeil, nous examina avec hébétement dans l'embrasure de la porte, et allait nous la refermer au nez quand Tatham s'introduisit d'autorité dans la place.

La domestique, un peu réveillée, nous demanda, d'une voix incertaine, de nous asseoir dans le hall pendant le temps qu'elle allait réveiller ses maîtresses.

« Inutile, dit Tatham. Nous ne désirons parler qu'à Miss Ève Smith, seule. »

J'aurais aimé me trouver ailleurs. Les minutes qui allaient suivre me paraissaient à l'avance dépourvues de toute espèce de charme. Dans la meilleure conjecture, il allait me falloir assister au chagrin et au désappointement de cet insensé pour qui j'avais de l'affection malgré tout, et dans l'hypothèse la plus désastreuse, je serais irrévocablement considéré comme le dernier des malotrus aux yeux de toute la société londonienne, comme un fou dangereux, même, car personne n'admettrait que j'aie consenti, en possession de toutes mes facultés mentales, à accompagner un mien ami dans une visite à 5 heures du matin.

La servante redescendit, toujours en peignoir, et nous introduisit cette fois dans le salon.

Avec un déplorable sans-gêne, Tatham se mit en devoir d'ouvrir les volets. Il était joyeux comme un sansonnet, et pa-

raissait tout à fait tranquille quant à l'issue de cette extraordinaire démarche.

Cinq minutes plus tard, la jeune fille arrivait. Elle portait un long kimono bleu foncé, ses magnifiques cheveux relevés en hâte par un peigne d'écaille.

Elle était ainsi plus jolie que jamais. Jamais je n'avais pensé qu'une femme pût être aussi ravissante à l'improviste.

Ève semblait indécise et troublée. Évidemment, elle cherchait vainement à s'expliquer le sens de notre visite.

La seule solution qui pourrait lui venir à l'esprit c'est que la mine, dont sa belle-mère lui avait dit qu'elle détenait des parts, était devenue subitement inexploitable, et qu'une raison urgente nécessitait notre présence. Elle ignorait encore que Mme Smith n'avait pas dépensé un centime pour entrer en possession de ces parts.

« Je suis venu vous trouver au sujet d'une question très importante, dit Tatham, et j'espère que vous me pardonnerez de dire ce que j'ai à vous dire en présence de mon ami M. Callus. »

J'attendais la suite avec anxiété, car je n'avais pas la moindre idée de la chose où il comptait en venir.

« Cette nuit, j'ai eu un entretien avec M. de Costa », reprit Tatham.

Il conta alors, avec les détails les plus méticuleux, toute cette entrevue mouvementée.

Pendant ce temps, je considérais la jeune fille. Elle avait changé d'attitude à notre égard. Tatham semblait n'avoir pas perdu son temps pendant mon absence, et cette curieuse amitié, malgré ses rebuffades, avait pris place dans la vie d'Ève.

Je suppose d'ailleurs qu'autrement, elle n'aurait même pas accepté de le voir à cette heure-là.

Elle suivait ce récit avec intérêt et même avec quelque chose de plus. Ses yeux étaient pleins de sympathie et, les jambes croisées, les genoux pris dans ses mains, elle écoutait Tatham qui, sans rien omettre, la conduisait du Cap à Saint-Paul de Loanda, puis à l'île, puis en Angleterre.

De temps à autre, il me prenait à témoin, mais les yeux de la jeune fille ne se détournaient pas de lui, et elle lui faisait signe de continuer.

Lorsqu'il eut achevé, elle dit avec douceur : « Je vous remercie, capitaine, de votre confiance. Je suis heureuse que vous m'ayez fait toutes ces confidences, car je dois vous avertir que Xavier de Costa m'a donné, hier soir, une version de ces événements qui était loin d'être aussi louangeuse que la vôtre. »

Elle sourit légèrement en lançant ce compliment à double entente.

« Mais pourquoi êtes-vous venu si tôt ? ajouta-t-elle, un peu malgré elle.

– Je dois maintenant hâter mes affaires ici, répondit gravement Tatham, et rentrer dans mon île le plus vite possible. Mais je ne puis partir avant de savoir une chose. Je ne puis même attendre un jour entier sans être fixé… »

Il s'était levé, la voix vibrante de passion, les mains convulsivement jointes, différent en tout du Tatham que je connaissais.

« J'ai besoin d'une compagne, d'une associée, dit-il à voix basse. Je vous veux, vous ! »

Il se tut, et grâce à Dieu, il ne se lança pas dans une déclaration d'amour qui m'aurait fait rentrer sous terre devant l'incongruité de ma présence, mais je crois qu'aucune femme ne se serait trompée au feu qui brillait dans ses yeux.

Ève s'était levée, pleine d'embarras et de confusion.

« Je suis désolée, capitaine, dit-elle d’une voix incolore, mais je ne puis accepter, bien que je sois infiniment flattée de l’honneur que vous me faites et de la confiance que vous m’avez montrée. »

Tatham reprit longuement haleine.

« Vous refusez ? » dit-il.

Elle secoua négativement la tête, sans parler, et nous ouvrit la porte.

XI

RÉCIT DU QUATRIÈME TÉMOIN : RICHARD CALLUS *(suite)*

Cette partie du récit de Richard Callus ne constitue pas, à proprement parler, un témoignage de première main. Elle est basée sur certains extraits de la correspondance, qu'il a entretenue, depuis, très amicalement, avec Ève Smith, mais surtout sur les confidences que l'adroit reporter a su obtenir de Martha-Anne. Cette jeune personne a, depuis, épousé un garçon laitier.

Un journaliste diffère des autres écrivains par sa passion pour les « faits ». Je vous pardonne bien volontiers si vous souriez à cette déclaration, ou bien si, comme d'autres écrivains, vous sursautez avec indignation. Pourtant, comme je suis moi-même journaliste, j'ai peu d'illusions. Je connais des écrivains très savants, qui produisent de longs et ennuyeux rapports à d'illustres instituts, dans le silence du cabinet et en dédaignant délibérément une actualité qui n'échapperait pas au dernier spécialiste des « chiens écrasés ».

J'ai connu aussi de grands voyageurs qui, après avoir fait le tour du monde, publient un gros livre entièrement consacré à décrire leurs états d'âme, œuvre qu'ils auraient accomplie à moins de frais, en restant les pieds dans leurs pantoufles.

Au contraire, un vrai journaliste a le goût du fait précis, il ne se satisfait pas des récits qui lui sont faits et, par principe, reste sceptique devant ce qu'il lit. Il lui faut s'enquérir lui-même, et, indiscret par métier, dépister la vérité en faisant abstraction du fameux « mur de la vie *privée* ».

Ce préambule me conduit à affirmer que tout ce que j'ai su de l'existence domestique des Smith, je l'ai appris aussi directement que possible. La délicatesse qui détourne ordinairement un homme de mettre le nez dans les affaires du voisin est pour un journaliste une vertu négative, et il y a bien longtemps que j'ai renoncé à la pratiquer.

Plus exactement, je fus invité à passer par-dessus cette convention, il y a fort longtemps, par un rogue directeur de la feuille où je faisais mes débuts. Il m'enseigna que le mot « Privé » inscrit en lettres blanches sur une porte ou sur une carrière était l'indication invariable qui devait m'inciter à foncer en avant pour recueillir des détails curieux et souvent louches, au plus grand bénéfice du journal qui, en ces jours lointains, me rétribuait royalement à raison de cinq sous la ligne.

Vous pouvez donc me croire quand j'affirme l'authenticité de tout ce que j'ai pu savoir sur la vie privée des dames Smith.

Tout ce qu'Ève ne m'a pas dit elle-même, tout ce que Mme Smith ne m'a pas confié à différentes époques, je l'ai appris par mon « service d'information », en l'espèce, la peu sémillante servante de ces dames.

Lorsque nous eûmes quitté la maison de Bayswater, en ce matin mémorable, après notre démarche aussi saugrenue qu'infructueuse, Ève Smith resta longtemps assise dans le salon.

La lumière crue du petit jour entrait dans l'appartement. C'est une heure à laquelle, je l'ai remarqué, apparaissent impitoyablement l'éraillement des coussins, l'usure des tapis, la décrépitude des peintures et des tapisseries, la poussière des vitres, et nombre de déplaisants détails du même ordre.

Ève s'était assise sur un pliant, près de la fenêtre, et tout en rêvant, suivait avec application, du bout du doigt, un motif chinois brodé sur son kimono.

Elle remerciait le Ciel que sa belle-mère eût le sommeil lourd et que le bruit de la conversation et des allées et venues ait été impuissant à la réveiller.

Ève mettait tous ses soins à se montrer une belle-fille obéissante et respectueuse. Elle n'y réussissait pas toujours et, en ce moment par exemple, l'apparition de Mme Smith aurait suffi à lui faire quitter la pièce, sans dire un mot.

Elle était contente de se trouver seule, dans ce salon silencieux, pour pouvoir réfléchir tranquillement à ce problème – car, pour elle, Tatham était devenu un problème.

Un mois plus tôt, elle aurait accueilli sa demande avec un rire impertinent, et aurait été enchantée de ne plus voir cet excentrique.

Mais aujourd'hui, ce grand homme bronzé, à la sincérité si déconcertante, aux interminables discours, dont la pompe faisait parfois brusquement place à des paroles ardentes, n'était plus pour elle un original quelconque.

Il s'était emparé d'une place qu'aucun homme n'avait encore occupée, et à vrai dire, c'était justice, puisque aucun homme comparable à Tatham n'était encore entré dans sa vie.

Quelle était cette place ? C'était la principale question qui préoccupait Ève. Une fois qu'elle l'aurait élucidée, le problème serait résolu de lui-même.

Quels sentiments éprouvait-elle au juste pour lui ? Jusqu'ici, elle n'avait ressenti aucune de ces impressions qui sont considérées comme la pierre de touche de l'amour ; son cœur ne battait pas plus vite, son pouls restait calme lorsqu'il s'approchait d'elle, elle n'éprouvait aucun déchirement lorsqu'il prenait congé, et aucun vide lorsqu'il était parti.

En constatant, avec la conscience et le scrupule d'un bon médecin, l'absence de ces symptômes alarmants, Ève pouvait

donc estimer, en toute sincérité, qu'elle n'était pas amoureuse de Tatham.

Et pourtant…

Avec impatience, elle se leva, ouvrit la fenêtre, et passa sur l'étroit balcon de pierre. Elle regarda dans la rue, à droite et à gauche. Tout était encore parfaitement désert. Les habitants du quartier se seraient crus déshonorés de se trouver dehors à cette heure indue, sauf peut-être en costume de soirée.

Insensiblement, elle se surprit à contempler la direction dans laquelle Tatham avait disparu en sortant de la maison. Elle s'aperçut même qu'en imagination, elle retraçait le chemin qu'avait dû suivre le capitaine pour rentrer à son hôtel.

Peut-être, après tout, Tatham était-il pour elle quelque chose de plus qu'un camarade, tout en n'étant même pas tout à fait un ami. Les confidences ne sont-elles pas l'essence de l'amitié ? Or elles avaient été abondantes, mais unilatérales. Tatham avait été seul à parler, et il avait parlé sans discontinuer, comme bien on pense. Si je me piquais de psychologie, je dirais que c'était peut-être dans ces confidences que la passion de Tatham avait pris racine.

Mais cette fine déduction psychologique serait erronée. Le grand amour de Tatham était né en un instant, au premier coup d'œil. C'était véritablement le coup de foudre, bien que je haïsse cette sotte expression.

Quoi qu'il en soit, Tatham, seul, s'était échauffé au feu de ses discours et de ses déclarations. Pour me servir d'une image, il avait été comme une torche flamboyante qui illumine une eau dormante.

Il serait injuste de dire qu'Ève Smith était sèche et froide. Toutes les femmes sont froides – de même que tous les hommes sont menteurs. Dans une chambre obscure, un diamant ne brille

pas plus qu'un caillou, ce qui ne l'empêche pas de scintiller de tous ses feux une fois qu'il est exposé au soleil.

Ève resta un long moment debout sur le balcon, puis elle rentra dans le salon.

La domestique qui l'avait réveillée était encore là, attendant respectueusement ses ordres. Elle se nommait Martha-Anne, et n'éprouvait aucun sentiment particulier, excepté qu'elle se levait d'ordinaire à 7 heures, et que ce jour-là elle avait dû sortir de son lit à 5 heures.

« Mademoiselle a-t-elle besoin de moi ? » demanda-t-elle avec une patience affectée.

Ève secoua négativement la tête, et la servante poursuivit :

« Il est trop tard maintenant pour que j'aille me recoucher. C'est une drôle d'heure pour faire des visites ! »

Elle émit encore une quantité de doléances, en ayant toutefois soin de les formuler d'une façon qui n'était pour Ève qu'une série d'inintelligibles grognements, terminés sur une note aiguë à la fin de chaque phrase.

J'ignore si Ève Smith se remit au lit ensuite, mais lorsque Martha-Anne frappa à la porte de sa chambre à l'heure habituelle, elle trouva sa jeune maîtresse déjà habillée pour sortir.

« Je vais à Covent Garden acheter des fleurs, Martha, dit Ève.

– Quelle boîte ! » marmotta Martha-Anne en levant les yeux au plafond.

La matinée était splendide. L'air était pur et léger, le soleil brillait gaiement sur l'asphalte de la chaussée, et les rues renfrognées de Londres semblaient sourire à la joie de vivre.

Ève Smith marchait allègrement, et se surprit en train de chanter à mi-voix un petit air.

Le marché de Covent Garden était à cent mètres de l'hôtel de Tatham. Une heure plus tard, Ève se trouvait dans le Strand, les bras chargés d'une gerbe de fleurs, et contemplait d'un œil pensif la façade majestueuse de l'hôtel.

Je ne sais ce qui se passa dans sa tête, mais après avoir rêvé quelques instants, elle tourna les talons, partit vers Trafalgar Square et rentra chez elle par le plus court chemin.

Le petit déjeuner était rarement un moment agréable de la journée, dans la maison de Bayswater. L'urbanité, la grâce et les manières d'ambassadrice de Mme Smith ne s'exerçaient pas de si bonne heure. La maîtresse de maison affable de 11 heures du soir n'était encore, à 9 heures du matin, qu'une ménagère vinaigrée.

On aurait pu croire que la Nature, renversant son processus habituel, faisait du papillon brillant de la veille au soir, une chenille grisâtre et affairée, le lendemain matin.

Une pile de lettres était posée à côté de l'assiette de Mme Smith, lorsqu'elle descendit pour le repas. Ève était déjà occupée à verser le thé et reçut sans se lever le sec claquement de lèvres entre le front et la racine du nez, qui constituait la marque extérieure quotidienne de l'affection de sa belle-mère à son égard.

Ce devoir maternel accompli, Mme Smith, drapée dans son peignoir déteint, s'assit lourdement, déplia sa serviette, jeta un coup d'œil sur son courrier et observa aigrement que le bacon était froid, le tout en même temps.

Ève la regardait distraitement. Instinctivement, elle avait chassé de son esprit toutes les rêveries de la matinée, depuis l'entrée de sa belle-mère.

« Encore une lettre de cet insupportable courtier, bougonna Mme Smith, en dépliant un état de compte établi sur papier bleu. Je lui avais bien spécifié de ne pas vendre mon « Gaz de Long Island » avant qu'il ait atteint 84 et il l'a vendu à 81 !

– Les actions sont aujourd'hui à 76, fit sèchement Ève. S'il avait attendu comme vous le vouliez, vous auriez perdu de l'argent. »

Ève avait étudié la Bourse, à titre de mesure défensive.

Grommelant toujours, Mme Smith ouvrit un autre pli. C'était une courte lettre, apparemment désagréable.

« Saprelotte ! » jura-t-elle en sursautant.

Le langage de Mme Smith, au petit déjeuner, avait souvent une saveur soldatesque. C'était si l'on veut un acte de dévotion, puisqu'elle se servait ainsi du stock de jurons variés que lui avait légué le colonel en rendant sa belle âme au Ciel.

« Que se passe-t-il ? demanda Ève. C'est de la banque, je suppose ? »

Mme Smith réservait en effet ses expressions les plus vigoureuses pour les messages de sa banque.

« Ils disent que j'ai... un découvert de douze mille francs... et ils me demandent de le couvrir immédiatement !... »

Elle lança un coup d'œil irrité à son indifférente belle-fille.

« C'est absurde ! poursuivit-elle. Ridicule ! Douze mille francs de découvert !... Je n'ai jamais vu une chose pareille de ma vie ! »

Ève réprima un sourire. Quant à elle, elle se rappelait avoir déjà entendu ces paroles.

« Je vois ce que c'est ! fit Mme Smith d'une voix tonnante. C'est encore un de ces caissiers comme on en voit dans les jour-

naux, qui profite de ma négligence en ces matières pour puiser dans mon compte ! Il y a longtemps que je m'en doutais !

– La dernière fois, dit Ève avec calme, vous avez soupçonné Martha-Anne de s'être servie de votre carnet de chèques. Pourquoi ne tenez-vous pas une comptabilité exacte de l'argent que vous mettez en banque ? »

Mme Smith ne répondit pas. Elle acheva de dépouiller son courrier, en réservant deux lettres pour la bonne bouche. Elle arriva enfin à celles-ci, qu'elle lut attentivement. Elle les replia ensuite, les remit dans leur enveloppe, et les rangea dans un sac qui pendait au dossier de sa chaise comme une sabretache.

Après quoi, elle dirigea sur Ève un regard scrutateur, tout en sauçant son assiette.

« Ma chère petite, dit-elle finalement, il faut que vous fassiez un bon mariage.

– Vraiment ? fit froidement Ève. Qu'entendez-vous au juste par là ?

– Allons, ne faites pas l'enfant, Ève, dit Mme Smith avec impatience. J'ai fait de mon mieux pour vous, j'ai battu le rappel à la maison de tous les jeunes gens à marier de Londres, l'argent coule ici comme d'un robinet – cela me rappelle que celui de la cuisine fuit, et qu'il faut que Martha-Anne fasse venir le plombier – où en étais-je ? Ah ! oui, j'ai dépensé beaucoup d'argent pour vous, et je crois que j'ai le droit d'attendre que vous ne soyez pas ingrate. Non pas que je compte sur une compensation d'ordre monétaire... »

Ève écoutait placidement. Sous une forme ou sous une autre, cette conversation revenait presque journellement.

« Il m'arrive quelquefois, malgré moi, de penser que vous ne reconnaissez pas toute l'étendue de mes sacrifices et de mes efforts, fit la veuve du colonel avec un soupir comprimé. Par

exemple, vous n'avez jamais porté cette robe neuve que je vous ai achetée pendant les soldes d'été.

– Je crois vous avoir dit, ma mère, que cette robe ne peut absolument pas m'aller. Ce n'est pas le genre de robe avec lequel j'oserais sortir. Franchement, j'aime mieux celles que je choisis moi-même.

– Vous êtes vexante, Ève, dit Mme Smith avec aigreur, extrêmement vexante... »

Ève ne répondit rien, jugeant toute riposte inutile.

« De plus, l'autre soir, quand M. de Costa est venu, vous êtes descendue sans un bijou sur vous. Pourtant, dans votre chambre, j'avais déposé sur votre table mes propres perles, mes propres boucles d'oreilles. »

Ève sourit :

« Ma chère mère, c'est encore une chose au sujet de laquelle nous avons déjà discuté. Même pour vous être agréable, je refuse de porter des perles fausses, et de plus, je me sentirais ridicule d'exhiber des parures que tous nos amis ont vu cent fois sur vous. »

Et Ève se mit à rire franchement :

« On ne peut guère s'y tromper ; si vos perles étaient vraies, votre collier vaudrait au moins deux millions, d'après la grosseur des perles !

– Il y a pourtant une certaine finesse dans ces sortes d'imitations... » dit Mme Smith sans insister.

Une trêve de quelques instants suivit cette conversation, mais au moment où la jeune fille pliait sa serviette et se préparait à quitter la table, sa belle-mère revint à la charge.

« Que se passe-t-il avec le jeune de Costa ? demanda-t-elle.

– Que voulez-vous qu'il se passe ?

– Vous a-t-il demandée en mariage ?

– Ma foi, je ne sais plus, j'ai oublié, dit Ève avec insouciance. Vous voulez parler de ce gros brun, avec une ridicule petite moustache ? »

Mme Smith fronça les sourcils.

« Vous avez tort de parler de lui avec tant de désinvolture, dit-elle sèchement. C'est un excellent parti, son père est immensément riche. Et M. Deane ? »

Ève se leva.

« Ce ne sont pas des questions à aborder au petit déjeuner, dit-elle en dissimulant son irritation. Cela réduit l'amour et le mariage au niveau d'une tartine de pain beurré.

– Bien, mais tout de même, est-ce que M. Deane… ?

– Quoi, M. Deane ? cria Ève, gagnée par l'énervement.

– Vous a-t-il demandée en mariage, ma chère petite ? Laissez-moi vous rappeler que M. Deane possède une fabuleuse fortune, et qu'il est d'une générosité sans borne. Il a été extrêmement aimable avec moi, et il m'a promis…

– Il m'a demandé ma main, là ! interrompit Ève avec lassitude. Si vous voulez le savoir, il est venu ce matin, à 5 heures, pour faire sa demande. »

Mme Smith ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. La bonne dame était « knock-out », selon la forte expression de Martha-Anne, qui, tout en enlevant les tasses, suivait la scène avec une intense jubilation intérieure.

Enfin, un peu remise, elle balbutia avec incrédulité :

« À 5 heures du matin… une demande en mariage… c'est impossible !

– Martha-Anne est allée lui ouvrir. Vous n'avez qu'à l'interroger si vous ne me croyez pas, dit Ève.

– Pourquoi ne m'a-t-on pas réveillée ? demanda Mme Smith, tous ses instincts combatifs revenus et pénétrée du regret d'avoir manqué quelque chose d'extraordinaire.

– Parce que ce n'est pas vous qu'il demandait en mariage, répondit Ève tranquillement. Sa visite ne concernait que moi. »

Mme Smith, blessée, se leva à son tour.

« Vous oubliez un peu à qui vous parlez, Ève, dit-elle avec une certaine dignité. Vous oubliez également les sacrifices et les efforts auxquels je faisais allusion tout à l'heure.

– Je n'oublie rien de tout cela, dit vivement Ève. Malheureusement, je sais parfaitement que vos sacrifices n'ont pas tant été effectués en vue de mon bonheur futur que pour arranger vos petites affaires. Je suis peut-être un peu brutale de parler ainsi, mais je ne comprends pas pourquoi vous vous obstinez à jouer cette comédie lorsque nous sommes tête à tête. Il serait bien plus simple de parler franchement, tranquillement, sans scènes et sans cris ! »

Mme Smith renifla, chercha son mouchoir, et se tamponna les yeux, mais renonça bientôt à cette manifestation, à laquelle elle comprenait vaguement qu'Ève resterait peu sensible. Ève était dure, c'était évident ; elle tenait de son père, le colonel, certaines aspérités de caractère auxquelles la veuve s'était heurtée jadis en agitant vainement des mouchoirs grands comme des draps de lit. Il était même l'auteur d'une théorie déplorablement terre à terre, selon laquelle plus un sujet pleurait, moins il transpirait, théorie dont il citait volontiers des passages à son épouse dès que celle-ci faisait mine de jouer les Biblis.

La question du mariage d'Ève avait déjà été souvent agitée, mais les circonstances obligeaient maintenant Mme Smith à faire le point.

Elle avait dépensé beaucoup d'argent, effectivement, bien que pas tout à fait de la façon dont elle se glorifiait. L'excentrique conduite du « Gaz de Long Island » n'était rien auprès de l'attitude monstrueuse d'un puits de pétrole en Russie, auquel s'intéressait la veuve du colonel.

Une grosse partie du capital de Mme Smith avait fondu, à force de boucher des trous, çà et là, au fur et à mesure de fâcheuses spéculations.

Elle aimait à recevoir des lettres à la fois respectueuses, familières, déférentes et confidentielles, mais pleines d'autorité, signées selon l'usage pour ce genre de missive par « Votre Directeur ». Il lui semblait qu'il s'agissait de relations personnelles, intimes et importantes qu'il s'agissait de ne pas froisser et de se concilier par une docilité empressée.

En ce qui concerne le puits de pétrole, « Votre Directeur » avait commencé ses rapports et sa correspondance avec un optimisme de bon aloi, laissant supputer, à mots couverts, des bénéfices substantiels. Peu à peu, pourtant, les perspectives s'étaient assombries. « Votre Directeur » et son équipe avaient fouillé sans succès les entrailles de la terre ; le perfide pétrole leur filait sous le nez, et allait s'installer dans un autre champ pétrolifère.

Il en fallait davantage d'ailleurs pour décourager « Votre Directeur » et ses valeureux amis. Moyennant un petit appel aux actionnaires, ils faisaient l'acquisition du champ de pétrole voisin, et « Votre Directeur » informait Mme Smith, en une lettre confidentielle comme un secret chuchoté à voix basse, que des résultats définitifs ne tarderaient pas à être acquis.

Six mois plus tard, en effet, des résultats étaient acquis, mais ils étaient catastrophiques. Le pétrole, pris de panique, s'était enfui à trente verstes de distance.

« Votre Directeur » examinait très sérieusement la situation, et le cœur de Mme Smith fut ému de constater son dévouement et le souci qu'il prenait de ses intérêts. Par ailleurs, ce mot de « verstes » chantait à ses oreilles comme une mélodie exotique. Somme toute, un puits de pétrole existait certainement dans ce pays étranger où les kilomètres avaient un drôle de nom et où il était bien naturel que les choses ne se passent pas comme ailleurs.

Elle n'avait tout d'abord pris qu'un nombre d'actions limité dans cette société, mais quand elle eut reçu de « Votre Directeur » cette lettre confidentielle (polycopiée à raison de cinq mille exemplaires, mais elle n'en savait rien), Mme Smith sentit qu'elle devait reconnaître cette confiance comme elle le méritait.

Elle ordonna donc à son agent de change d'acheter à terme un gros paquet d'actions de la société. Cette décision reçut d'ailleurs l'approbation enthousiaste du courtier, qui portait le nom, à franche saveur de terroir écossais, de Douglas Kenneth Mac Dougall. Il était chauve, avec des oreilles décollées, des paupières ourlées, une bouche lippue et de courtes jambes : sa police d'assurance, établie ainsi que tous ses biens sur la tête de sa femme, était au nom de Salomon Eckmann.

Cet enfant d'Israël cultivait à l'occasion les lettres : il avait publié une brochure intitulée : « L'Art du Placement », avec ce sous-titre : « Comment gagner un million ».

On pourrait croire qu'un ouvrage si précieux était vendu au poids de l'or. Eh bien non ! Salomon Eckmann, véritable philanthrope, envoyait l'œuvre de sa vie, franco de port et d'emballage, à quiconque en faisait la demande.

Il est vrai que si, après l'avoir feuilleté, on jetait le livre dans un coin et on l'oubliait, le Calédonien d'adoption, sans doute douloureusement surpris et un peu froissé, vous écrivait des lettres persuasives, dans l'enveloppe desquelles il glissait quelques alléchants prospectus au sujet d'une mine d'or, d'un puits de pétrole ou d'une plantation de canne à sucre.

Il avait adopté, et s'en félicitait, le système du « relançage », système assez analogue à celui du clochard qui suit le gros monsieur au cigare, dans l'espoir qu'à un moment ou à un autre, il jettera son mégot.

Bref, le résultat de l'œuvre littéraire et des avis désintéressés de M. Mac Dougall ou d'autres courtiers aux noms fleurant l'Ancien Testament avait été de délester Mme Smith de quelque 130 000 francs, somme peu considérable pour une habitante du quartier de Bayswater. Aussi Mme Smith en prenait-elle rapidement son parti, une fois le premier choc passé.

On supporte aisément une perte au lendemain de celle-ci ; les conséquences ne commencent guère à s'en faire sentir d'une façon gênante qu'au bout de quelques mois.

Ève était loin de connaître tout le détail des folies de sa belle-mère, sinon elle s'en serait tourmentée bien plus que celle-ci. L'aimable dame puisait un réconfort dans la persuasion qu'elle était une grande financière. Elle s'« arrangeait », ayant du premier coup compris le délicat procédé qui consiste non pas à prendre à Pierre pour payer Paul, mais à emprunter à Pierre de quoi rembourser à moitié Paul, pour utiliser l'autre moitié à continuer à jouer à terme d'après des « tuyaux sûrs ».

De cette façon, si les tuyaux ne crèvent pas, on pourra rembourser à la fois Pierre et Paul, et sinon, Paul aura au moins reçu une part de la dette contractée envers lui.

Mme Smith avait élu un jour spécial pour s'occuper en grand de ses opérations financières. Elle entra donc ce jour-là

dans son cabinet de travail. Inconsciemment peut-être, elle avait espéré que ses comptes sortiraient d'eux-mêmes du chaos où elle laissait ses tiroirs et ses dossiers, et viendraient s'aligner en sages colonnes de chiffres sur son bureau. Au fond d'elle-même, elle se sentit un peu désappointée en constatant que cette tâche d'envergure lui restait entièrement à remplir.

Aussi, de même que bien d'autres personnages plus haut placés qu'elle, Mme Smith renonça-t-elle à la rebutante entreprise de mettre de l'ordre et de voir clair dans sa position, préférant supputer ce qu'elle pourrait bien faire si un boom se produisait sur ses puits de pétrole, et si elle disposait de cinquante millions.

Elle passa une matinée fort agréable dans cette occupation, et aborda l'après-midi avec l'impression de s'être considérablement enrichie.

Pendant ce temps, Ève avait été laissée à ses propres rêveries.

Elle avait peu de distractions, et ne comptait pas le soin de faire sa correspondance parmi celles-ci. Elle passa pourtant la plus grande partie de l'après-midi devant le secrétaire du salon.

Elle s'était dit une centaine de fois qu'il était parfaitement inutile qu'elle écrivît à Tatham, qu'elle lui avait fait part de tout ce qu'elle avait à lui dire et que si elle abordait de nouveau la question, il en résulterait inévitablement de nouvelles entrevues, de nouvelles supplications et de nouveaux colloques absolument superflus puisqu'elle était bien sûre de ses sentiments à son égard.

Cependant, Ève avait envie de lui écrire. Je ne suis pas un psychologue, et je ne veux pas essayer de disséquer le cœur de Miss Smith. Je ne vois qu'une seule explication, qui doit être aussi claire pour le lecteur que pour moi : c'est que, telle une ti-

mide héroïne romantique, Ève Smith venait de sentir que Tatham ne lui était pas entièrement indifférent.

Elle constatait qu'elle pensait bien plus à lui ce jour-là qu'elle ne l'avait jamais fait, que son visage et ses paroles lui revenaient sans cesse à l'esprit, et même qu'elle mettait une certaine complaisance dans ces pensées.

Pour la première fois de sa vie, elle éprouvait le besoin de quelque chose et de quelqu'un.

Il lui était évidemment déjà arrivé de désirer une nouvelle robe, un changement d'air, un thé meilleur que celui que confectionnait Martha-Anne dans la cuisine, mais jamais elle n'avait ressenti le désir d'une présence, désir qui s'accroissait d'heure en heure.

Elle souhaitait voir Tatham, juste pour lui parler. Elle sentait que son esprit troublé serait ainsi calmé. Elle ne cherchait pas à savoir pour quelle raison son esprit était troublé ; en tout cas, elle n'était pas amoureuse de lui, elle se refusait absolument à en envisager même l'éventualité ; la cause, à son avis, était entendue une fois pour toutes.

On peut, n'est-ce pas, éprouver de l'intérêt pour quelqu'un sans ressentir d'amour ? Voilà ! elle éprouvait de l'intérêt pour Tatham. Elle aurait voulu qu'il soit près d'elle, pour l'écouter exposer ses plans extraordinaires.

Elle avait souvent interrompu des tentatives de confidences de ce genre. Plusieurs fois déjà, il avait voulu lui dévoiler tout ce qu'il avait brièvement résumé ce matin-là. À chaque fois, elle avait détourné la conversation, embarrassée de le voir s'engager dans des considérations trop personnelles.

Elle regrettait aujourd'hui ces occasions perdues. Cela, elle se l'avouait loyalement : elle regrettait d'avoir délibérément écarté la confiance d'un homme qui méritait d'être écouté.

Ève désirait donc écrire à Tatham pour lui faire part de toutes ces découvertes. Malheureusement, c'était impossible. Elle déchira la lettre qu'elle venait de commencer, sortit, presque machinalement, une nouvelle feuille de papier de son buvard, et recommença :

« Cher Monsieur,

« Je crois que... »

Là était la difficulté. Que croyait-elle qu'elle pût lui dire sans aussitôt ressusciter des espoirs qui devaient être évanouis ?

La corbeille à papiers, pleine de feuilles rageusement chiffonnées, témoigna bientôt de la perplexité dans laquelle Ève était plongée.

En désespoir de cause, elle sortit et erra, désœuvrée, dans un square du quartier. Ève était mécontente d'elle-même, et rentra bientôt, sans avoir trouvé l'inspiration.

En franchissant le seuil de la maison, elle s'aperçut qu'elle était rentrée si rapidement parce qu'elle avait craint d'être absente si Tatham se présentait dans le courant de l'après-midi.

Décidément, une amitié avec lui devait être charmante. Il appartenait à la catégorie des hommes qui font des camarades parfaits.

Elle allait lui écrire pour lui faire part de ses intentions purement amicales.

Ève se saisit donc d'une neuvième feuille de papier :

« Cher Monsieur,

« Je crois que... »

Mais il avait une imagination tellement prompte qu'il allait immédiatement s'imaginer autre chose que ce qu'elle voulait lui dire. Il allait croire qu'elle était une coquette banale, désireuse

de jouer avec son pouvoir sur lui sans s'engager ! Il allait penser qu'elle voulait essayer de l'attacher à son char, et peut-être, effectivement, l'empêcherait-elle ainsi de rencontrer la femme qu'il lui fallait ?

Là encore, elle se sentait perplexe. Elle n'arrivait pas à se représenter la femme qui conviendrait à un homme comme Tatham. Elle y réfléchit longuement, passa en revue, en esprit, toutes les jeunes filles de sa connaissance, sans qu'aucune lui parût pouvoir briguer l'honneur d'être distinguée par le capitaine.

À n'en pas douter, Tatham était l'homme d'un seul amour, emplissant sa vie entière, chevaleresquement vouée à une seule image...

Je ne sais ce qui incita Miss Smith à s'emparer d'une dixième feuille de papier :

« Cher Monsieur,

« Je crois que... »

Et puis non ! il n'était pas possible d'écrire d'une façon si conventionnelle à un homme qui l'était si peu.

La dixième feuille eut le sort des neuf premières.

Le stock de papier à lettres de la maison de Bayswater aurait sérieusement baissé si, au moment où Ève se décidait pour une nouvelle formule, Martha-Anne n'avait annoncé M. de Costa.

Aussitôt, la jeune fille cacha sous le buvard la lettre qu'elle venait de commencer, poussa la corbeille à papiers, du bout du pied, sous la table, et se tourna avec humeur vers le visiteur qui pénétrait dans le salon.

C'était bien la première fois qu'Ève éprouvait un sentiment particulier quelconque, même hostile, envers ce vague échantillon de la faune qui fréquentait le salon de Bayswater.

Aussi fut-elle choquée de constater qu'en dépit de la froideur marquée qu'elle affectait, le gros petit jeune homme était peu à peu arrivé à prendre des manières de familier de la maison.

En souriant, il lui avait tendu sa main manucurée d'un air qui, s'il n'était pas tout à fait un air de propriétaire, semblait savourer à l'avance une entrée en possession dont il paraissait certain.

« Et comment va, aujourd'hui ? » dit-il familièrement.

Il tendit son chapeau et ses gants à Martha-Anne sans solliciter du regard l'assentiment d'Ève. Fait minuscule, mais qui, aux yeux prévenus de la jeune fille, marquait une insupportable confiance en soi.

« Pour un peu, pensa-t-elle avec irritation, il réclamerait ses pantoufles ! »

Il s'avança vers la fenêtre, jeta un coup d'œil dehors, en soulevant le rideau, et mit ses mains dans ses poches. Décidément, il agissait comme chez lui !

« J'étais passé pour voir votre mère », dit-il enfin, en se tournant vers Ève.

Elle traversa la pièce et sonna.

« Mme Smith sera sans doute ravie de vous voir », dit-elle sèchement.

Martha-Anne apparut aussitôt, ce qui laisse à penser qu'elle ne s'était guère éloignée du trou de la serrure.

« M. de Costa désire voir Mme Smith, fit suavement la jeune fille. Voulez-vous lui demander si elle peut le recevoir ? »

Et elle renvoya la domestique d'un signe. De Costa était déconfit. Quand Martha-Anne revint, il était occupé à contempler pensivement la pointe de ses souliers, et semblait n'avoir pas osé prononcer un mot entre-temps.

« Mais j'aurais voulu vous voir aussi, protesta-t-il, en se levant de mauvaise grâce pour suivre la servante. J'ai quelque chose de très important à vous dire.

– Oh ! cela peut sûrement attendre, dit Ève, légèrement. D'ailleurs, il faut que je sorte…

– Mais non ! fit de Costa avec véhémence. C'est très important, je vous assure. Papa va venir dans une demi-heure. Il faut absolument que vous soyez là ! »

Il sourit mystérieusement :

« Papa aime beaucoup votre mère, et il veut la faire profiter d'une bonne affaire, là !

– Elle en sera sûrement enchantée, fit Ève poliment.

– Écoutez donc ! » reprit de Costa.

Il lança un coup d'œil sur la domestique, qui attendait toujours près de la porte, puis sur Ève, qui négligea de comprendre cette muette prière.

« Si nous arrivons à ce que nous voulons, avec cet aventurier de Tatham, votre mère deviendra très riche », dit-il en baissant le ton de sa voix.

Il put être satisfait de l'effet de ses paroles, car les traits d'Ève prirent aussitôt une expression d'intérêt considérable.

« Tatham ? répéta-t-elle.

– Ah oui, c’est toute une histoire ! Le grand type qui est venu ici sous le nom de Deane, s’appelle en réalité Tatham. Si je vous racontais tout ce que je sais sur lui, vous seriez..., »

Il allait dire « épatée », mais se rattrapa à temps, et y substitua adroitement un autre mot.

« ... Vous seriez bien surprise ! C’est un escroc, un dangereux filou, et papa a demandé un mandat d’arrêt contre lui. C’est une des choses au sujet desquelles il voudrait vous voir... »

Hors d’haleine, il s’arrêta. Ève jeta un regard sur l’attentive Martha-Anne.

« Je vous sonnerai, ma fille », dit-elle.

Martha-Anne s’éclipsa en marmonnant des paroles confuses.

« Voyons, que signifie tout cela ? demanda Ève. Asseyez-vous donc, je vous en prie. »

De Costa ne se sentait plus de joie devant le résultat de ses discours.

Il dévisagea Ève avec attention : « Vous devez d’ailleurs savoir bien des choses à ce sujet, dit-il. Il avait l’air assez emballé... J’espère que vous ne vous y êtes pas laissée prendre, car je connais des choses...

– Eh bien, dites-les ! fit Ève d’une voix acide. Vous vous exprimez en charades !

– Eh bien, voilà, fit hâtivement de Costa. Tatham s’est servi d’une information que lui avait donnée papa, pour commettre un acte de piraterie en haute mer. Nous sommes sûrs que c’est le même homme que ce Deane, qui d’ailleurs a presque avoué sa véritable identité à papa et à moi. Si nous pouvions avoir un troisième témoignage, il serait à notre merci... Et puis ce n’est pas tout ! Tatham a découvert une île, dont nous ne connaissons

pas exactement l'emplacement, mais papa est sûr qu'elle est pleine d'or... »

De Costa, emballé par son récit, ponctuait les passages les plus palpitants en frappant du poing dans la paume de sa main.

« Il y a assez d'or dans cette île pour faire de nous tous des millionnaires ! Tatham s'en est emparé en croyant qu'elle appartenait à l'Angleterre, mais si c'est bien l'île que nous pensons, elle est sous la domination portugaise ! »

Il y avait un accent de triomphe dans ses dernières paroles.

« Dès que nous serons certains de ne pas nous tromper, papa partira pour Lisbonne et obtiendra une concession du gouvernement pour l'exploitation de l'île. Tatham sera délogé et... »

La porte s'ouvrit à ce moment sur Mme Smith.

« Je vous attendais ! dit-elle avec un peu de reproche à de Costa.

– Excusez-moi, Madame, dit le jeune homme, mais je racontais justement à Ève...

– À Miss Smith ! corrigea Ève.

– À Miss Smith... reprit-il en balbutiant, inquiet du ton de la jeune fille. Je lui racontais donc... l'histoire de Tatham.

– C'est amusant, n'est-ce pas ? dit Mme Smith en s'asseyant. Cela me rappelle les romans d'aventures que je lisais lorsque j'étais enfant.

– Mais êtes-vous sûr qu'il a trouvé de l'or sur cette île ? questionna Ève.

– Nous n'en sommes pas certains, reprit de Costa, et même nous n'en aurions rien su sans Mme Smith. »

Il échangea un regard d'amicale intelligence avec la dame.

« Il a eu la bêtise de nous mettre lui-même sur la voie...

– Avec sa « Compagnie des Mines d'Or », acheva complaisamment Mme Smith, en dodelinant de la tête.

Ève se tourna vers sa belle-mère, les joues en feu, les yeux pleins d'éclairs.

« Vous leur avez parlé de cela ? s'exclama-t-elle.

– Bien entendu, fit calmement Mme Smith. Je prends toujours l'avis de M. de Costa pour des investissements de cette nature. À vrai dire, poursuivit-elle, je désirais savoir si ces parts étaient négociables... Nos dépenses ont été très lourdes, ces temps-ci, et j'avais besoin d'un peu d'argent liquide. Lorsque j'ai parlé à M. de Costa de cette mine, il m'a causé la plus grosse émotion de ma vie : la mine n'était pas cotée en Bourse ! »

Mme Smith joua un moment avec son collier.

« Je ne veux pas dire, ajouta-t-elle, que ce bon M. Deane soit un imposteur. Il peut y avoir je ne sais quel malentendu, mais de toutes façons, cette histoire est bien curieuse.

– Nos intentions sont donc très simples, reprit de Costa. Cette compagnie à la noix...

– Ne parlez donc pas de cette façon, intervint froidement Ève. Lorsqu'on connaît le capitaine Tatham, on ne peut pas douter que, si sa compagnie n'est pas encore connue en Angleterre, elle n'en existe pas moins effectivement, dans l'île Tatham...

– L'île Tatham ! cria de Costa en bondissant sur ses pieds. Où est-elle ? »

Ève se serait mordue la langue pour se punir de sa sottise.

« Il vous a tout dit ! »

Il tendait vers elle un index accusateur.

« Il vous a dit son nom aussi, continua de Costa. Capitaine Tatham – non pas M. Tatham, hein ? – et l'île Tatham ! Ah, tout va bien marcher maintenant !

– Je savais qu'Ève serait au courant, dit modestement Mme Smith.

– Enfin, que voulez-vous de moi ? » dit la jeune fille qui avait retrouvé son calme.

Une expression de surprise passa sur le visage du jeune de Costa.

« Eh bien, mais... que vous nous fassiez part, à votre mère et à nous, des informations qui vous ont été communiquées...

– Et vous croyez que je peux révéler les confidences que le capitaine m'a faites ? »

De Costa fut trompé par la façon mielleuse dont Ève avait prononcé ces paroles.

« Il ne faut pas prendre les choses au tragique, dit-il avec un sourire accommodant. Ce Tatham est un chenapan...

– Je vous conseille de ne pas m'en dire davantage, fit Ève d'un ton sur lequel il n'y avait plus à se tromper. Il suffit qu'une personne de la famille vous serve déjà d'espion auprès d'un homme dont aucun de vous n'est digne de délacer les souliers ! »

De Costa resta muet, abasourdi d'indignation et de surprise. Quant à Mme Smith, elle estima que la circonstance exigeait un déploiement de majesté plus grand encore qu'à l'habitude. Elle se leva lentement, toute pareille à la reine Victoria devant un pair récalcitrant.

« Ma fille, dit-elle, vous me blessez profondément.

– Ainsi donc, fit Ève, sans relever l'interruption de sa belle-mère, vous aviez comploté entre vous de me faire commettre un acte de la plus basse lâcheté, de me faire trahir des secrets qui m'ont été confiés dans des circonstances que je puis considérer comme flatteuses, tout comme si j'étais une femme de chambre indélicate qui écoute aux portes ! »

Je me demande si Martha-Anne, l'oreille collée à la serrure, changea de visage en entendant ces paroles ?

« Et, pire encore, ce n'est pas une vulgaire indiscrétion sur laquelle vous comptez de ma part, reprit Ève en qui la colère grondait maintenant. Vous croyez que je vais trahir sans hésiter un secret qui pourrait le conduire à la ruine, qui détruirait des années de labeur et de sacrifices... »

Ève, furieusement, marchait de long en large, sous les yeux atterrés de de Costa et de sa belle-mère.

« Ne comprenez-vous donc pas tout ce que ces hommes ont enduré avec leur chef, tout ce qu'ils ont supporté pour entrer en possession de leur petit royaume ?... Et vous osez penser que je tremperais dans un aussi infâme complot ? »

Le petit de Costa trembla sous son regard.

« Je croyais... murmura-t-il.

– Vraiment, vous croyez !... pauvre idiot ! » cria littéralement Ève, déchaînée.

Un silence suivit cette apostrophe. De Costa, à son tour, luttait contre la colère. Son visage était devenu pourpre, et sur son front, des veines bleues saillaient :

« Vous ne savez pas tout, dit-il enfin, d'une voix étouffée par la rage. Votre mère et moi, nous connaissons mieux que vous ce que vous avez à faire... Je suis venu cet après-midi pour vous demander en mariage... pour partager avec vous les millions que doit rapporter cette entreprise... »

Ève ricana insolemment.

« Je vous aime ! cria de Costa, et je préférerais mourir que de vous faire l'insulte devant laquelle Tatham n'a pas hésité... Oui, si vous saviez ce qu'il a fait...

– Oh ! dites-le une fois pour toutes, fit Ève avec indifférence. Je suis fatiguée de vos vagues menaces et de vos mystérieuses informations. »

De Costa n'hésita plus :

« Eh bien, dit-il, il y a trois jours, Tatham a demandé une licence de mariage spéciale !

– Une licence de mariage ? » fit Ève d'une voix incertaine.

Elle sentit les battements de son cœur s'arrêter, et il lui sembla que le sol lui manquait. De Costa vit qu'elle se mordait les lèvres et s'agrippait convulsivement au dossier d'une chaise. Il se sentit satisfait de l'effet produit, et se mit en devoir d'exploiter ce succès.

« Oui, dit-il. Ce bas aventurier, gonflé de présomption, a eu cette audace !

– Cette audace ? répéta Ève, qu'une idée venait brusquement d'inonder d'une joie singulière. De quelle femme s'agissait-il donc ?

– Sans même vous consulter, il a fait établir la licence à votre nom ! s'écria de Costa, certain maintenant de la victoire. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Ève n'en dit rien du tout, mais les couleurs lui revinrent, et elle cacha la rougeur de ses joues entre ses mains.

XII

RÉCIT DU QUATRIÈME TÉMOIN : RICHARD CALLUS *(suite)*

Un fait ressort, à mon avis, de ce témoignage, c'est que toute force gagne à s'appuyer sur les sages conseils d'une tierce partie, qu'il s'agisse des nations ou des individus. Napoléon n'a jamais mieux réussi que lorsqu'il a écouté ses conseillers, et le plus grand monarque d'Europe est le roi d'Angleterre, qui s'efface devant son Parlement. De même, Tatham changea de beaucoup, à son avantage, lorsqu'il reçut les avis d'Ève Smith. La jeune fille avait une personnalité qui méritait bien tout l'amour que lui avait voué Tatham, ainsi que la suite le montrera.

Tatham et moi, nous étions arrivés à Doncastre, la veille du Prix du Portland Plate. Il avait retenu, dans le meilleur hôtel de la ville, un appartement pour nous deux, et, me dit-il, il se proposait de passer quelques jours dans cette charmante région.

Nous passâmes la soirée à édifier nos plans pour les paris de la course du lendemain.

Je remarquai avec surprise que Tatham n'avait pas tout son entrain habituel. Son enthousiasme, son ardeur, semblaient subir une éclipse, au point qu'il en devenait presque taciturne.

Doncastre regorgeait d'une foule animée et élégante, car le Roi honorait les courses de sa présence, et un certain nombre d'autres têtes couronnées séjournaient dans les châteaux du voisinage.

Au cours d'une petite promenade, ce soir-là, nous aperçûmes de loin l'équipage du roi d'Angleterre et cette vue rendit à Tatham un peu de son ancienne exubérance. Pendant le dîner, il revint à quelques formules, négligées ces temps derniers, et je l'entendis de nouveau proférer en toute simplicité : « *Notre* bon plaisir sera… » ou « *Notre* domaine. » Au dessert, il fit même un croquis des armoiries de l'île.

Le lendemain, au matin, nous eûmes la visite de l'entraîneur. Il était soucieux, car l'*Éclaireur Volant* avait tiré un mauvais numéro et, alors que d'excellents chevaux tiendraient la corde dès le départ, il allait être le dix-septième sur le rang, ce qui présentait un sérieux handicap.

Je partageais l'inquiétude de Holton, tandis que Plant, le jockey, continuait à marquer la même tranquille assurance que Tatham :

« Je connais bien l'*Éclaireur* maintenant, disait le petit jockey, et pour partir à un mauvais rang, il n'en triomphera que d'une façon plus éclatante ! »

Holton haussa légèrement les épaules, et conseilla à Tatham de ne pas faire de trop gros paris, mais le capitaine, comptant beaucoup sur Doncastre, avait rassemblé tous ses capitaux, et n'eut cure des conseils pourtant parfaitement raisonnables de l'entraîneur.

Il plaça des sommes si importantes sur son cheval que j'entendis bientôt dire que l'*Éclaireur* était favori, et je laisse à penser de ce que représentait une telle cote dans une course où figuraient tant d'écuries célèbres, représentées par des chevaux hors de pair.

Mon premier mouvement avait été de ne pas assister à la catastrophe, si celle-ci devait avoir lieu comme je ne le redoutais que trop, mais je rencontrai à Doncastre quelques aimables con-

frères de la presse hippique, qui m'offrirent une place à la tribune des journalistes, et je finis par accepter.

J'arrivai au moment précis où le drapeau blanc était abaissé. Le départ fut parfait, et les chevaux s'élancèrent en une seule ligne, comme un régiment de cavalerie, mais quelques secondes plus tard, la ligne était déjà rompue, et les manœuvres commençaient pour prendre position.

Comme les chevaux dépassaient certain tournant célèbre du champ de courses de Doncastre, j'aperçus la toque cerise à l'extrémité de l'aile droite, et intérieurement, je le mis hors de la compétition.

La course se concentrait maintenant sur le peloton, formé de quatre chevaux. Ils se tenaient, à un quart de tête près, en un effort magnifique vers le poteau, qui n'était plus qu'à vingt mètres...

Soudain, comme par magie, ces quatre chevaux furent cinq, la toque cerise se détacha du peloton malgré les efforts acharnés des autres jockeys, et en deux foulées, l'*Éclaireur Volant* fut au poteau, remportant sa quatrième victoire consécutive !

« Eh bien, me dit Tatham d'un ton guilleret, quand je le rejoignis après la course, la centrale électrique est payée, maintenant ! »

Sur ce, il m'entraîna dans la foule qui se pressait sur le passage du roi d'Angleterre qui repartait pour Londres, et Tatham joignit sa voix de stentor aux acclamations.

Nous nous disposions à revenir au pesage, quand nous aperçûmes Holton qui se hâtait vers nous en agitant un télégramme.

« C'est une dépêche que le groom de votre hôtel vient d'apporter pour vous au paddock », annonça-t-il.

Tatham s'en empara et l'ouvrit. Son visage s'illumina dès qu'il y eut jeté un coup d'œil, et sans un mot, il me la tendit. Je lus ces mots :

« Revenez immédiatement à Londres. J'ai à vous parler d'extrême urgence. – Ève Smith. »

Je n'avais pas achevé cette courte lecture que déjà Tatham avait fait signe au premier des taxis en stationnement devant le champ de courses.

« À la gare, aussi vite que possible ! » ordonna-t-il en s'engouffrant dans le véhicule.

Pendant le chemin, je consultai l'indicateur. Le prochain train était dans une heure, et c'était un omnibus.

« Vous devez vous tromper ! » dit Tatham.

Il étudia à son tour l'indicateur, et dut se rendre à la réalité.

« Nous allons faire chauffer un train spécial », déclara-t-il.

Mais aussitôt il s'assombrit.

« Avez-vous de l'argent ? » me demanda-t-il.

Malgré mes pressentiments, j'avais fidèlement parié sur l'*Éclaireur*, mais je n'avais pas encore eu le temps de retirer mes gains, et je me trouvais à la tête d'une centaine de francs seulement.

« Je suis exactement dans le même cas, dit Tatham, mais nous allons tout de même voir ce que nous pouvons faire. »

À mon avis, c'était tout de suite vu, nous n'avions plus qu'à attendre patiemment au buffet pendant une heure, car les compagnies de chemins de fer n'ont pas l'habitude de faire chauffer un train spécial à crédit.

Nous arrivâmes à la gare avec la fin de l'escorte du Roi. Le visage de Tatham s'éclaira, et un sourire de triomphe passa sur ses lèvres.

« Marchez derrière moi, je vous en supplie, me chuchota-t-il, et prenez un air affairé et désagréable ! »

Renonçant à comprendre, je lui obéis, et Tatham s'avança d'un air important sur le quai, où Sa Majesté échangeait des poignées de main avec des officiels tête nue.

Rien ne l'arrêta. Un inspecteur de police le dévisagea, et Tatham condescendit à lui adresser un sourire distant qui arrêta net ses velléités de nous interroger.

Le train royal venait de s'avancer entouré de vapeur, le Roi pénétra dans son wagon réservé, et sa suite se mit en devoir d'occuper les autres compartiments.

« C'est le train spécial du Roi, monsieur, dit en hésitant le chef de gare à Tatham.

– Monsieur est mon secrétaire, fit le capitaine, avec un geste négligent de la main vers moi.

– Je vous demande pardon ! » dit l'homme en s'effaçant devant Tatham qui, bon prince, lui adressa un hochement de tête protecteur.

Mon cœur battait un peu vite, tandis que je me hissais, derrière le capitaine, dans un compartiment de fumeurs, vide.

« D'ici à ce que le train parte, me dit Tatham à mi-voix, occupez-vous à ranger votre pardessus et votre chapeau dans le filet, afin de cacher votre visage si un inspecteur surveille les compartiments. »

Les quatre minutes qui suivirent nous semblèrent quatre siècles, puis le train s'ébranla, et prit rapidement de la vitesse.

« Là ! fit Tatham. Maintenant, advienne que pourra, ils ne peuvent plus nous mettre dehors avant Londres. »

Le train roulait depuis un quart d'heure, lorsqu'un homme passa rapidement dans le couloir, distribuant des coups d'œil discrets à chaque compartiment.

En nous apercevant il s'arrêta. C'était un grand gaillard à la mine fleurie, en provenance directe, indiscutablement, de Scotland Yard.

« Messieurs, dit-il en pénétrant dans le compartiment, il me semble que vous vous êtes trompés de train.

– Si vous voulez bien vous asseoir, dit Tatham avec courtoisie, je suis prêt à vous expliquer pourquoi. »

Il tendit le télégramme au détective qui le parcourut, après avoir regardé l'adresse.

« Ah ! vous êtes M. Deane, dit-il en souriant. Eh bien, puisque vous êtes là, vous pouvez y rester. J'ai entendu dire de haut lieu (il esquissa un salut) que les courses vous ont été favorables ? »

Il bavarda un moment avec nous sur les courses, puis se leva pour partir. Parvenu à la portière, il hésita un moment :

« À propos, dit-il en se retournant vers Tatham, vous savez sans doute que quelqu'un a voulu faire lancer un mandat d'arrêt contre vous ?

– Contre moi ? » fit Tatham sincèrement surpris.

Le détective fit un signe affirmatif :

« Oui, dit-il, pour piraterie et autres crimes du même genre. Le motif a paru fantaisiste, et le mandat a été refusé. »

Je me demandais comment ce fonctionnaire attaché à la personne du Roi pouvait être au courant des moindres potins de Scotland Yard, quand précisément, il éclaircit ce point :

« On s'est beaucoup occupé de vous, ces temps derniers, à Scotland Yard », dit-il avec un sourire.

Il agita l'index d'un air de feinte sévérité.

« Nous avions craint, de votre part, une tentative d'usurpation du trône d'Angleterre ! »

Je l'entendis rire tout seul dans le couloir, tandis qu'il s'éloignait. Quant à Tatham, il aurait pu dire, comme la reine Victoria : « Nous ne nous sommes pas amusé. »

« Cette supposition est une monstrueuse calomnie ! » proféra-t-il d'une voix tremblante d'indignation et de courroux.

*

* *

Il est de fait que la police britannique est fort rétive aux accusations qui sortent de l'ordinaire. Le senor Alphonso avait fait preuve d'ingénuité en s'imaginant qu'il n'aurait qu'à se présenter à Scotland Yard pour obtenir une lettre de cachet contre Tatham.

Il avait d'abord était traité comme un doux maniaque, puis, l'emportement lui venant, comme un fou agité, et lorsqu'enfin, il avait pu trouver quelque audience, la police n'en était pas moins restée récalcitrante.

Le senor Alphonso avait tout d'abord le tort d'être étranger, ce qui, aux yeux de toute administration britannique, donnait peu de crédibilité à ses dires. Par ailleurs, le fait de piraterie dont le Brésilien se prétendait victime semblait pour le moins sujet à caution.

Une enquête fut donc secrètement décidée, mais officiellement, don Alphonso se vit opposer poliment une fin de non recevoir à sa requête.

Ce jour-là, de Costa senior avait rendez-vous avec son fils dans un petit café de médiocre apparence du Soho. L'élégant Xavier fit la moue en entrant dans cet établissement dépourvu de chic, où il se mit en devoir d'attendre son père.

À 4 h. 15, don Alphonso surgit d'un taxi, paya chichement le chauffeur, et pénétra dans le café.

« Ah, te voilà ! » dit-il en apercevant son rejeton installé sur la banquette.

Il s'assit en face de lui, commanda un cognac, et quand le garçon eut disparu, tendit à son fils un journal de sports.

Le jeune homme parcourut les nouvelles de dernière heure, et rendit le journal sans mot dire.

« Son cheval a encore gagné, dit don Alphonso avec rage. Cet homme a dû faire un pacte avec le diable pour avoir tant de chance ! »

Pour pouvoir parler librement, les deux hommes s'exprimaient en portugais, bien que Xavier préférât généralement employer la langue de son pays d'adoption.

« Mais tout a une fin, poursuivit le vieux de Costa. Cette fois, je crois que je le tiens ! »

Son fils le regarda avec surprise.

« Je croyais que Scotland Yard refusait de marcher, dit-il.

– Il ne s'agit pas de Scotland Yard, mais de la concession. Mon correspondant de Lisbonne vient de me télégraphier que le gouvernement est prêt à me la concéder. Il ne reste qu'une difficulté… »

Don Alphonso baissa la voix : « Dans la région où je suis persuadé que se trouve l'île de Tatham, il y a au moins une douzaine d'îlots rocheux, et j'ignore absolument quel est celui où s'est établi le capitaine… Or, il faut absolument que nous soyons rapidement fixés et voici pourquoi : le prix de la concession est fort élevé, et je n'ai pas envie de me ruiner pour enrichir les Portugais, en m'assurant des droits sur des rochers qui ne contiennent pas un gramme d'or. J'ai l'impression que Tatham s'est établi sur l'îlot appelé « l'île du Diable », mais je n'en suis pas sûr, et je ne câblerai à notre correspondant que lorsque j'aurai une certitude.

– Ça doit être l'île du Diable, murmura Xavier.

– Tu en es certain ?

– Pas tout à fait, dit Xavier en hésitant, mais presque !

– Allons, allons ! fit son père avec impatience, nous ne jouons pas à colin-tampon ! Je te répète que la concession coûte un prix fou ; si je me trompe, il faut recommencer toutes les négociations, faire transférer ma concession et probablement payer deux fois plus cher. Il faut que nous sachions à quoi nous en tenir ! »

Il frappa du poing sur la table :

« Et je compte sur toi pour y arriver ! acheva-t-il.

– Mais comment ? »

Le vieux de Costa ne répondit pas tout de suite. Il sortit un étui d'argent de sa poche, choisit méticuleusement un cigare de la Havane, l'alluma, et lança un nuage de fumée par-dessus la tête de son fils.

« Tu m'as dit, n'est-ce pas, qu'Ève Smith en savait plus long que nous tous, et qu'elle connaissait probablement l'emplacement de l'île ? »

Xavier hocha la tête.

« Tatham lui a fait des confidences qu'elle a refusé de nous communiquer, mais je ne suis pas sûr du tout qu'il lui ait donné une description détaillée de son île, et en tout cas, elle ne nous dira rien.

– Et si je faisais arrêter Tatham sous un faux prétexte, et si je faisais citer la jeune fille comme témoin ? » suggéra don Alphonso.

Xavier s'agita sur sa banquette.

« Je ne veux pas qu'Ève soit citée en justice, dit-il, et d'ailleurs nous avons déjà vu qu'il n'était pas si facile de faire arrêter Tatham... »

Pendant deux longues heures, le père et le fils discutèrent ensemble.

Don Alphonso avait rendu visite à Ève le matin même, et elle ne fut pas surprise quand, un peu avant 7 heures, Martha-Anne annonça les deux visiteurs. Ève s'habillait pour le dîner, mais descendit rapidement, quelques minutes après leur arrivée. Les deux hommes la saluèrent, comme elle entrait dans le salon.

« Je suis venu chercher votre réponse », dit don Alphonso.

Xavier regarda son père avec surprise. Il ignorait encore que l'auteur de ses jours avait déjà vu Ève ce jour-là, et se demandait quelle proposition il avait bien pu faire à la jeune fille.

« Je n'ai pas d'autre réponse à vous donner que celle que vous connaissez déjà, répondit Ève avec calme. Même si je possédais les renseignements que vous me demandez, je ne pourrais vous les fournir. »

De Costa haussa les épaules, « Pourquoi ne voulez-vous rien dire à mon père ? plaida le jeune homme. Vous connaissez

pourtant toute l'importance de la chose, pour vous comme pour nous. Je suis sûr que votre belle-mère…

– Ma belle-mère ne pourra jamais me persuader de faire quelque chose que j'estime déshonorant et injuste, riposta Ève avec hauteur.

– Vous connaissez les conséquences qui peuvent en résulter ? » fit le vieux de Costa.

Xavier constata qu'Ève était très pâle, avec des yeux cernés et rouges d'insomnie.

« Je sais, dit-elle avec mépris, que vous m'avez menacée de faire arrêter le capitaine Tatham…

– Mais voyons, père, balbutia Xavier, tu m'avais promis… »

De Costa se tourna vers son fils avec un claquement de langue d'impatience.

« Tais-toi ! ordonna-t-il. C'est mon affaire, laisse-moi tranquille !

« Oui, dit-il en s'adressant à Ève, telle est en effet mon intention. Vous pouvez épargner à Tatham bien des ennuis si vous me dites ce que vous savez.

– Tu m'avais promis de ne pas dire cela ! protesta de nouveau son fils.

– Vas-tu te taire, à la fin ! fit don Alphonso avec une lueur dans les yeux qui intimida son fils. Je ne reculerai devant aucun moyen pour que Miss Smith me dise ce qu'elle sait, poursuivit sauvagement le vieux de Costa. Cet homme m'a trahi, et j'ai le droit de me venger du tort qu'il m'a causé et de l'argent qu'il m'a fait perdre ! »

Malgré sa détresse, Ève ne put s'empêcher d'éprouver quelque pitié pour Xavier, qui contemplait son père avec dou-

leur et confusion, en un reproche muet pour cette manœuvre indigne.

« Il n'y a pas de tribunaux en Angleterre qui m'obligeront à dire ce que je veux taire », dit Ève avec obstination.

C'est à ce moment dramatique que Mme Smith fit son entrée. D'un coup d'œil, elle jugea, ou crut juger la situation.

« Eh bien, eh bien ! fit-elle en minaudant alternativement dans la direction du père et du fils, je crois que vous avez réussi à convaincre cette petite fille entêtée !

– Pas encore, Madame, dit de Costa, en reprenant le masque de la courtoisie avec une virtuosité née d'une longue pratique, mais je ne doute pas que nous y parvenions bientôt. Ainsi que je l'ai dit à Mademoiselle, nous savons que vous partagez entièrement notre point de vue !

– Je l'attesterais devant Dieu même, dit Mme Smith avec ferveur, et quelque mesure que vous preniez à cet égard, vous pouvez tabler entièrement sur l'approbation d'une femme qui n'est pas seulement une mère attentive et dévouée, mais encore une femme du monde suffisamment avertie pour apprécier votre désintéressement à sa haute valeur ! »

Ce discours n'aurait pas été désavoué par Tatham. Après une pause, Mme Smith se tourna vers sa belle-fille :

« Ève, dit-elle avec une sobre tristesse, je n'ai jamais voulu encore exercer l'autorité que me confère sur vous mon âge et les droits que m'a conférés le héros qui a rendu sa grande âme au ciel (coup de menton au plafond). Cependant, quelle que soit mon habituelle réserve, les circonstances m'obligent à insister pour que vous adoptiez une ligne de conduite qui peut nous être profitable à tous, et contribuer à accroître le patrimoine de la famille qui vous fait l'honneur de vous rechercher… »

Elle échangea un léger salut avec de Costa.

« Mais la colère de cette famille peut être également redoutable, poursuivit Mme Smith avec un halètement. Ève, songez au scandale ! songez à votre père défunt ! songez à celle qui vous a tenu lieu de mère ! »

Cette scène était d'un mauvais goût si manifeste que les de Costa eux-mêmes en furent gênés. Quant à Ève, elle soupira.

« Il est bien inutile de me parler ainsi, ma mère, dit-elle. Cette scène publique n'arrange absolument rien.

– Petite malheureuse ! cria Mme Smith, vous faites bon marché de voir notre nom traîné dans les journaux aux côtés de celui de ce forban !

– J'ai autant le souci de l'honneur de notre nom que vous-même, ma mère, dit Ève, en relevant fièrement la tête.

– Il y paraît bien peu ! fit Mme Smith en hochant lugubrement la tête.

– La seule différence, cria Ève, soudain à bout de patience, c'est peut-être que je ne me livre pas à des manifestations déplacées et intempestives ! Les projets de M. de Costa me font horreur, mais s'il y donne suite, que puis-je faire pour l'en empêcher ? Mon dernier mot restera le même : je ne dirai rien. »

Le vieux trépignait de rage : « Je le saurai ! bégaya-t-il. Je saurai où se trouve cette damnée île ! Je... »

Il resta la bouche ouverte. Martha-Anne, toute émue, venait d'ouvrir la porte du salon à Tatham.

XIII

RÉCIT DU QUATRIÈME TÉMOIN : RICHARD CALLUS *(suite)*

> Ce court épisode est basé sur les témoignages conjugués d'Ève Smith et de Martha-Anne. On a délibérément rejeté les considérations feuilletonesques de Mme Smith sur « le noble aventurier » ou « comment triompha le véritable amour », cette fade littérature n'étant pas de saison dans cet ouvrage.

La jeune fille suivit le regard de de Costa, et aperçut Tatham. Elle devint cramoisie, et se mit à pétrir nerveusement son mouchoir.

J'étais entré sur les talons du capitaine et à la vue de cette scène, je fus fixé sur les sentiments d'Ève Smith.

Cependant, Tatham avait fait quelques pas en avant.

« Je crois avoir entendu prononcer mon nom », dit-il doucement.

Il ne s'adressait pas directement à Ève, et ne la regardait pas davantage.

Quels que fussent les défauts du vieux de Costa, il n'était pas lâche.

« J'ai en effet prononcé votre nom, dit-il en fixant sur Tatham ses petits yeux pleins de haine, et je consens à vous répéter ce que je viens de dire à Mademoiselle ! si vous m'indiquez où se trouve votre île, j'abandonnerai toute action en justice, si-

non, je n'ai qu'un geste à faire pour obtenir un mandat d'arrêt contre vous. »

Cette tentative de bluff tombait à côté, puisque Tatham avait été averti par l'obligeant détective du peu de succès des démarches de de Costa.

« Ah oui ? » dit-il avec un intérêt poli.

Il se rapprocha d'Ève qui le fixait avec anxiété, et lui sourit pour la rassurer.

« Nous avons l'impression, dit-il royalement, du bout des lèvres, que vous avez déjà tenté d'obtenir un mandat et que les autorités se sont refusées à vous donner les facilités de Nous embastiller. Quant à la situation géographique de Notre île, Nous sommes disposés à vous indiquer immédiatement la longitude et la latitude où elle se trouve. Elle est située...

– Arrêtez ! »

Dans son trouble, Ève venait de saisir le bras de Tatham, et le secouait violemment.

« Savez-vous pourquoi ils veulent obtenir ce renseignement ? Si vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre. Ils veulent vous enlever l'île !

– M'enlever l'île ! »

Tatham se mit à rire.

« Je ne crois pas, dit-il avec emphase, que ces messieurs parviendront à leurs fins ! »

Il y eut un silence. Les deux Brésiliens firent mine de partir.

« Nous verrons si vous triompherez toujours, grinça de Costa. Il se peut que le mandat ne m'ait pas été délivré, mais dans un jour ou deux, je recevrai des nouvelles de Lisbonne ! »

De nouveau, je vis Ève prête à défaillir d'angoisse. Son désarroi était pitoyable.

« Nous sommes prêts à faire face à toutes les accusations, dit altièrement Tatham, et Notre désir n'est pas de Nous soustraire à un procès public. Nous avons foi en la justice de Notre cause ! »

Tatham paraissait déjà enchanté à l'idée d'un procès d'État où il jouerait le rôle principal, et je suis certain qu'à ce moment, il songea que Westminster, qui vit jadis le procès de l'infortuné roi Charles Ier, ne serait pas indigne d'être le cadre du procès *Tatham Rex*.

De Costa et son fils n'avaient pas cru devoir attendre la fin de la péroraison de Tatham pour disparaître. L'incorrigible capitaine continua néanmoins à discourir pendant fort longtemps. Ève, prostrée dans un fauteuil, les yeux au loin, semblait ne rien entendre.

Quant à Mme Smith, l'admirable femme, elle restait le seul auditeur de Tatham, et elle s'adapta immédiatement à son rôle en assumant les murmures d'audience, les hochements de tête approbatifs, les sourires d'intelligence, tout cela avec d'autant plus d'abnégation que, j'en suis convaincu, elle ne comprenait pas un traître mot à ses tirades.

Quand Tatham eut fini, la veuve du colonel promena autour d'elle le regard fier et assuré de l'ami éprouvé qui vient de voir triompher une cause qui lui est sacrée.

« Je voudrais vous parler personnellement, dit Ève. Je... voudrais vous expliquer pourquoi je vous ai télégraphié. »

Mme Smith m'entraîna dans son cabinet de travail, et entreprit de m'ouvrir son cœur.

Elle avait toujours conservé toute sa sympathie pour Tatham, ce héros, ce conquistador, cet aigle, elle pouvait prophéti-

ser à l'avance qu'il vaincrait ses ennemis, et tous ses vœux étaient pour lui !

Je ne l'écoutais qu'autant que la politesse m'y forçait, occupé à me demander ce qui se passait pendant ce temps au salon.

Ce n'est que plusieurs mois plus tard qu'Ève elle-même m'apprit ce qui s'était passé.

Elle était d'abord restée silencieuse, après notre départ, cherchant à remettre en ordre ses idées en déroute.

« Je vous ai télégraphié, avait-elle dit enfin, parce que je désirais vous voir.

– J'espère que ces gens ne vous ont pas tourmentée ? avait demandé anxieusement Tatham. Il ne faut pas...

– Non, mais j'ai peur de ce qu'ils veulent faire. Ils veulent que je témoigne contre vous s'ils réussissent à vous faire arrêter. Mais je ne dirai rien... rien contre vous, jamais, jamais ! »

Tatham avait regardé la jeune fille avec surprise. Il n'avait jamais rêvé qu'Ève se transformerait aussi radicalement. De joie, de crainte et d'espérance, il s'était mis à trembler, comme frappé soudain d'une crise de paludisme.

Pour la première fois de sa vie, le capitaine ne savait quoi dire, et n'avait envie de rien dire.

« Capitaine, reprit Ève, la gorge serrée. Je veux vous dire quelque chose... de très extraordinaire... Si les de Costa vous faisaient arrêter... »

Tatham hocha la tête, sans retrouver encore l'usage de la parole.

« Eh bien, dans ce cas, poursuivit la jeune fille, oppressée au point qu'elle trouvait à peine son souffle, dans ce cas... s'ils

me faisaient citer pour témoigner contre vous… il y a une loi, en Angleterre… vous ne la connaissez pas ? »

Écarlate, elle s'arrêta, puis reprit courageusement, en essayant de maîtriser sa voix qui tremblait :

« La loi anglaise interdit qu'une femme prête serment contre son mari… »

Ces derniers mots s'achevèrent en un murmure.

Ce n'est qu'assez longtemps après qu'ils nous firent appeler. Entre-temps, j'avais, en compagnie de Mme Smith, compulsé nombre de dossiers et fait la connaissance de plusieurs intéressantes entreprises de pétrole, de charbon, de cacao, de fer, etc.… J'étais à peu près à bout de patience lorsque Martha-Anne, plus décoiffée et ahurie que jamais, vint nous prier de descendre au salon.

Je dégringolai les escaliers, sûr d'avance que Tatham était arrivé à son but, et il ne me fallut qu'un coup d'œil sur les deux jeunes gens qui se tenaient, comme deux enfants, au centre de la pièce en se prenant par la main, pour savoir que je ne me trompais pas.

Tatham ne fit pas de discours. C'était l'occasion ou jamais, mais, pour cette fois, il la manqua.

Mme Smith versa quelques larmes, embrassa Ève, embrassa Tatham, fut tour à tour soupirante, jubilante, sentencieuse, protectrice, bénisseuse, et donna son consentement exactement dans les mêmes termes et dans les mêmes sentiments que si sa belle-fille avait convolé avec le jeune de Costa.

« Et quand donc, demandai-je, aura lieu cet heureux événement ?

– Demain », répondit Ève.

Mme Smith s’assit hâtivement sur une chaise, mais ne s’évanouit pas : c’était décidément la journée des occasions manquées.

*
* *

Ils se marièrent effectivement le lendemain, à l’église de la Trinité, dans Mayfair. La licence de mariage que Tatham détenait, à mon insu, dans son portefeuille, remplit son objet.

J’assistai à la noce, et au banquet, remarquablement organisé, bien qu’au dernier moment, par une des plus fameuses maisons de Londres.

Bien entendu, tous les hommes de Tatham étaient là, en grand apparat, dévorant des yeux leur chef et sa jeune épouse.

Au milieu du banquet, ou plus précisément, au milieu du discours de Tatham, on m’appela au téléphone : c’était mon directeur qui m’informait que je devais prendre l’Express Continental de 2 h. 20 à la gare de Charing-Cross et me transporter à Belgrade pour y suivre le développement de la crise autrichienne.

Je ne devais plus revoir Ève et Tatham avant une longue année. J’étais à peine arrivé, en Serbie qu’ils se disposaient déjà à quitter l’Angleterre. La maison de Bayswater avait été louée, le mobilier dispersé, Martha-Anne dotée, à l’occasion de ses justes noces avec le garçon laitier, et le navire, frété par le capitaine, qui emportait le couple Tatham vers l’île, transportait dans ses flancs un mobilier complet, tout neuf, commandé par Tatham deux mois auparavant... C’était un organisateur – et un optimiste !

XIV

RÉCIT DU CINQUIÈME TÉMOIN : SIR GEORGE CALLIPER

J'insère ici le témoignage de Sir George Calliper, qui permet de dévoiler, dans tous leurs détails, les noires machinations de don Alphonso de Costa.

Je crois avoir dit que c'est en Écosse que je trouvai Sir George. Ce diplomate était fort courtois, grand, suprêmement distingué, avec une moustache grise taillée à l'ordonnance, des cheveux argentés et de rieurs yeux bleus. Il me donna communication du Livre Bleu contenant la correspondance entre les nations, qui me fut très précieux pour compléter mes notes.

Je suis sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, poste que j'occupe depuis octobre 1896. J'ai entendu parler du capitaine Tatham, à propos d'une note de M. Hollings, ministre du Congo belge, au sujet d'un vapeur disparu. J'ai également entendu parler de l'île Tatham, bien que tout récemment seulement sous ce nom. Cette île a toujours été considérée comme territoire britannique, bien que quelques contestations aient été parfois soulevées par divers pays.

Les titres de possession de la Grande-Bretagne sur ce rocher sont parfaitement établis d'ailleurs par le traité de Tsai Lang, confirmés par le traité de Buenos-Ayres. À la vérité, bien que nos droits n'aient jamais été contestés, ils n'ont jamais non plus été revendiqués, en raison du caractère inaccessible de cette île, et du défaut de mouillage sur ses côtes.

En mars 1906 cependant, nous recevions une communication de dom Pedro da Silva suggérant la réunion d'une confé-

rence en vue de régler quelques questions territoriales. Cette note se terminait par ce paragraphe significatif :

« L'intention de mon gouvernement n'est pas de soulever de difficultés sur ces divers points, auxquels il s'agit simplement de donner une sanction définitive. Je veux parler en particulier des droits bien établis du Portugal sur l'île de la Désolation, attribuée au Portugal par le traité de Leipzig. »

Je répondais aussitôt par une note, dont j'extrais ce paragraphe qui vous intéresse particulièrement :

« Le gouvernement de Sa Majesté, tout en appréciant le désir de Votre Excellence d'arriver à un *modus vivendi* satisfaisant pour les deux pays, attire cependant l'attention de Votre Excellence sur une légère erreur qui semblerait s'être glissée dans cette communication au sujet de l'île de la Désolation. Le gouvernement de Sa Majesté ne retrouve aucune trace, ni dans le traité de Leipzig, ni dans l'échange de notes constituant les préliminaires de ce traité, d'une disposition particulière relative à cette île. Je crois pouvoir affirmer que le traité auquel fait allusion Votre Excellence stipule le statut des « îles et territoires situés à l'Ouest du 9° 9' 5" latitude Ouest », mais ne concerne pas l'île en question, concédée à la Grande-Bretagne par le traité de Tsai Lang en 1864. »

Un bref accusé de réception mis à part, je ne reçus tout d'abord pas d'autre communication du gouvernement portugais. Le Cabinet de Lisbonne venait de tomber et le senor Diaz constituait un nouveau gouvernement.

Ce n'est que quelque temps plus tard qu'une dépêche émanant du ministère des Affaires étrangères portugaises, relative à la contrebande de l'alcool dans les possessions portugaises d'Afrique, faisait de nouveau allusion à cette question :

« Les difficultés sont immenses pour réprimer la contrebande dans un territoire aussi vaste que celui de nos posses-

sions dans l'Est Africain. Nous n'aurons heureusement pas à faire face aux mêmes obstacles dans la colonisation actuellement en cours de notre île de Gama, possession, portugaise ainsi que Votre Excellence ne l'ignore certainement pas, située dans l'Atlantique Sud, et communément connue sous le nom d'île de la Désolation. Cette île, occupée par le Portugal en 1783, possède des barrières géographiques naturelles contre ce trafic illicite, et Votre Excellence apprendra sans doute avec sympathie que nos efforts contre le fléau de l'alcool seront sans doute couronnés de succès dans cette colonie. ».

Je répondis sans retard pour exprimer la satisfaction du gouvernement devant les efforts du Portugal pour réprimer le trafic de l'alcool, et conclus par cette phrase :

« Le gouvernement de Sa Majesté assure Votre Excellence de son amical intérêt pour le plan de colonisation auquel il est fait allusion dans votre dernière communication, bien qu'il éprouve quelque difficulté à relever la position exacte de l'île. La seule « île de la Désolation » dont nous ayons connaissance est en effet un îlot situé à 20° 5' 5" latitude Ouest et 37° 15' 4" longitude Sud, territoire cédé à l'Angleterre par le traité de Tsai Lang, ainsi que le sait sans doute Votre Excellence. »

Pour le texte exact de ces messages, vous voudrez bien vous reporter au Livre Bleu, ainsi que pour celui de la lettre qui nous était adressée, peu après, par le senor Pinto Seulo, ministre de la Santé publique du Portugal. Paraissant ignorer complètement la correspondance précédente, cette lettre posait la question sur un nouveau plan.

Il y était question des ravages de la maladie du sommeil en Afrique équatoriale et particulièrement à Angola :

« Dans le but de lutter le plus efficacement possible contre le fléau, mon gouvernement a décidé, dans l'intérêt de l'humanité, d'établir un sanatorium et un laboratoire d'expérimentation dans une de ses possessions de l'Atlantique

du Sud, à savoir l'île de Gama (communément nommée Île de la Désolation). Ainsi que le sait peut-être Votre Excellence, cette île fut découverte par l'intrépide explorateur Vasco de Gama, au cours de son voyage en Amérique du Sud, et forme depuis un des domaines de la Couronne du Portugal.

« Mon gouvernement serait fier d'être encouragé dans sa lutte contre les ravages du *trypanosomiasis*, par l'approbation et la sympathie du gouvernement de Votre Excellence. »

À cette note, je répondis, d'accord avec la commission britannique de la maladie du sommeil :

« En témoignage du désir du gouvernement de Sa Majesté de contribuer à l'œuvre entreprise par le gouvernement de Votre Excellence pour le bien de l'humanité, j'ai l'honneur de joindre à la présente communication, sous pli séparé, les rapports, énumérés en marge, établis par la commission britannique sur la terrible maladie.

« Le gouvernement de Sa Majesté ne possède pas en ce moment d'information très précise sur la position de l'île dont votre gouvernement compte faire le foyer de cette belle œuvre. Cette île se trouve sans doute dans la région de l'archipel de Java, de l'Australasie ou des possessions polynésiennes du gouvernement de Votre Excellence. La seule île de ce nom dans l'Atlantique du Sud est en effet l'île britannique « de la Désolation », située à 20° 5' 5" latitude Ouest et 37° 15' 4" longitude Sud, dont il n'est évidemment pas question, la domination britannique étant affirmée sur ce territoire, sans contestation possible, par le traité de Tsai Lang et différentes autres conventions. »

Entre-temps, j'avais demandé des renseignements sur cette île, afin de connaître les circonstances qui pouvaient justifier l'intérêt tout nouveau soulevé par celle-ci.

Un mois plus tard, je recevais un rapport détaillé de M. Christophe Angel, du département extérieur de Scotland Yard, qui m'apprenait qu'un groupe de prospecteurs s'était établi sur l'île, que l'exploitation de l'or y était intensif et que de grandes quantités de métal précieux étaient exportées régulièrement via Rio de Janeiro. Il semblait que ces pionniers fussent d'origine anglaise ou américaine.

Un indigène, qui avait travaillé dans l'île et avait déserté peu après, affirma que les habitants étaient au nombre de soixante-dix, y compris deux femmes blanches, que les mines étaient d'une grande richesse, que les monuments élevés par les colonisateurs étaient magnifiques, et que ces hommes blancs adoraient un dieu étrange en forme de cheval.

Aussi sujet à caution que parut ce témoignage, une conférence fut réunie au ministère des Colonies, et décida l'organisation d'une mission géologique sur l'île, ainsi qu'une réglementation de l'or analogue à celle du Transvaal. En même temps, une lettre était adressée au chef des habitants de l'île, le priant de fournir sans retard un plan des mines d'or, un état de la quantité d'or extraite, et le montant de l'or exporté. Il était en même temps averti d'avoir à cesser toute opération avant nomination, par le gouvernement, d'un commissaire des Mines.

Cette lettre fut envoyée au gouverneur de l'Afrique du Sud, avec instruction de la faire parvenir à l'île par bateau.

En conséquence, le *Fox* quitta la baie Simon pour se diriger vers l'île. Le rapport du commandant de ce bâtiment se trouve dans l'appendice au Livre Bleu n° 5. Dans ce rapport, le commandant expose qu'il parvint en vue de l'île le septième jour de son voyage, et trouva un petit vapeur ancré au large.

L'exploitation de l'île semblait intensive, et la fumée des machines s'apercevait du large, ainsi que les hauts bras des grues. Le commandant fut surpris de constater l'installation

d'une sorte d'ascenseur très vaste et confortable, le long de la paroi rocheuse.

Il ne vit toutefois aucune trace de vie, sauf à bord du steamer, qu'il accosta. Le capitaine, un certain Hackitt, le reçut fort poliment et l'assura que son maître serait ravi de lui parler. Un téléphone reliait le navire à la terre, et le chef de cette curieuse colonie, nommé Tatham, pria par téléphone le commandant du *Fox* de bien vouloir prendre l'ascenseur, afin d'avoir un entretien avec lui.

Le commandant Mainward, accompagné de son premier lieutenant, parvint donc au sommet de la muraille rocheuse, où il fut reçu par Tatham et sa femme, parfaitement exquise, paraît-il. Le commandant exécuta sa mission, et Tatham le pria de transmettre, en réponse, un message qu'il scella de cire rouge. Il prit ensuite congé, après que ses hôtes eurent courtoisement insisté pour qu'il séjournât plus longtemps avec eux.

La réponse de Tatham constituait virtuellement un manifeste adressé au gouvernement britannique pour affirmer ses droits à poursuivre les opérations minières de l'île, et à s'affranchir de toute restriction de souveraineté, de toute taxe et de toute ingérence du gouvernement.

Le ministère des Colonies s'occupait de prendre toutes mesures pour l'exécution de ses instructions, lorsque parvint au gouvernement la fameuse dépêche du 19 mai, adressée conjointement par l'Allemagne, le Portugal, l'Italie et l'Autriche, dépêche d'une signification si sérieuse qu'un conseil de cabinet fut aussitôt réuni.

Cette communication était adressée au ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne par l'ambassadeur d'Allemagne, et signée par Leurs Excellences les ministres d'Allemagne, d'Italie, du Portugal et d'Autriche. Le texte en est aujourd'hui de notoriété publique : il suffit que je rappelle qu'il

constituait une demande péremptoire tendant à la réunion d'une conférence européenne pour déterminer le statut de l'île.

Divers échanges de vues suivirent, dans lesquels mon gouvernement fit ressortir que ses droits sur l'île étaient au-dessus de toute discussion, et que la découverte de l'or n'était d'ailleurs nullement la raison de la détermination britannique de préserver le *statu quo* dans ses possessions du Sud Atlantique.

Le 27 mai, sur la proposition du Président de la République française, une conférence était réunie à Paris, et l'organisation d'une commission mixte était décidée. Cette commission devait avoir pour objet :

1° D'examiner les titres de possession de la Grande-Bretagne et du Portugal ;

2° De jeter les préliminaires d'un traité entre ces puissances ;

3° De fixer un dédommagement aux occupants actuels de l'île en prévision de leur expulsion.

Il fut décidé que cette commission se réunirait sur place, c'est-à-dire sur l'île ou à bord d'un navire croisant dans ses parages, ce qui offrait entre autres l'avantage de réduire au silence une presse qui s'était emparée de cet incident pour en tirer des considérations oiseuses.

En conséquence, le 21 juillet, une flottille internationale levait l'ancre, formée de :

Grande-Bretagne : *Sutlej, Bacchante, Roi Alfred, Essex.*

France : La *Condé,* La *Gloire.*

Allemagne : *Mecklembourg, Bismarck, Prinz Heinrich.*

Portugal : *Vasco da Gama, Don Carlos I.*

De telles manœuvres ont souvent été qualifiées de « démonstrations », parfaitement à tort. En l'occurrence, le gouvernement de Sa Majesté n'avait aucune raison d'effectuer une démonstration de ce genre devant l'île de la Désolation, où il s'agissait tout simplement de procéder aux négociations de la conférence.

XV

FIN DU RÉCIT DU QUATRIÈME TÉMOIN : RICHARD CALLUS

Je reviens au récit de M. Gallus. Le journaliste tint à souligner que jamais Tatham, pour des raisons d'ordre patriotique, ne voulut exciper de sa qualité de citoyen américain, afin de tenir son pays natal à l'écart de ses embarras personnels.

Avant de quitter l'Angleterre, Tatham m'avait écrit pour me demander d'entrer en rapport avec le gouvernement du Congo afin de fixer le prix du *Pealo.*

Il me priait en même temps de lui rendre bientôt visite sur son île, et m'indiquait que l'*Éclaireuse* (c'est-à-dire, précisément, l'ancien *Pealo)* se trouverait au port de Rio de Janeiro pendant la dernière semaine d'avril de l'année suivante.

Je ne pus me rendre à cette invitation, fort heureusement d'ailleurs pour moi, car l'*Éclaireuse* ne se trouva à Rio que six mois après la date que Tatham m'avait fixée. Il est vrai qu'en revanche, elle apportait 14 000 onces d'or, ainsi qu'une longue lettre de Tatham, débordante, comme toujours, d'enthousiasme, qui me fut acheminée en Europe orientale.

En juin dernier, alors que la crise européenne au sujet de l'île Tatham venait de se déclencher, je reçus la dépêche suivante, adressée à mon domicile de New York :

« Joignez *Éclaireuse* à Rio 3 juillet.

« Excessivement urgent et important – NED. »

Trois jours plus tard, j'arrivais à Rio, me rendais à bord de l'*Éclaireuse* et m'embarquais pour l'île Tatham, où j'allais contempler l'apogée de sa prospérité, le zénith de la puissance de Tatham, et la transformation d'Ève Smith, de Bayswater, devenue arbitre de la paix du monde.

Nous levâmes donc l'ancre le 3 juillet. Hackitt commandait le navire, mais ce n'était plus le mélancolique et désabusé Hackitt que j'avais connu au large de Loanda. Il resplendissait dans son bel uniforme rutilant de galons, il était gai et plein d'entrain, comme si, à vivre en contact avec Tatham, il avait pris quelque chose de son assurance et de son magnifique optimisme.

L'*Éclaireuse* avait subi la même heureuse transformation que son commandant. Hackitt me dit, avec une satisfaction non dissimulée, que Tatham avait dédommagé l'État du Congo, réglé libéralement toutes les factures des commerçants de Loanda, muni enfin l'*Éclaireuse* de moteurs perfectionnés et d'hélices du dernier modèle. La peinture de sa coque était d'ailleurs impeccable, et tous ses cuivres étincelaient.

Après un voyage fort agréable, nous aperçûmes de loin la majestueuse muraille de l'île Tatham, pareille, à l'horizon, à un nuage bleuté.

Hackitt fit faire les signaux, et en réponse, une profonde détonation retentit, accompagnée d'un panache de fumée blanche au haut d'une des crêtes.

Pour la première et la dernière fois de ma vie, j'étais salué par une bordée de canon, tout comme un prince régnant !

J'empruntai, pour parvenir à la cime de la muraille, non plus la poulie d'autrefois, mais un ascenseur digne d'un building de New York.

Je retrouvai avec plaisir Tatham, toujours le même, vêtu peut-être avec un peu plus de soin qu'autrefois, et rasé de près, ce qui à vrai dire constituait un changement notable.

« Allons retrouver Ève, me dit-il après les premières effusions. Elle est dans la Salle du Conseil. »

Le Palais du Conseil était une construction de pierre, adossée aux collines Roosevelt, sur le contrefort desquelles Tatham avait édifié sa ville.

« Nous avons un médecin, bien entendu, me dit-il en passant devant un bâtiment presque tout en verre, sur lequel était écrit le mot « Hôpital » en lettres rouges. C'est un de mes hommes, que j'ai renvoyé en Angleterre pour rafraîchir un peu son diplôme. Nous n'avons d'ailleurs pas de malade en ce moment, dit-il avec un certain regret, mais peut-être... Ah, voilà Ève ! »

Elle s'avançait en effet vers nous, la main tendue.

Je la trouvai plus jolie que jamais, dans son simple costume de chasse, sous un vaste sombrero.

Ce fut une journée délirante. J'inspectai les laiteries, les étables, et les troupeaux de bétail sur les Alpes Taft. Il me fallut jeter une pelletée de ciment sur les fondations de l'église, et je me tins, en une attitude d'extase respectueuse, devant l'énorme dynamo de la centrale électrique. Je descendis dans une des galeries de la mine, et Tatham me confia qu'il avait découvert pour au moins cent millions de minerai.

Je rendis ensuite visite à l'*Éclaireur Volant*, dans sa magnifique écurie, et déchiffrai consciencieusement la liste de ses victoires, gravée au-dessus de sa mangeoire sur une plaque d'or pur.

Je gravis les montagnes, je descendis les vallées, bref, je passai l'une des journées les plus délicieuses et les plus fatigantes de mon existence.

Tatham voulait m'emmener voir les fortifications, mais je résistai, et Ève vint à mon secours :

« Vous n'avez pas encore demandé à voir ma mère », dit-elle avec reproche.

J'avais totalement oublié l'existence de Mme Smith. Lorsque, par hasard, elle me repassait par l'esprit (ainsi qu'il arrive de penser à n'importe qui et à n'importe quoi pendant une longue traversée), je l'imaginais rapprochée, grâce à une pension de Tatham, de la partie aristocratique de Mayfair, pépiant plus que jamais dans les salons, employant une secrétaire à tenir ses comptes, et dépensant allègrement, à Londres, une confortable allocation annuelle.

« Votre mère ? répétai-je donc avec surprise.

– La Douairière », rectifia gravement Tatham.

Je crus qu'il plaisantait, car un léger sourire passa sur les lèvres d'Ève, mais je m'aperçus bientôt qu'il parlait tout à fait sérieusement.

La belle-mère d'Ève était devenue effectivement la Reine-Mère de l'île. Elle avait accepté ce titre avec autant de gravité qu'il lui avait été décerné.

Sa résidence était installée un peu à l'écart, à flanc de coteau, et c'est là qu'elle vivait, heureuse et satisfaite. Je me rendis dans son palais, accompagné par Ève et Tatham, et elle me reçut fort gracieusement.

Je dois dire que je fus stupéfait de la majesté de l'ex-Mme Smith. Elle ne s'exprimait plus qu'à la première personne du pluriel, y trouvait un plaisir sans cesse renouvelé, et n'aurait pas changé sa vie pour un empire. Elle me questionna avec sol-

licitude sur la reine du Danemark, le prince héritier de Roumanie et autres souverains avec lesquels elle me supposait sans doute en rapport quotidien, puis leva l'audience avec infiniment de bienveillance.

« Ma mère adore cela, me dit Ève en riant, tandis que nous nous dirigions vers la maison de Tatham, et les occasions de recevoir des ambassadeurs de l'étranger sont rares. Elle a dû être ravie de votre visite. »

Nous avions tant de choses à nous dire, tant de choses à faire, que la journée s'écoula en un clin d'œil. Ce n'est que le soir, toutefois, vers minuit, que nous abordâmes l'objet principal de notre rencontre.

Tatham me conta la visite du *Fox* et me fit connaître la réponse qu'il avait fait transmettre au gouvernement britannique.

Lui qui jurait rarement, il se répandit en imprécations contre la gloutonnerie d'un pays qui voulait le frustrer du résultat de ses efforts. Il était prêt à verser chaque année un tribut raisonnable à la Grande-Bretagne. Il projetait même de lui offrir un navire de guerre, pourvu que celui-ci reçût le nom d'*Ève Tatham*, mais il entendait rester maître chez lui.

Il n'hésiterait pas à défendre son bon droit devant les tribunaux, et plaiderait lui-même sa cause devant la Chambre des Lords (perspective qui, je crois bien » compensait presque les désagréments auxquels il s'attendait).

En tout cas, il n'accepterait pas passivement de se voir dépouiller de sa souveraineté, pour la transmettre à des fonctionnaires irresponsables.

Tatham ignorait encore la conférence qui venait de se dérouler entre les puissances, et l'envoi de la flotte alliée, – nouvelle qui avait éclaté au moment de mon départ d'Amérique.

Je lui contai tout ce que je savais sur les tractations laborieuses qui venaient d'avoir lieu par la voie diplomatique, et pus ainsi lui donner de nouvelles lumières sur l'avenir.

« Quoi ! faisait Tatham en allant et venant à grandes enjambées dans la pièce. Quoi ! l'Allemagne, le Portugal, l'Autriche... me soumettre à ces pays... Comment l'Angleterre peut-elle permettre des ingérences aussi indiscrètes dans ce qui, quels que soient mes droits, n'est qu'une affaire entre elle et moi ? Où est la flotte orgueilleuse d'Albion ? où est sa morgue ancienne ? où est sa fierté chatouilleuse d'antan ?

Il poursuivit sur ce ton jusqu'à ce qu'Ève, avec une bonne grâce infinie, mais une certaine fermeté, eût ramené la conversation sur le terrain, plus solide, de l'actualité.

Ève avait bien changé, et si elle avait encore embelli physiquement, elle s'était aussi merveilleusement développée moralement. Tout en conservant une attitude attentive et déférente envers son mari, elle savait, avec un tact sans défaut, couper court à ses digressions interminables, ramener doucement son esprit sur un terrain positif et canaliser, en quelque sorte, les dons rares de Tatham que celui-ci, avec une folle prodigalité, était toujours prêt à disperser.

Jamais, je crois, je n'ai vu du reste un couple aussi absolument et visiblement heureux. Dieu merci, je n'ai jamais eu à modifier mon opinion là-dessus, et aucun nuage n'a jamais terni leur parfaite union.

*
* *

« Voyons, Ned, dit-elle donc en profitant d'une pause entre deux tirades, nous avons déjà déploré très vivement l'immixtion du gouvernement britannique dans nos affaires, pourquoi le blâmer maintenant de remettre ce soin à d'autres puissances ? Avant d'émettre un jugement quelconque, nous devrions prier

Callus de nous communiquer tous les renseignements qu'il possède sur une matière aussi importante pour nous... »

Je leur donnai effectivement toutes les informations que je possédais, de diverses sources, et par mes relations dans la presse diplomatique.

Ève resta longtemps rêveuse.

« À mon avis, dit-elle enfin, il est vraisemblable que le gouvernement britannique estime que cette commission ne parviendra à aucune décision, et qu'il n'a consenti à cette expédition que pour apaiser les rumeurs de guerre qui, à ce que vous me dites, commençaient à courir dans certains milieux. Je crois donc, qu'en ce qui concerne cette commission, nous n'avons rien à craindre.

– Êtes-vous sûre... » dis-je.

En souriant, Ève leva légèrement les épaules.

« Je vous donne seulement mon point de vue, mais j'ai l'impression que du moins, mon raisonnement est logique, car ainsi que le disait Ned tout à l'heure, la Grande-Bretagne est trop ombrageuse pour accepter de voir ses droits fixés par une conférence ainsi composée. C'est donc qu'elle sait à l'avance que les travaux de la commission avorteront... »

Elle s'arrêta un instant, quêtant l'approbation de Tatham, puis reprit :

« La seule crainte que nous puissions avoir, c'est que toutes les Puissances s'inclinent devant les droits de l'Angleterre, et j'ai l'impression qu'il y a là un facteur que l'Empire a omis de prendre en considération... »

Elle hésita, puis conclut :

« M. de Costa est plus dangereux que nous ne l'avions imaginé... »

*
* *

Le lendemain matin, Tatham réunit tous ses hommes, dans le Palais du Conseil.

Une égalité parfaite régnait entre eux, et bien qu'ils occupaient les situations les plus variées, selon les besoins de la communauté, le gardeur de vaches et le berger étaient absolument sur le même pied que l'ingénieur principal de la mine ou que le médecin. Le garçon d'écurie donnait son avis aussi librement qu'Ève Smith, et d'une façon générale, l'électricien, le laboureur, l'épicier, aussi bien que les techniciens, tous appartenaient à « l'équipe de Tatham » et c'était suffisant.

Tatham leur adressa quelques paroles relativement brèves. Il leur dépeignit très clairement la situation et s'il ajouta quelques mots amers sur la « rapacité des nations en décadence », ils étaient en tout cas de circonstance.

La réunion se termina sur un vote de confiance pour Tatham et Ève.

Chacun reprit ensuite ses occupations, en attendant l'arrivée de la flotte.

Je profitai de ces jours de trêve pour visiter l'île plus en détail. Tatham m'emmena admirer ses fortifications, sur lesquelles il avait installé plusieurs batteries, l'une sur la montagne Ève (la reine Victoria avait perdu le parrainage de cette montagne), l'autre à l'entrée de la baie Kipling. Il avait acheté son artillerie au ministre de la Guerre d'une République de l'Amérique du Sud.

Dans l'après-midi du 17 août, l'homme de vigie qui veillait sur le plus haut pic de l'île signala que la flotte était en vue.

Aussitôt, nous le rejoignîmes pour assister à l'arrivée des navires.

Ils apparurent, du fond de l'horizon, en deux lignes, le *Condé* et la *Gloire* avançant les premiers, avec majesté, sous leurs panaches de fumée noire.

L'expédition ne semblait manifester aucune intention d'atterrir, et ne donna aucun signe de volonté d'entrer en relation avec nous.

Tatham s'étant attendu à une interpellation directe, avait fait orner l'ascenseur de tapis rouges, pavoiser le Palais du Conseil, et organiser une collation dans cette intention.

Je ne sais ce qui aurait résulté d'une entrevue courtoise entre Tatham et ses hôtes, mais je puis affirmer en tout cas, que l'attitude des nouveaux venus ulcéra le capitaine, surtout lorsque, la nuit venue, ils braquèrent leurs projecteurs sur l'île, jusqu'au matin.

À la lorgnette, nous pouvions suivre les travaux de la commission. Elle siégeait sur le pont arrière de l'*Essex*, protégée du soleil par un vaste parasol. Cinq hommes étaient assis autour d'une table, et une demi-douzaine d'autres individus, secrétaires et sous-ordres sans doute, qui paraissaient ridiculement petits dans l'éloignement, gesticulaient sans arrêt autour des premiers, apportant des dossiers, des cartes, des documents.

Pendant six jours, la commission siégea sans daigner faire appeler Tatham.

Lorsqu'elle s'y décida, elle commit une dernière faute de tact plus fâcheuse encore, en envoyant comme émissaires les deux hommes que Tatham détestait le plus au monde.

Nous étions rassemblés, Tatham, Ève et moi, devant l'ascenseur, quand cette mission y prit place. La machine atterrit, et trois hommes sautèrent sur la plate-forme :

Le premier était un petit officier portugais, mal rasé, mal lavé, qui jeta sur nous un regard insolent et, instinctivement, releva sa moustache en apercevant Ève.

Les deux hommes qui sortirent ensuite de l'appareil nous intéressaient davantage : l'un d'eux était le vieux de Costa, tout vêtu de blanc et qui, par contraste, paraissait plus noir que jamais.

Son fils le suivait, l'air assez embarrassé. Ce n'était plus le gros garçon plein de suffisance que nous avions connu en Angleterre, mais un homme mûri par un chagrin secret.

Je crois qu'il aimait profondément Ève Smith, au point qu'il aurait peut-être fait le suprême sacrifice de sa vengeance à la tranquillité de la jeune femme, mais son père le dominait, et il l'avait suivi docilement.

Il était descendu sur la plate-forme, les yeux fichés à terre, et ne les avait pas levés une seule fois sur la femme qu'il n'avait su conquérir.

J'éprouvai quelque pitié pour lui, en imaginant les sentiments qui devaient l'agiter.

Quant à Ève, sa compassion était plus vive encore que la mienne, car elle était femme, et les femmes sentent ces choses-là.

« Voilà Tatham », dit de Costa à l'officier. Il ricanait méchamment, et il avait eu l'art de donner à ces deux simples mots une inflexion insultante presque intolérable.

« Êtes-vous le régisseur actuel ? » questionna l'officier.

Il s'exprimait avec difficulté dans une langue qui lui était étrangère, raison pour laquelle Tatham ne voulut pas se formaliser du choix de ses mots.

« Je crois, Tatham, que vous pouvez inscrire le mot « Fin » sur votre intéressante biographie », dit don Alphonso d'un ton venimeux.

Et, sa haine prenant le pas sur tout autre considération, il reprit :

« Vous m'avez appelé mal-blanchi, je crois ? »

Il tendit la main vers la flotte magnifique.

« Eh bien, il y a là assez de vrais blancs pour vous faire plier devant moi, mon brave. C'est mon tour de régler les destinées de cette île... Mon île ! cria-t-il avec exaltation. Voulez-vous voir la concession que j'ai obtenue ? C'est facile... »

Il fit mine de chercher son portefeuille, bien que, j'en suis certain, il n'eût pas ce document sur lui. D'ailleurs, au même instant, il venait de remarquer le léger sourire méprisant de Tatham, et une rage folle se déchaînait en lui.

« Voleur ! Sale voleur ! hurla-t-il d'une voix hachée par la colère. Tu quitteras cette île avec tes bagages sur le dos ! Je t'enverrai en prison, tu m'entends ? Toi et cette pimbêche ! »

L'officier portugais posa la main sur le bras que don Alphonso brandissait, et murmura quelques mots rapides que je ne pus saisir, étant mal familiarisé avec le portugais.

« Vous devez venir devant la commission, dit-il ensuite à Tatham, en son langage laborieux. La colère de M. de Costa est juste, par le mal fait par vous à lui.

– Je vous suis, dit Tatham entre ses dents, mais votre commission s'en repentira. »

Mais déjà Ève s'avançait, son petit menton tendu en avant, d'un air de défi et de résolution.

« C’est moi qui vais venir, déclara-t-elle. Il n’est pas nécessaire que mon mari paraisse en personne. »

L’officier haussa les épaules.

« La commission veut renseignements, dit-il. Pas d’importance si vous ou l’autre venez. »

Mais Tatham était tout d’un coup pris de panique. L’idée bizarre lui venait soudain que la commission nourrissait de sinistres desseins envers Ève et que tous ces événements n’avaient pour but que de la séparer de lui.

« Je ne veux pas, clama-t-il. Je ne puis avoir aucune confiance en ces gens ! »

Une voix s’éleva :

« Vous pouvez du moins avoir confiance en moi. »

Pour la première fois depuis le début de l’entrevue, le jeune de Costa venait de lever les yeux.

Tatham le dévisagea longuement.

« Oui, dit-il lentement, en vous, j’ai confiance. Je mets ma femme sous votre garde. »

Le visage de Xavier se colora. Ces mots de Tatham semblaient avoir fait de lui un homme nouveau, et il soutint sans se troubler le regard méprisant et ironique de son père.

Sur la proposition spontanée du jeune de Costa, il fut convenu que j’accompagnerais Ève.

Au moment où nous allions quitter l’île, Tatham me prit à part, glissa un revolver dans ma poche, et m’enjoignit de faire feu sur le premier individu qui oserait s’approcher d’Ève.

Je lui fis remarquer que nous nous rendions à bord d’un navire britannique et que ses craintes étaient absurdes.

J'invoquai la protection du drapeau de l'Empire, avec un lyrisme devant lequel Tatham finit par se rendre.

Je n'oublierai pas de si tôt l'expression abasourdie des membres de la commission lorsqu'Ève se présenta devant elle.

Le dialogue ci-après s'engagea :

LE PRÉSIDENT. – Parlez-vous français, Madame ?

ÈVE. – Oui, Monsieur.

LE PRÉSIDENT. – Pouvez-vous comprendre mes questions et y répondre en cette langue ?

ÈVE. – Oui.

LE PRÉSIDENT. – Depuis combien de temps vivez-vous sur cette île ?

ÈVE. – Depuis trois ans.

LE PRÉSIDENT. – Avez-vous quelque lien de parenté avec le chef actuel de l'établissement installé sur cette île ?

ÈVE. – Je suis sa femme.

LE PRÉSIDENT. – Cette île est considérée par votre mari et vous comme étant un territoire de quelle nationalité ?

ÈVE. – Britannique.

LE PRÉSIDENT. – Avez-vous été incités à vous établir pour cette raison sur cette île ?

ÈVE. – Non, la question de nationalité de l'île ne nous a jamais intéressés.

LE PRÉSIDENT. – Avez-vous jamais reçu un mandat officiel, ou notifié vos intentions aux autorités britanniques ?

ÈVE. – Non.

LE PRÉSIDENT. – Dans l'hypothèse où le tribunal estimerait que vous devez un dédommagement, à qui penseriez-vous devoir le verser ?

ÈVE. – À la Grande-Bretagne, bien entendu.

LE PRÉSIDENT. – Ce serait donc un paiement ?

ÈVE. – Pas nécessairement, mais plutôt un tribut.

LE PRÉSIDENT. – Parce que vous considérez l'île comme possession anglaise ?

ÈVE. – Non, parce que je me considère comme sujet britannique.

Je ne me souviens pas du reste de l'interrogatoire, qui me parut d'ailleurs assez vain.

Ève demanda ensuite à parler, et sur la permission qui lui en fut donnée, elle se mit à retracer, d'une voix douce et ferme, toute l'histoire de l'île Tatham, les nobles aspirations et les sages règlements qui la régissaient. Elle acheva en ces termes :

« L'île est une forteresse naturelle inattaquable, vos obus s'écraseront sur le granit de nos montagnes, et sa population peut vivre à l'abri dans de profondes cavernes, sans se soucier d'un bombardement qui, d'ailleurs, serait un défi à toutes les lois des peuples civilisés. Nous sommes les premiers à occuper ce rocher, notre communauté a forgé ses lois propres, et je crois traduire son opinion en disant que, quelle que soit la solution à laquelle se rallie la commission, elle fera bien de tenir compte de la volonté du peuple de l'île Tatham. »

Lorsqu'elle eut achevé, il y eut un long silence.

Sir Wilfried Fexley, membre britannique de la commission, fut le premier à reprendre la parole :

« Madame, fit-il doucement, vous ne pouvez vous opposer à l'Europe tout entière !

– Que nous importe l'Europe ? fit Ève en haussant les sourcils. C'est un continent situé à dix mille kilomètres de nous. La réprobation de l'Europe nous est indifférente, et nous coulerions une flotte entière avant de faire sauter l'île, ses trésors et nous-mêmes ! »

Xavier nous attendait, à l'écart, pour nous reconduire au canot automobile qui devait nous ramener devant l'île. Ève lui serra amicalement la main.

« Adieu, lui dit-elle, et merci. Je suis heureuse d'avoir désormais en vous un ami. »

Il se détourna sans répondre, les lèvres serrées.

Durant le trajet, Ève me dit qu'elle espérait avoir donné matière à réflexion à la commission.

Tatham trépignait en nous attendant. Il prit sa femme dans ses bras devant tout le monde, avec des transports du plus mauvais goût, et la proclama la meilleure femme du monde. Un nouveau conseil eut lieu cette nuit-là. Il dura exactement cinq minutes, au bout desquelles il fut constitué en parlement – le premier parlement de la République de l'île Tatham.

Ève tapa à la machine la très simple constitution de la nouvelle République, en plusieurs exemplaires, afin d'en remettre des copies aux divers représentants des Puissances.

La nuit tout entière fut consacrée à cette tâche. Tatham nous fit du café, et je m'attelai, à sa demande expresse, à la confection d'un hymne national.

Je ne suis d'ailleurs pas mécontent de cette œuvre, qui commence ainsi :

Le peuple de la mer s'est levé,

Et s'avance vers sa destinée !

et contient quelques vers d'une assez belle venue.

Le lendemain, Hackitt fut envoyé en délégation pour porter notre message.

Il revint ensuite sur l'île, l'*Éclaireuse* fut abandonnée de tout son équipage, l'ascenseur mis hors d'usage, et tout ce qui nous reliait au monde, momentanément supprimé.

Le drapeau de la nouvelle République fut alors hissé. Il était de soie verte, brodé de quarante étoiles d'argent. Je le reconnus aussitôt : c'était l'étoffe de la troisième housse que Tatham avait commandée pour l'*Éclaireur Volant* et qu'il avait renoncé à regret, sur mes conseils, à lui faire porter.

Je ne sais ce qui se passa alors à bord de l'*Essex*. Je suppose que, comprenant l'exactitude des déclarations d'Ève, le commandant de la flotte refusa de sévir contre nous, sans avoir reçu des instructions formelles.

Un conseil de guerre fut réuni et se sépara sans résultat.

Pourtant, le commandant portugais semblait avoir décidé de n'en faire qu'à sa tête.

Il leva l'ancre, et ouvrit le feu sur l'*Éclaireuse* abandonnée. Le premier projectile dépassa le but, le deuxième rasa le pont, il n'eut pas le temps de faire tirer le troisième...

Du haut du pic qui surplombe la baie Kipling, les canons venaient de gronder.

Le navire portugais piqua du nez, et se mit à couler par l'avant.

Je contemplais le naufrage, qui s'effectuait avec une rapidité prodigieuse, lorsque j'entendis un cri à côté de moi. C'était Ève, pâle comme un linge :

« Ah ! le malheureux… le pauvre, pauvre garçon ! » balbutia-t-elle.

Je tournai de nouveau mes regards sur le navire portugais, mais je ne vis plus qu'un gigantesque remous : il venait de sombrer, emportant dans l'abîme l'ennemi juré de Tatham et son malheureux fils.

L'*Essex* faisait des signaux désordonnés :

« Cessez le feu ! l'attaque qui vient de se produire n'était pas autorisée ! »

Tatham répondit :

« Le feu est cessé. »

Un peu plus tard, de nouveaux signaux furent émis :

« Acceptez-vous de vous rencontrer avec les représentants des Puissances ?

– Non ! » répliqua laconiquement Tatham.

Les conciliabules semblèrent reprendre, à bord de l'*Essex*, de longues palabres eurent certainement lieu au sein de la commission, mais nous n'en eûmes aucun écho et, quatre jours après la fin dramatique du navire portugais, la flotte levait l'ancre et disparaissait au large.

Nous n'eûmes aucune nouvelle pendant trois mois. Tatham et Ève semblaient d'ailleurs s'en soucier fort peu.

Le 3 novembre, pourtant, un navire de guerre fut signalé à l'horizon. C'était un croiseur blanc.

« Pavillon britannique », dit Tatham.

Bientôt, nous l'identifiâmes : c'était le *Fox*.

Par signaux, il nous communiqua :

« Acceptez-vous de recevoir notre commandant ? »

Tatham répondit affirmativement et le commandant Mainward ne tarda pas à émerger de l'ascenseur.

Il nous serra la main, et s'inclina courtoisement devant Ève.

« Vous avez fait répandre beaucoup d'encre en Europe, dit-il après nous avoir complimentés sur l'apparence prospère de la ville. Et j'ai une lettre à vous remettre de la part du gouvernement britannique. J'en connais le contenu, et je serais heureux si vous vouliez bien en discuter avec moi. Je ne pense pas que vous ayez l'intention de vivre éternellement séparés du monde ? »

Effectivement, nombreux étaient les hommes de Tatham qui demandaient à prendre femme et à fonder un foyer, et ils étaient soutenus par Ève dans cette revendication parfaitement naturelle.

« Ce message peut d'ailleurs se résumer ainsi, dit le commandant. Acceptez-vous, en dépit de la proclamation de votre République, de reconnaître la suzeraineté nominale de la Grande-Bretagne ?

– Parlez-vous sérieusement ? dit Tatham.

– Parfaitement.

– Nous la reconnaissons, dit Tatham, après avoir consulté sa femme du regard.

– Acceptez-vous de verser une contribution annuelle au Trésor ?

– Nous acceptons. »

L'officier tendit le pli officiel à Tatham.

« J'attendrai votre réponse définitive à mon bord », dit-il.

Et il déclina notre invitation à déjeuner.

Un quart d'heure après le parlement était convoqué, et la lettre lue publiquement.

Dans l'ensemble, elle confirmait les paroles du commandant. Le projet de réponse fut rédigé, approuvé par le parlement, et Hackitt, qui décidément prenait figure d'ambassadeur, la porta à bord du *Fox*.

Nous vîmes le canot décrire un demi-cercle, accoster le navire, et Hacquitt se présenter au commandant, entouré de ses officiers. Quelques minutes plus tard…

« Regardez ! » s'exclama Ève.

Une étoffe était hissée au grand mât du croiseur.

« Bang ! »

Les canons du *Fox* venaient de tonner. L'étoffe se déploya sous la brise. C'était un drapeau vert orné d'étoiles blanches.

« Bang ! »

Et je compris, tandis que le croiseur britannique saluait ainsi notre drapeau, que la République de l'île Tatham venait d'être officiellement reconnue.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Janvier 2015

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, GilbertC, PatriceC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.